This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

CHEFS-D'ŒUVRE
DU THÉATRE
DES
MÉLODRAMES

PARIS,
Chez Mme Ve DABO, Libraire, rue du Théâtre-Feydeau, n°. 14.
1824.

B. Hammond
Book Fund

Sta[illegible]rsity Libraries

CHEFS-D'ŒUVRE

DES

MÉLODRAMES.

4.

LE

MONASTÈRE ABANDONNÉ,

OU LA

MALÉDICTION PATERNELLE,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

PAR M. GUILBERT DE PIXÉRÉCOURT;

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de la Gaîté, le 28 novembre 1816.

PERSONNAGES.

PIÉTRO, Génois, sous le nom de Gérard.
BELLEROSE, grenadier français.
UN LIEUTENANT de maréchaussée.
SIMON, cultivateur, cousin de madame Philippe.
Mme PHILIPPE, veuve promise à M. Ducoudrais, et voisine de Piétro.
DUCOUDRAIS, marchand, âgé de 65 ans.
JÉROME, NICOLETTE, BASTIEN, } Domestiques de Piétro.
PAULIN, frère de Nicolette, âgé de 6 ans.
PAYSANS et PAYSANNES.
CAVALIERS DE MARÉCHAUSSÉE.

L'action se passe en France, au pied des Alpes, le 28 Juillet 17..

LE

MONASTÈRE ABANDONNÉ,

MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une cour fermée par des murs à hauteur d'appui. Dans le milieu, une grande porte gothique; à droite, la façade d'un vieux monastère; à gauche, l'entrée d'un jardin; dans le fond, une vue des Alpes.

SCÈNE I.

(*) JÉROME, NICOLETTE, PAULIN, PAYSANS.

(Au lever du rideau on danse au son du galoubet et du tambourin.)

JÉROME.

Allons, ferme.... sautez pus haut qu'ça, jeunes filles... encore pus haut!... v'là c'que c'est... Et toi, mons Galoubet, mène-nous donc plus vite..... M. Gérard va revenir,

(*) Les acteurs sont placés au théâtre dans le même ordre que les personnages en tête de chaque scène. — Les indications de droite et de gauche sont censées prises du parterre.

et i' n'manquera pas de nous dire, avec sa p'tite voix douce : (*Il le contrefait en parlant très-haut et d'un ton menaçant.*) Qu'est-ce que vous faites-là ?... Pourquoi dansez-vous chez moi ? allez-vous-en... enfin des choses gracieuses... pour lors adieu la joie. C'est donc pour ça qu'il faut nous dépêcher et ben employer not' tems ; dansons comm' qui dirait en poste. Vous voyez ben, par exemple, qu'en fesant douze cabrioles par minute, au lieu de six, ça sera comme si j'dansions deux heures par heure... (*On rit.*) Oh ! j'nous entendons en calcul d'plaisir.

NICOLETTE, avec l'accent languedocien.

Mais qu'il est donc drôle, Jérôme ! je ne crains pas que nous soyons surpris ; monsu Gérard est allé se promener sur le bord de la rivière, et il a dit qu'il ne reviendrait guère avant la nuit ; par ainsi, en regardant de côté, nous le verrons de loin et nous cesserons la danse avant son retour.

JÉROME.

Nicolette a raison. Allons, en mesure ! (*La danse reprend.*) Tiens, regarde ton frère Paulin, queu jarret qu'il vous a !... Bravo !

(Tout en dansant il chante l'air que joue le galoubet et anime la mesure de la voix et du geste. Tout le monde danse. De tems en tems on s'arrête pour regarder vers la gauche si Piétro revient, puis on redescend et on danse de plus belle. C'est dans une de ces pauses que Piétro paraît à droite sur le seuil de la porte du monastère.)

SCÈNE II.

JÉROME, NICOLETTE, PAULIN, PIÉTRO.

PIÉTRO, d'une voix dure.

Que faites-vous là ?...

(Tout le monde s'arrête et paraît interdit.)

JÉROME, bas à Nicolette.

J'ons-t'i' du guignon ? pendant que je regardons d'un côté, il arrive d'l'autre.

NICOLETTE, bas à Jérôme.

Il est rentré par la porte de la petite cour.

PIÉTRO.

Eh bien ! me répondrez-vous ?

JÉROME et NICOLETTE.

Pardon, not' maître...

PIÉTRO.

Ne vous ai-je pas expressément défendu...

JÉROME et NICOLETTE.

C'est vrai, not'maître.

PAULIN, bas à Jérôme et à sa sœur.

Je vais l'apaiser. (*A Piétro.*) Ne les gronde pas, mon bon ami ; ils n'ont pas tort. C'est moi qui ai voulu danser absolument. Comme tu ne permets pas que je sorte de la maison, il a bien fallu dire aux musiciens de

venir... (*Au galoubet.*) Jouez tout doucement... (*A Piétro.*) Regarde. (*Il danse.*) Eh bien! es-tu content de ton petit Paulin?

PIÉTRO, l'embrassant.

Charmant enfant!

JÉROME, bas à Nicolette.

L'vlà un brin radouci. Parle-z'y.

NICOLETTE, de même.

Eh! je n'ose pas.

JÉROME, de même.

Est-ce que t'as peur?... Après tout c'n'est pas l'diable. Attends... tu vas voir... (*Il s'avance d'un air fanfaron, puis il s'arrête et baisse les yeux quand Piétro le regarde.*) J'vous demandons ben excuse, not' maître, si j'ons fait une faute; mais comme vous-savez, dans c't'endroit sauvage où c'que j'sommes quasiment tout seuls, si c'n'est d'tems en tems queuqu'voyageurs égarés dans les Alpes, qui venont nous demander leur route, j'nons pas d'grands plaisirs. Vous n'êtes pas très-gai, not' maître; c'est tout simple ça... c'est vot'caractère: chacun a le sien. Nicolette et moi, j'n'ons pas le tems d'nous amuser puisque j'sommes seuls pour faire tout l'ouvrage d'la maison d'puis qu'Bastien est malade; par ainsi, j'n'avons d'autre divertissement qu'd'aller tous les dimanches à la danse à deux ou trois lieues aux environs, quand vous nous le permettez, s'entend; et voyez-vous, not'

maître, quoi qu'on n' soit qu'un paysan, on a de la délicatesse, du savoir-vivre; on n'aime pas à recevoir des honnêtetés sans les rendre. Faut qu'il y ait pour l'moins cinq ans que j'sautons aux dépens d'ces jeunes gens. Dam'! chacun son tour. J'ons profité d' l'occasion d' not' mariage...

PIÉTRO, sortant de sa rêverie.

Votre mariage?...

NICOLETTE.

Oui, M. Gérard. Est-ce que vous avez déjà oublié que nous avons été fiancés dimanche passé, il y a aujourd'hui huit jours, à la paroisse de...

JÉROME.

Eh! non, not' maître n'l'a pas oublié; mais tu sais ben qu'il a des distractions.

PIÉTRO.

Oui, je sais que malgré mes conseils vous voulez absolument vous marier.

JÉROME.

C'est pour çà qu'on est au monde, n'est-ce pas, Nicolette?

NICOLETTE.

Je crois que oui.

PIÉTRO.

Vous aurez des enfans...

JÉROME.

Ben entendu.

NICOLETTE.

S'il plaît à Dieu.

PIÉTRO.

N'établissez jamais entre eux aucune préférence.

NICOLETTE

Non, certes, j'aimerai autant l'un que l'autre.

PIÉTRO.

Vous ferez bien. Puissiez-vous ne les rendre jamais malheureux !

JÉROME.

Malheureux !... tiens ! pourquoi donc ça ?

NICOLETTE.

Ils seront dociles, honnêtes, je l'espère du moins ; et le ciel les bénira.

JÉROME.

Si par hasard ils sont d'mauvais sujets, eh ben ! j' les chasserons, et ils s'ront maudits.

PIÉTRO, tressaillant, très-ému.

Oh ! non... il faudra les plaindre, faire tous vos efforts pour les ramener à la raison ; mais ne les maudissez pas ; le ciel n'a que trop souvent exaucé ce vœu cruel d'un père !

(Il leur fait signe de s'éloigner.)

JÉROME, bas à Nicolette.

I' m' semble qu'il est encore pus triste que d' coutume.

NICOLETTE, bas.

Allons-nous-en.

PIÉTRO.

Jérôme, je t'avais chargé d'aller à la manufacture pour savoir des nouvelles de madame Philippe.

JÉROME.

J'y suis été, not' maître. On m'a dit comm' ça qu'madame Philippe n'était pas d' retour, mais qu'on l'attendait d'une minute à l'autre.

PIÉTRO, à part.

Depuis quinze jours qu'elle est absente, je n'existe plus. Ma sombre mélancolie s'est accrue à un point effrayant. Mais aussi pas un cœur qui m'entende, qui me réponde. Ah! la société d'une femme compatissante et bonne, est le plus grand bien que le Ciel puisse accorder aux malheureux.

JÉROME, revenant doucement derrière Piétro.

Dites donc, not' maître, je n' sommes pas encore tout-à-fait fatigués.

PIÉTRO.

Que veux-tu dire ?

JÉROME.

Qu'i' gn' y a encore pour l' moins deux heures d'jour, et qu' ça s'rait ben dommage de n'pas les employer... C'te jeunesse qu'est venue tout exprès d'trois ou quatre lieues à la ronde...

PIÉTRO.

J'entends. Allez-vous-en là bas sous les mûriers.

JÉROME, en s'en allant sur la pointe du pied, et fesant sortir de même les autres devant lui.

Oui, not' maître.

PIÉTRO, sans se retourner.

Le plus loin possible.

JÉROME.

Oui, not' maître.

PIÉTRO.

Faites, s'il se peut, que je ne vous entende pas.

JÉROME.

Oui, not' maître. (*Aux musiciens.*) Vous comprenez ça, vous autres ; vous jouerez pour faire semblant.

PAULIN.

Tu veux bien que j'aille avec eux, n'est-ce pas, mon parrain ?

PIÉTRO.

Va, mon enfant.

(Tout le monde sort sur la pointe du pied et disparait à gauche.)

SCÈNE III.

PIÉTRO.

Heureux âge où la privation d'un plaisir est le plus grand chagrin que l'on conçoive et que l'on puisse éprouver! Ah! combien ces mœurs pures, cette paix du cœur, ce tableau de l'innocence, contrastent avec l'horrible situation de mon âme! je ne puis supporter ces accens de la joie. Quel jour ils ont choisi pour me les faire entendre!... Ils ignorent, car nul être vivant ne partage maintenant avec moi cet épouvantable secret; ils ignorent que, pour la vingtième fois, je touche à l'anniversaire d'un crime affreux!. . que je voudrais, au prix de toute mon existence, effacer de ma vie ce jour dont la date est gravée là en lettres de sang. (*Avec l'accent concentré du désespoir.*) Le 28 juillet!... il y a aujourd'hui vingt ans!... à neuf heures du soir... dans une querelle violente, j'eus le malheur de blesser mon frère à mort. Mon père accourt, s'élance entre nous et veut m'arracher ma victime. Dans mon délire je méconnais sa voix, ses cheveux blancs; et sans respect pour ces lois sacrées qu'a dictées le souverain maître du monde, lois qui jamais ne furent impunément violées, ma main sacrilége repousse avec un geste menaçant l'auteur de mes jours.

(*Il tombe un genou à terre, sa figure exprime le plus grand effroi.*) Ah! je crois le voir encore. Rassemblant toutes ses forces et dans l'attitude imposante d'un dieu vengeur, il s'écria d'une voix terrible : « Fratricide infâme! ce n'est pas assez d'un premier crime, tu oses menacer ton père ! va, malheureux ! je te maudis ! » Depuis vingt ans cet arrêt funeste, mais juste, a reçu chaque jour son exécution. Banni de la maison paternelle et des États de Gênes, avec défense de porter jamais le nom de Piètro, j'ai parcouru diverses contrées du monde. Partout mes entreprises ont été frappées de malheur. Le désordre de mes idées s'est étendu sur toutes mes actions. Pour apaiser mes tourmens intérieurs, je me suis consacré tout entier à la bienfaisance ; cette libéralité même va devenir peut-être pour moi une nouvelle source de chagrins. Privé d'amis, j'ai vainement désiré de me donner une compagne ; marqué, comme Caïn, du sceau de la réprobation, il semble que mon crime, empreint sur mon front, inspire la haine et l'horreur à ceux qui m'approchent. Ah ! n'est-il donc point de terme à tant de maux ?... Un terme ! non, l'équité veut que tes tourmens soient proportionnés à ton crime. Ce crime est trop grand pour que jamais il puisse être pardonné... Assassin de ton frère et fils dénaturé, tu te plains !... tu oses élever ta voix vers la demeure céleste... Mi-

sérable ! abaisse vers la terre ta tête criminelle ! De longues souffrances et une fin malheureuse, voilà le châtiment réservé à quiconque aura outragé son père.

(Il tombe sur un siége à gauche)

SCÈNE IV.

PIÉTRO, BELLEROSE.

(Bellerose arrive en chantant. Il a le sac sur le dos. Il s'arrête pour lire une inscription placée au dehors.)

BELLEROSE.

« ASILE offert aux voyageurs. » Parbleu ! j'accepte. Les habitans de ce vieux monastère me remettront sur ma route. (*Il entre d'un air délibéré et vient frapper sur l'épaule de Piétro.*) Bonsoir, l'ami !

PIÉTRO, se levant.

Je vous salue, Monsieur.

BELLEROSE.

Monsieur !.... diable ! vous êtes bien fier. C'est égal, je ne me formalise pas... comme vous voyez, je suis grenadier français, fourrier de ma compagnie ; je vais à Nice. L'aubergiste chez lequel j'ai couché à Aix, m'a dit ce matin que j'abrégerais beaucoup la distance en quittant la grande route à Saint-Maximin pour prendre la traverse. J'ai suivi

son conseil et me suis égaré. Le jour baisse, la fatigue m'accable; si j'en crois l'enseigne placée à cette porte, je puis trouver un gîte ici, et je le demande.

PIÉTRO.

Vous l'aurez.

(Il va tinter une petite cloche suspendue à l'un des piliers de la porte.)

BELLEROSE, suivant les mouvemens de Piétro.

Le camarade n'aime pas les longs discours. (*Voyant que Piétro s'achemine vers la maison.*) Faut-il que je vous suive?

PIÉTRO.

C'est inutile. (*Il lui montre un siége et une table à droite.*) Reposez-vous.

(Il rentre.)

SCÈNE V.

BELLEROSE, contrefesant Piétro.

Je vous salue... Vous l'aurez.... C'est inutile.... Reposez-vous. Il paraît que ce brave homme-là ne prononce jamais plus de trois mots à la fois. C'est juste comme l'adjudant de mon bataillon quand il commande l'exercice. (*Il rit.*) On dit qu'il y a dans les Alpes des hôtes plus silencieux encore. Moi, je n'aime pas cela. Si je fais un compliment, je veux qu'on y réponde; s'il m'échappe une

sottise... c'est tout de même. Il y a de quoi mourir d'ennui avec des gens comme ceux-là. Au surplus, l'essentiel est que l'on me donne ce que je demande, et je ne suis pas difficile. Ah ! mon dieu, deux ou trois bouteilles de vin vieux, un gigot, du roquefort, une pipe et un bon lit, je suis content comme un roi.

(Il ôte son sac.)

SCÈNE VI.

NICOLETTE, BELLEROSE.

NICOLETTE, accourant au dehors.

Que vous plaît-il, notre maître ?

BELLEROSE.

Ah ! mille bombes, la jolie fille ! Dites-moi, mon enfant...

NICOLETTE, fesant une révérence vive.

Votre servante, Monsu. Est-ce vous qui avez tinté cette cloche ?

BELLEROSE.

Du tout, mon enfant ; c'est un original....

NICOLETTE.

Mais, je vous prie, parlez avec plus de respect de monsu Gérard.

BELLEROSE.

Qu'est-ce que c'est que monsu Gérard ?

NICOLETTE.

Eh ! mais, c'est notre maître.

BELLEROSE.

Comment ! votre maître !... Je ne suis donc pas ici dans un monastère ?

NICOLETTE.

Oh ! qu'il est drôle, ce Monsu !.... Est-ce qu'il y a des filles dans les monastères ?

(Elle rit.)

BELLEROSE.

Certainement, dans les monastères de filles.

PIÉTRO, dans la maison.

Nicolette !

NICOLETTE.

Que vous plaît-il, notre maître ?

(Elle sort en courant et rentre dans le monastère.)

SCÈNE VII.

BELLEROSE, SIMON.

BELLEROSE.

Ah ça ! mais... est-ce que je suis dans une maison de fous ? tous ces gens-là sont vraiment singuliers. Allons, je commence à croire que je m'amuserai ici.

SIMON, en habit de dimanche, entre vivement et s'essuie le front.

Dites-moi, mon brave, savez-vous si M. Gérard est chez lui ?

BELLEROSE.

Oui, il y est.

SIMON.

Merci. Je vais le trouver.

BELLEROSE.

Ah ! pour le coup, c'est trop fort. Il faut pourtant que je parle à quelqu'un. (*Il retient Simon.*) Un mot. Que diable ! vous n'êtes pas si pressé.

SIMON.

Au contraire, vous le voyez, je suis tout en nage.

BELLEROSE.

Faites comme moi, reposez-vous. M. Gérard est occupé. Il était là il n'y a qu'un moment, et ne tardera pas à revenir.

SIMON.

Au fait, je suis certain maintenant qu'il est à la maison ; ainsi mon but est rempli, je puis l'attendre.

BELLEROSE.

Asseyez-vous là, sans façon : vous m'avez l'air d'un bon vivant, vous boirez bien un coup à ma santé.

SIMON.

Non.

BELLEROSE.

Comment! non?

SIMON.

Fi donc!

BELLEROSE.

Fi donc! mille bombes!...

SIMON.

Cela n'en vaut pas la peine.

BELLEROSE.

Savez-vous bien que...

SIMON.

Un coup!... J'en boirai douze.

BELLEROSE.

Ah! bien, cela s'appelle parler. (*Il frappe sur la table.*) Hé! la fille!

SIMON.

Chut!

BELLEROSE.

Pourquoi donc, chut?

SIMON.

Ce n'est pas cela.

BELLEROSE.

Comment! ce n'est pas cela?... En voilà encore un qui a le cerveau fêlé!

SIMON.

On ne demande rien ici.

BELLEROSE.

Qu'est-ce à dire ? on ne demande rien ici ?

SIMON.

Non.

BELLEROSE.

Voilà une singulière auberge.

SIMON.

Vous n'êtes pas dans une auberge.

BELLEROSE.

Où diable suis-je donc ?

SIMON.

Chez un brave et digne homme, qui se fait un plaisir de recevoir les voyageurs égarés, et ceux auxquels il est arrivé quelque accident.

BELLEROSE.

Oui, moyennant qu'on le paie fort cher, n'est-ce pas ?

SIMON.

Du tout : s'il se faisait payer, ce ne serait plus un plaisir.

BELLEROSE.

Quoi ! on est hébergé gratis ?

SIMON.

Absolument.

BELLEROSE.

C'est assez drôle. Si cette mode pouvait se répandre, bien des gens auraient la manie des

voyages. Au reste, ce n'est qu'une faible compensation; il faudrait que votre homme fût bien riche, pour restituer ce qu'on vole aux voyageurs dans la plupart des auberges.

SCÈNE VIII.

BELLEROSE, NICOLETTE, SIMON.

NICOLETTE, apportant une bouteille et un verre qu'elle pose sur la table.

Voila ce que monsu Gérard vous envoie pour vous rafraîchir en attendant le souper.

BELLEROSE.

Merci, ma belle enfant.

NICOLETTE.

Votre servante, monsu Simon. Laissez donc ma main, monsu le militaire; je n'ai pas le tems de m'arrêter.

SIMON, à Bellerose.

Convenez, camarade, que les filles de ce pays sont fièrement jolies!

BELLEROSE.

J'en ai déjà fait plus d'une fois la remarque.

SIMON.

Toujours vives...

NICOLETTE.

Cela tient au climat.

SIMON.

Légères.

BELLEROSE.

Oh ! c'est comme partout.

NICOLETTE.

Grand merci ! que vous faut-il pour le compliment ?

BELLEROSE.

Un baiser.

(Il se lève.)

NICOLETTE, se sauve en se moquant.

Rien que cela ?.... On vous en donnera, vraiment ! Bien le bonsoir, Monsu.

BELLEROSE.

Elle est charmante, ou le diable m'emporte.

SIMON.

Hé ! Nicolette !...

NICOLETTE, éloignée.

Que vous plaît-il ?

SIMON.

Donne ce paquet à ton maître. Tu lui diras que le facteur m'a recommandé de le lui faire parvenir le plutôt possible, et que je suis accouru tout exprès...

NICOLETTE.

Oh ! vous êtes toujours bon, obligeant, serviable, un brave homme, pour tout dire... votre servante.

SIMON.

Nicolette, apporte-moi un verre.

(Nicolette fait une révérence, rentre à la maison, et rapporte un second verre.)

SCÈNE IX.

BELLEROSE, SIMON.

SIMON.

Goutez-moi ce vin-là ... Vous m'en direz des nouvelles.

BELLEROSE.

Délicieux, ma foi ! Mais revenons à votre M. Gérard ; ce que vous m'en avez dit, pique ma curiosité. Un homme qui fait du bien sans ostentation, sans aucun intérêt ! c'est un original d'une espèce neuve.

(Tous deux ont la tête appuyée sur leurs coudes et causent ainsi rapprochés, à demi-voix.)

SIMON.

Aussi, comme vous pouvez le penser, chacun s'exerce sur son compte.

BELLEROSE.

Je le crois. En Provence, on médit comme ailleurs, n'est-ce pas ?

SIMON.

Ils vont jusqu'à supposer qu'il n'a adopté cette vie singulière, que pour expier quelque grand crime qu'il aurait commis autrefois.

BELLEROSE.

Sans doute. Il y a des gens qui ne conçoivent pas les bonnes actions, parce qu'ils sont incapables d'en faire.

SIMON.

Moi, je crois bien que cette habitude mélancolique et sombre provient d'un fond de chagrin. Quant à la cause, je l'ignore et ne cherche pas même à la pénétrer, puisqu'il n'a pas jugé à propos de me la faire connaître.

BELLEROSE.

Y a-t-il long-tems qu'il habite cette solitude?

SIMON.

A peu près quinze ans. Je suis sa première connaissance dans ce pays. Le hasard nous conduisit dans la même auberge à Saint-Maximin. Sachant que je faisais valoir près de là une ferme considérable, il me demanda si je ne connaissais pas dans les environs, quelque habitation isolée où l'on pourrait former un établissement utile, comme une manière d'hospice. Je lui indiquai ce vieux couvent, que les religieux venaient d'abandonner pour se réunir à une autre maison de leur ordre, parce que l'édifice tombait en ruines. Gérard offrit de le réparer, à condition qu'on lui en céderait la jouissance sa vie durant; la proposition fut acceptée, et depuis ce tems il exercice ici sa bienfesance.

BELLEROSE.

C'est tout-à-fait intéressant. Il est sûrement marié?

SIMON.

Non, mais il recherche ma cousine.

BELLEROSE.

Qu'est-ce que c'est que votre cousine?

SIMON.

Madame Philippe, une veuve fort appétissante, ma foi! Elle l'aime, j'en suis sûr.

BELLEROSE.

Buvons à sa santé.

SIMON.

Je ne demande pas mieux.

(Ils boivent.)

SCÈNE X.

PIÉTRO, SIMON, BELLEROSE.

PIÉTRO, entrant avec précipitation. Il tient à la main une lettre ouverte.

Simon! il faut que je vous parle.

BELLEROSE.

Si je vous gêne, dites un mot...

SIMON, à demi voix.

Oui, laissez-nous seuls un moment.

PIÉTRO.

Entrez dans la maison; vous choisirez vous-même la chambre qui vous conviendra le mieux.

BELLEROSE.

Touchez là, M. Gérard, je vous aime tout plein, ou le diable m'emporte, parce que... c'est bien... tout cela... c'est très-bien... enfin, suffit... Je vous dirai cela plus tard.

(Il prend son sac et entre dans le monastère.)

SCÈNE XI.

PIÉTRO, SIMON.

PIÉTRO.

Savez-vous, Simon, quelle affeuse nouvelle vous m'avez apportée?

SIMON.

Mon Dieu! non.

PIÉTRO.

Cette lettre est de mon procureur à Aix. Il m'annonce que le Parlement vient de me condamner en dernier ressort. Il faut sous trois jours que je paie dix-huit mille francs à cet adroit fripon qui m'a si cruellement trompé.

SIMON.

Je n'en reviens pas! Comment! vous avez perdu votre procès?

PIÉTRO.

Avec dépens. Je suis menacé d'une saisie; tout ce que je possède va devenir la proie de ce misérable.

SIMON.

Je possède mille écus, ils sont à votre service.

PIÉTRO.

Merci; j'en puis réunir à peu près autant, mais où trouverai-je le reste? tout le monde ici me rejette. Je n'ai pas un ami... excepté vous, Simon.

SIMON.

Et ma cousine donc! Cette chère madame Philippe, elle vous en voudrait beaucoup si elle savait que vous avez pu douter un instant de la bonté de son cœur. Si elle a des fonds disponibles, ils sont à vous, j'en réponds.

PIÉTRO.

Ma délicatesse répugne à lui faire une pareille demande.

SIMON.

Qu'à cela ne tienne, Gérard, je m'en chargerai. Il est probable que vous finirez par épouser ma cousine; ainsi, ce sera un à-compte que vous aurez touché sur sa dot.

PIÉTRO.

Je ne m'en flatte pas, Simon. Il suffit d'avoir un bon cœur pour se montrer sensible aux maux d'un infortuné : mais quand cet infortuné semble poursuivi sans cesse par le Ciel et les hommes...

SIMON.

Bah ! bah ! laissez donc là votre fatalité !... vous retombez toujours dans les idées sombres !... Croyez-moi, tout s'arrangera mieux que vous ne le pensez.

SCÈNE XII.

PIÉTRO, JÉROME, SIMON.

JÉROME, accourant du dehors.

Not' maître !... not'maître ! j'vous annonçons madame Philippe.

SIMON.

Tant mieux.

PIÉTRO.

Elle me consolera du moins.

JÉROME.

Oui, elle vient d'arriver avec un monsieur.

PIÉTRO, avec beaucoup d'émotion.

Allons au-devant d'elle.

JÉROME.

C'n'est pas la peine, not maître ; elle descendait d'la cariole de c'monsieu quand j'sommes accourus, par ainsi... là v'là.

SIMON, bas à Piétro.

Vous voyez que j'avais raison. Il ne faut jamais désespérer de rien.

SCÈNE XIII.

JÉROME, PAULIN, NICOLETTE, DUCOUDRAIS, PIÉTRO, Mme PHILIPPE, SIMON, BELLEROSE, PAYSANS, PAYSANNES.

SIMON, allant embrasser madame Philippe.

Bonsoir, cousine.

PAULIN.

Bonsoir madame Philippe.

Mme PHILIPPE.

Bonsoir, mon ami. Je te donnerai quelque chose de joli que j'ai rapporté pour toi.

NICOLETTE.

Oh ! vous êtes bien bonne.

PIÉTRO.

Soyez la bien venue, Madame.

Mme PHILIPPE.

Merci, mon bon voisin.

BELLEROSE, bas à Simon.

Elle n'est pas mal du tout, votre cousine.

PIÉTRO, à Ducoudrais, qui est entré le dernier et qui porte une sacoche pleine.

Je vous salue, Monsieur.

DUCOUDRAIS.

Je n'ai pas l'avantage d'être connu de vous.

SIMON.

Attendez donc... je cherche... n'êtes-vous pas M. Ducoudrais ?

DUCOUDRAIS.

Lui-même.

SIMON.

Marchand de soieries, établi à Draguignan ?

DUCOUDRAIS.

C'est cela.

SIMON.

Je vous ai vu passer souvent devant ma porte.

DUCOUDRAIS.

Cela peut être.

SIMON.

Dans une petite voiture couverte... attelée d'un cheval blanc...

DUCOUDRAIS.

Justement.

SIMON.

Je ne connais que cela... Vous allez tous les ans à la foire de Beaucaire ?

DUCOUDRAIS.

J'en arrive.

Mme PHILIPPE.

C'est là que j'ai rencontré Monsieur ; il eut la bonté de m'offrir une place à côté de lui. Au moins, M. Ducoudrais, vous n'irez pas plus loin. Il me reste à peine une demi-lieue

à faire pour arriver à mon habitation, et les chemins sont impraticables en voiture. Mon voisin Gérard aura la bonté de permettre que Jérôme et Nicolette m'accompagnent pour porter mes effets.

PIÉTRO.

Commandez ici comme chez vous, Madame. (*A demi-voix.*) C'est mon vœu le plus cher.

SIMON.

Je vous accompagnerais bien, cousine, mais c'est demain lundi; il faut que je sois aux champs à la petite pointe du jour, et ma foi le devoir passe avant le plaisir.

Mme PHILIPPE.

C'est juste.

BELLEROSE.

Si la compagnie d'un militaire ne vous fait pas peur, Madame, je vous offre mon bras.

Mme PHILIPPE

Je vous remercie, Monsieur. Quant à vous, M. Ducoudrais, je crois que vous ferez bien de passer la nuit ici.

SIMON.

Ma cousine a raison. En partant de bon matin, vous arriverez demain avant la nuit à Draguignan.

PIÉTRO.

Vous ne sauriez mieux faire, Monsieur. (*A part.*) Il ne sera plus auprès d'elle.

DUCOUDRAIS.

Mais... je crains de vous déranger.

PIÉTRO.

Du tout.

JÉROME.

C'est dit. J'allons dételer l'cheval, et l'mettre à l'écurie.

Mme PHILIPPE.

Est-ce que Bastien ?...

NICOLETTE.

Bastien ?... Il est toujours malade, Madame. Oh! mon Dieu ! le pauvre garçon ne peut remuer ni pieds ni pates.

PIÉTRO.

Il y a plus d'un mois qu'il n'est sorti de son lit.

JÉROME.

T'nez, not' maitre, je n'sommes pas méchant. vous l'savez, mais j'crois que l'camarade fait l'calin ; il n'est pas fâché de s'dorlotter, pendant que j'faisons son ouvrage. Enfin, imaginez-vous, madame Philippe, que d'puis qu'vous êtes partie... et il y a d'ça quinze jours...

PIÉTRO.

Allons, Jérôme, un peu de charité ; tout le monde en a besoin.

NICOLETTE.

Attrape.

PIÉTRO.

Quelque jour, peut-être, ce pauvre Bastien te rendra ce que tu fais aujourd'hui pour lui. Va.

JÉROME.

J'vas, not' maître. (*A Ducoudrais.*) Si vous souhaitez, Monsieur, j'porterai c't argent-là dans vot' chambre; il doit vous gêner.

DUCOUDRAIS.

Je te remercie.

PIÉTRO.

Toi, Nicolette, va préparer pour Monsieur la chambre verte.

NICOLETTE.

Auprès du réfectoire ?... cela sera bientôt fait. Je coucherai Paulin avant de partir.

PAULIN.

Je ne veux pas me coucher avant que tu sois revenue de chez madame Philippe.

NICOLETTE.

Pourquoi donc cela, Monsu ?

PAULIN.

Je ne pourrai pas dormir, j'aurais trop peur.

Mme PHILIPPE.

Sois obéissant; j'irai t'embrasser tout à l'heure et te porterai ce que tu sais bien.

PAULIN.

J'y consens. Bonsoir tout le monde. (*Il embrasse successivement madame Philippe, Piétro et Simon : puis il dit à Bellerose :*) Bonsoir, monsieur le soldat.

BELLEROSE.

Eh bien! vous ne m'embrassez donc pas?

PAULIN.

Non, tes moustaches me font peur.

(Il sort en sautant, conduit par Nicolette. Jérôme sort également.)

Mme PHILIPPE.

Dépêche-toi, Nicolette. Je suis bien aise d'arriver chez moi avant la nuit.

NICOLETTE.

Je ferai diligence, Madame.

SCÈNE XIV.

BELLEROSE, DUCOUDRAIS, PIÉTRO, Mme PHILIPPE, SIMON, PAYSANS et PAYSANNES.

SIMON.

Il paraît, M. Ducoudrais, que vous avez fait de bonnes affaires.

DUCOUDRAIS.

Oui, depuis trente-cinq ans que je suis dans le commerce, et que je vais régulière-

ment à la foire de Beaucaire, je n'ai pas encore rencontré de chance aussi heureuse. Ce voyage aura pour le moins doublé mes capitaux.

BELLEROSE.

Diable! c'est joli.

SIMON.

Et vous, cousine, êtes-vous aussi contente que M. Ducoudrais?

Mme PHILIPPE.

Contente!... oh! non.

PIÉTRO.

Mais quel est donc le sujet?...

Mme PHILIPPE, avec indifférence.

J'ai pris des engagemens qui surpassent de beaucoup mon avoir. (*A part.*) Ce n'est pas là ce qui m'afflige.

BELLEROSE.

Des engagemens!... Je suis persuadé, Madame, que M. Ducoudrais vous a offert sa bourse.

DUCOUDRAIS.

C'est bon, Monsieur, je sais ce que j'ai à faire.

BELLEROSE.

Je n'en doute pas. Il ne faut que vous voir, pour trouver sur votre physionomie l'empreinte de toutes les qualités aimables. (*A part.*) Il a bien l'air d'un avare.

DUCOUDRAIS.

Trop honnête.

BELLEROSE.

Je suis sûr que vous êtes obligeant, généreux, libéral même.

(Il lui frappe sur l'épaule.)

DUCOUDRAIS.

Du tout, Monsieur, du tout. Il me semble que vous pourriez toucher moins fort. (*A part.*) En vérité, ces militaires ont d'étranges façons.

Mme PHILIPPE, bas à Simon.

Simon, je voudrais avoir un entretien particulier avec M. Gérard.

SIMON.

Cela suffit.

PIÉTRO, à part.

Elle semble vouloir me parler.

BELLEROSE, à part.

Oh! la bonne idée qui me vient pour faire enrager ce marchand que je crois un vieux ladre. (*Haut, et avec emphase, aux jeunes filles.*) Jeunes filles, M. Ducoudrais me charge de vous annoncer qu'il va faire présent à chacune de vous d'un joli chapeau de paille, orné d'un beau ruban.

TOUTES LES JEUNES FILLES, entourant M. Ducoudrais.

Grand merci, Monsieur.

(Pendant ce mouvement, Simon parle à Bellerose.)

SIMON, bas.

Camarade, faites-moi le plaisir d'éloigner tout ce monde-là.

BELLEROSE, bas.

Soyez tranquille. (*Haut.*) Allons, jeunes filles, venez avec moi visiter la voiture de M. Ducoudrais, pour y choisir ce qui vous convviendra le mieux.

DUCOUDRAIS.

Mais je vous donne ma parole d'honneur que je n'ai jamais pensé...

BELLEROSE.

Si fait, si fait. Galant et modeste !... ah ! c'est un homme charmant que M. Ducoudrais. Partons... en avant, marche. Allons, M. Ducoudrais.

(Il appelle Simon, et lui dit de prendre la main de Ducoudrais. Tous deux l'entraînent entourés de jeunes filles.)

SCÈNE XV.

PIÉTRO, Mme PHILIPPE.

PIÉTRO.

Qu'avez-vous, chère amie? Vous avez perdu cette aimable gaîté dont je m'affligeais avant votre départ, je l'attribuais à votre indifférence.

Mme PHILIPPE.

Mon indifférence ! ah Gérard ! combien vous vous abusiez !

PIÉTRO.

Comment ! il se pourrait !... ô mon Dieu !... cesserais-tu donc enfin de me persécuter ?

Mme PHILIPPE.

Écoutez-moi, mon ami ; ainsi que le vôtre, mon cœur a besoin de s'épancher. Mariée à quatorze ans, comme je vous l'ai déjà dit, à un homme de quarante, totalement dépourvu de mérite et d'agrément, la crainte et le respect furent les seuls sentimens que j'éprouvai pour lui. Je ne fus donc point heureuse. A vingt ans je demeurai veuve et maîtresse d'un établissement considérable, mais bien décidée à ne plus former des nœuds qui n'avaient été pour moi qu'une chaîne trop pesante. Depuis six ans, malgré vos instances, je suis restée fidèle à ma résolution. Cependant je ne puis le nier, j'étais intérieurement touchée de vos soins ; ils avaient déterminé mon choix.

PIÉTRO.

Qu'entends-je !...

Mme PHILIPPE.

Oui, je me plaisais à vous ménager cette surprise agréable, j'espérais vous dire avant peu : « Gérard, c'est vous que j'ai choisi pour être l'ami du reste de ma vie. »

PIÉTRO.

Chère Élisa ! j'étais loin de croire à un tel bonheur.

Mme PHILIPPE.

Mon ami, veuillez m'entendre jusqu'à la fin. En partant pour Beaucaire, le principal motif de mon voyage était d'annoncer cette résolution à mes parens et d'obtenir leur aveu. Le hasard, ou plutôt mon malheur me fit rencontrer M. Ducoudrais à Beaucaire. Sachant que nous devions parcourir la même route, il était assez naturel qu'il me proposât une place dans sa voiture ; j'acceptai. Nous nous arrêtâmes à Arles, chez mon père ; mais quelle fut ma surprise, quand leurs embrassemens réitérés m'apprirent qu'ils avaient été jadis étroitement liés dans une autre partie de la France. Hélas ! que vous dirai-je ? Le résultat de cette fatale reconnaissance fut la demande de ma main.

PIÉTRO.

Oh ! Ciel !...

Mme PHILIPPE.

M. Ducoudrais est riche, il me fait des avantages considérables, et mon père, vieux négociant, qui ne voit rien au-dessus d'une fortune réelle, a cru devoir accueillir favorablement cette proposition et l'appuyer près de moi de tout son ascendant.

PIÉTRO.

Et vous avez accepté...

Mme PHILIPPE.

Non, mon ami, oh! non. J'ai fait valoir le secret engagement que mon cœur avait pris; j'ai parlé de vous avec tout l'intérêt que vous m'inspirez. J'ai combattu les préventions que la calomnie a fait naître dans l'esprit de mon père. « Fort bien, m'a-t-il dit, je veux croire tout ce que vous pensez d'avantageux sur M. Gérard, quoique l'on en parle diversement : mais enfin d'où vient-il? connaissez-vous son pays, ses parens, sa fortune? Le mystère qui l'environne.... Je ne prétends point contrarier votre penchant; si M. Gérard peut me satisfaire, j'accepterai volontiers pour gendre celui que votre cœur a peut-être trop légèrement choisi. Dans le cas contraire, vous trouverez bon, ma fille, que j'insiste en faveur de mon ami. »

PIÉTRO.

Eh bien?

Mme PHILIPPE.

Que pouvais-je opposer à ces réflexions d'un père sage et prudent?

PIÉTRO.

Ce n'est point à moi de le blâmer.

Mme PHILIPPE.

Ah! j'en étais bien sûre, aussi j'ai promis de ne renoncer à vous que dans le cas où vous ne pourriez remplir l'attente de mon père.

PIÉTRO.

Ainsi je n'aurai fait qu'entrevoir l'aurore du bonheur.

Mme PHILIPPE.

Qu'avez-vous, Gérard ? vous semblez inquiet, troublé... craindriez-vous de me dévoiler votre âme tout entière ?

PIÉTRO.

Pourquoi faut-il...

Mme PHILIPPE.

Peut-être avez-vous à vous reprocher quelques écarts de jeunesse ?...

PIÉTRO.

Hélas !

Mme PHILIPPE.

C'est une suite presque inévitable des passions. Je ne parle ici que des devoirs sacrés qu'imposent à tous les hommes la nature et la religion ; ceux-là, vous ne les avez jamais trahis ; vous êtes honnête, vertueux...

PIÉTRO.

Oh ! croyez bien...

Mme PHILIPPE.

Oui, je crois que vous êtes digne de tout mon attachement. Mais la seule condition que mon père met à notre bonheur, nous ne pouvons la lui refuser.

PIÉTRO, hésitant.

Sans doute, il en a le droit.

Mme PHILIPPE.

Abusant de l'empire que je vous ai laissé prendre sur mon cœur, voudriez-vous, Gérard, que je devinsse sourde à la voix de mon premier ami; que, repoussant ses sages conseils, j'allasse jusqu'à braver l'autorité paternelle ?

PIÉTRO, avec un accent terrible.

Oh! non, respectez-la... respectez-la toujours. Vous ne savez pas de quels malheurs peut être suivie cette infraction aux lois de la nature...

Mme PHILIPPE.

Quel accent!... vous m'effrayez, Gérard.

PIÉTRO, à part.

Je me suis trahi!

Mme PHILIPPE.

Expliquez-vous ?...

BELLEROSE, en dehors.

Au diable! vous dis-je...

PIÉTRO.

On vient... Adieu, adieu, Elisa.

(Il s'enfuit dans le jardin.)

Mme PHILIPPE.

Adieu, Gérard. Rentrons. Je ne pourrais supporter la présence de cet homme, qui devient la cause de tous mes chagrins.

(Elle entre dans le monastère.)

SCÈNE XVI.

DUCOUDRAIS, BELLEROSE.

BELLEROSE, entrant le premier.

C'est une indignité ! Le vieux ladre ! Eh bien ! cela prospère, cela est heureux, tandis que d'honnêtes gens sont dans la misère. Là ! je vous demande, refuser un chapeau à ces jolies filles ! refuser de me céder au prix coûtant un objet dont je veux faire cadeau à cette petite Nicolette. C'était une manière honnête de payer mon écot.

DUCOUDRAIS.

Que m'importe sa destination !.... Je suis marchand, c'est pour gagner.

BELLEROSE.

Eh ! mille bombes, je vous ai montré le fond de ma bourse. Je garde six francs pour faire vingt lieues, ce n'est, parbleu ! pas trop ; mais je suis dédommagé de cette petite privation par le plaisir de reconnaître une politesse. un acte d'obligeance. C'est si doux de donner

DUCOUDRAIS, à part.

Je ne connais pas ce plaisir-là.

BELLEROSE.

Tu ne sais donc pas rendre service ?

DUCOUDRAIS.

A un ami, bien ; mais point à ceux que je ne connais pas.

BELLEROSE.

Si tu n'obliges que tes amis, tu ne t'engages pas beaucoup; car je crois que tu n'en as guère. Va ! je plains de tout mon cœur les gens qui t'appartiennent.

SCÈNE XVII.

DUCOUDRAIS, SIMON, BELLEROSE.

SIMON, qui a entendu les derniers mots de Bellerose, s'approche et lui dit à demi-voix.

Dans ce cas, M. Bellerose, plaignez-donc ma cousine.

BELLEROSE.

Qui, cette aimable madame Philippe ?

SIMON.

Elle-même. Je suis désolé de ce que je viens d'apprendre.

BELLEROSE.

Qu'est-ce donc ?

SIMON.

Ses parens veulent la vendre à ce vieux reître.

BELLEROSE.

Pas possible !

SIMON.

Peut-être dans huit jours elle sera sa femme.

BELLEROSE.

Ce bon M. Gérard qui lui faisait la cour !... (*A part.*) Et je souffrirais cela, moi !

DUCOUDRAIS, à part.

Comme il me regarde !

SIMON.

Cela me fait tant de peine, que je m'en vais tout incontinent à ma ferme, sans dire adieu à personne, excepté à vous, M. Bellerose. Je suis charmé d'avoir fait votre connaissance.

BELLEROSE.

Je ne le suis pas moins que vous, M. Simon. (*A part, en regardant Ducoudrais.*) Oh ! nous allons voir !

DUCOUDRAIS, à part.

Qu'est-ce qu'il me veut donc, ce militaire ?

SIMON, revenant.

Si jamais vous passez devant chez moi, j'espère que vous me ferez le plaisir de vous arrêter un moment.

BELLEROSE.

Je n'y manquerai pas, foi de Bellerose. Adieu, M. Simon.

SIMON.

Adieu, M. Bellerose.

BELLEROSE, bas à Simon.

Soyez tranquille, ce mariage n'est pas encore fait.

SIMON.

Bah !... Comment ?...

BELLEROSE.

Je ne vous dis que cela.

(Simon sort en jetant des regards d'indignation sur Ducoudrais, qui semble fort inquiet, et s'achemine vers la maison.)

SCÈNE XVIII.

BELLEROSE, DUCOUDRAIS.

BELLEROSE, qui a paru rêver un moment, à part.

Comment m'y prendre ? Ce ne sera pas difficile, je vais lui faire peur. (*Haut.*) Permettez, Monsieur, j'ai deux mots à vous dire.

DUCOUDRAIS.

Non, Monsieur, je ne permets pas. Par exemple, il serait bien plaisant...

BELLEROSE, le prenant par la main pour l'emener au-devant de la scène.

Oh ! que de façons ! C'est vous, Monsieur, qui me semblez fort plaisant d'oser courir sur nos brisées ?

DUCOUDRAIS.

J'ignore ce que vous voulez dire, Mon-

sieur. (*Avec un air dédaigneux.*) Nous ne suivons pas précisément la même carrière ; ainsi je ne vois pas trop comment nous aurions pu nous trouver en concurrence.

BELLEROSE.

Qu'est-ce que c'est que ce ton dédaigneux ?... Ceci passe la raillerie. Apprenez, morbleu ! que l'état militaire est le plus noble, le plus honorable qu'un Français puisse exercer.

DUCOUDRAIS.

Monsieur, le commerce...

BELLEROSE.

A surtout besoin d'être protégé par cette partie de la nation, armée pour le maintien de l'ordre et la défense de tous. Mais, venons au fait : vous finiriez par m'échauffer la bile, et la partie n'est pas égale. Vous vous êtes avisé, m'a-t-on dit, d'acheter une femme à Beaucaire ?

DUCOUDRAIS.

Ce n'est pas toujours une bonne spéculation.

BELLEROSE.

L'insolent ! Eh bien ! épousez donc un homme comme celui-là ! (*A part.*) Ah ! tu vas me payer cette impertinence.

DUCOUDRAIS.

Acheter n'est pas le mot ; mais je crois bien

que ma fortune n'a pas peu contribué à déterminer ses parens en ma faveur.

BELLEROSE.

Ainsi vous la prenez sur échantillon, sans savoir si vous lui convenez?

DUCOUDRAIS.

Cela n'est pas douteux.

BELLEROSE.

Si vous pouvez la rendre heureuse?

DUCOUDRAIS.

Il faudrait qu'elle fût bien difficile.

BELLEROSE.

Si son cœur n'est pas donné à un autre plus digne de le posséder? ce qui, à coup sûr, serait beaucoup moins difficile.

DUCOUDRAIS.

Pourrais-je vous demander à mon tour, Monsieur, de quel droit vous me faites subir cet interrogatoire, et de quel autre droit, plus étrange encore, vous prétendez que j'y réponde?

BELLEROSE.

Le voici. Cette femme estimable est tendrement chérie d'un homme que j'aime, et qui lui convient autant que vous lui convenez peu. Le mariage que vous projetez me déplaît, et je vous défends d'y songer davantage.

DUCOUDRAIS.

Je vous défends !...

BELLEROSE.

Le mot est un peu dur, et mon procédé un peu vif, j'en conviens ; mais je n'aime pas les injustices, et c'en serait une très-grande que de permettre ce mariage disproportionné. (*A part.*) Effrayons-le. (*Haut.*) Si vous ne renoncez pas de bonne grâce à madame Philippe, je vous coupe les oreilles ; c'est clair, ça.

DUCOUDRAIS.

Oh ! c'est bon pour le discours. Vous y regarderiez à deux fois, Monsieur. On ne coupe pas comme ça les oreilles des gens.

BELLEROSE.

Encore une fois, et pour la dernière, je vous ordonne de rompre ce mariage ridicule.

DUCOUDRAIS.

Je m'en garderai bien.

BELLEROSE.

Ne t'y fie pas. (*A part.*) Il fléchit, redoublons : (*Lui serrant la main et lui secouant le bras.*) Je pourrais te faire un mauvais parti.

DUCOUDRAIS.

Des menaces ! de la violence !... où suis-je donc !... holà !... quelqu'un !...

BELLEROSE.

Je te laisse, mais tu me le paieras. Je te retrouverai, fût-ce à Draguignan.

SCÈNE XIX.

BELLEROSE, JÉROME, NICOLETTE, Mme PHILIPPE, DUCOUDRAIS.

Mme PHILIPPE, sortant de la maison.

Pourquoi ces cris?

NICOLETTE.

Eh! bon Dieu! qu'est-ce donc?

BELLEROSE.

Ce n'est rien.

(Il se promène.)

DUCOUDRAIS.

Ce soldat qui me menace...

JÉROME, sur le seuil de la porte de la cour.

C'est vrai, j'lons entendu.

BELLEROSE.

Nicolette, apporte-moi mon sac, je te prie.

NICOLETTE.

Cela suffit, Monsu.

(Elle rentre.)

BELLEROSE.

Je m'en vais.

Mme PHILIPPE.

Vous ne trouverez pas d'auberge avant deux lieues d'ici. La nuit approche, le tems est très-couvert, et menace d'un orage.

BELLEROSE.

Un soldat français sait dormir en plein air, Madame. J'aimerais mieux passer la nuit sur la pointe d'un roc, que de voir plus longtems ce ridicule personnage. (*A Nicolette qui revient et l'aide à passer son sac.*) Merci, mon enfant. Tu diras à ton maître que j'emporte d'ici un regret touchant, que je viendrai le voir à mon retour, et que j'espère être plus heureux qu'aujourd'hui. Adieu, Madame, je vous plains.

(Il lance un regard foudroyant sur Ducoudrais, et s'éloigne par la gauche.)

DUCOUDRAIS.

Oh! tes regards ne me font pas peur.

SCÈNE XX.

NICOLETTE, Mme PHILIPPE, JÉROME, DUCOUDRAIS.

JÉROME, à Ducoudrais.

Monsieu, j'ons mis vot' cheval à l'écurie, et vot' voiture dans la grange.

NICOLETTE, à Ducoudrais.

Monsu, j'ai préparé votre chambre et mis

votre couvert; vous souperez quand il vous plaira.

DUCOUDRAIS.

J'attendrai M. Gérard.

NICOLETTE.

Not' maître ne mange jamais avec les voyageurs; ce n'est pas par fierté, mais afin de les laisser plus libres.

Mme PHILIPPE, à part.

Gérard vient de ce côté... évitons sa présence. (*A Jérôme et à Nicolette.*) Allons, dépêchons-nous, mes enfans.

JÉROME.

Nous sommes prêts, madame Philippe.

DUCOUDRAIS.

Vous persistez donc, Madame, dans la résolution de retourner chez vous ce soir?

Mme PHILIPPE.

Oui, Monsieur.

DUCOUDRAIS.

Je vous souhaite un bon voyage. Je vais tout disposer à Draguignan pour vous recevoir selon votre mérite; car j'espère avoir le bonheur de vous y posséder avant peu.

Mme PHILIPPE.

Je vous rends grâce. (*A part.*) Plaise au ciel qu'il en soit autrement!

(Ducoudrais rentre après avoir vu madame Philippe.)

NICOLETTE.

A propos, Jérôme, as-tu porté à Bastien tout ce qu'il lui faut ?

JÉRÔME.

Eh ! oui...laisse-moi donc tranquille, avec ton Bastien.

Mme PHILIPPE, à part.

Dois-je m'éloigner sans revoir Gérard ?.... Oh ! oui ; j'ai tout employé pour pénétrer son secret, je n'ai pu y réussir. Partons. Pauvre Gérard ! te reverrai-je encore ?..... ah ! du moins je ne t'oublierai jamais. (*A Nicolette et à Jérôme qui se partagent les paquets.*) Allons, mes amis.

(Ils sortent tous trois en dehors de la grille, et s'éloignent par la droite.)

SCÈNE XXI.

(Il fait nuit.)

PIÉTRO sort du jardin et court sur le seuil de la porte d'entrée.

La voilà qui s'éloigne, et pour toujours, elle emporte avec elle toutes mes espérances !.... rien n'adoucira plus désormais les horreurs de cette solitude... Dieu vengeur ! que tes décrets sont terribles ! que leur exécution est lente ! Mais à quelle rude épreuve me réservait ma fatale destinée ?... Quoi ! il faut que

je recueille comme un ami, comme un frère, celui qui vient de détruire mon unique espérance !... des larmes amères seront le prix de l'hospitalité que je lui accorde !... et quand ma volonté suffit pour échapper à ce dernier malheur, je le supporterais avec résignation ! Un tel effort est au-dessus des facultés humaines.... un cœur de glace en serait incapable... et je l'exigerais du mien ulcéré par les revers, en proie aux angoisses de l'amour, aux fureurs de la jalousie ? Non, cessons un combat inégal. Pourquoi m'abaisser à la prière quand j'ai droit d'exiger ! Je suis seul ici... je puis contraindre cet homme... il faut qu'il renonce à la main d'Élisa. Si elle ne peut être à moi, que du moins elle n'appartienne jamais à un autre. Oui, je vais le trouver ; s'il refuse... malheur à lui ! je ne sais pas... (*Neuf heures sonnent à la grosse horloge du Monastère. Ses sons prolongés et retentissans inspirent la terreur. Piétro s'arrête, et compte à voix basse ; après la huitième heure, il s'écrie comme s'il pouvait arrêter la marche du tems.*) Voilà l'heure où je fus maudit. (*Il tombe à genoux.*) Ah ! Piétro ! qu'allais-tu faire ? Grâce ! grâce ! mon père ! ombre redoutable, veille sur moi, je t'en conjure. Laisse-moi paraître devant Dieu dégagé de ta malédiction.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une partie d'un vieux cloître vu intérieurement, et dont on a fait un espèce de salle commune. A gauche, dans l'angle, est une porte vitrée, au-dessus de laquelle on lit : Réfectoire. Du même côté, au deuxième plan, une autre inscription placée au-dessus d'une porte indique l'entrée du Dortoir. L'écurie, les remises et la porte principale sont censées à droite. Tout le fond est à jour. A travers les ogives qui ferment le cloître, on voit, à peu de distance, la route qui conduit au monastère; elle est pratiquée dans le roc. Le site est affreux. Tout est dégradé dans le bâtiment; cet aspect seul doit inspirer l'effroi. Au lever du rideau, il fait un orage épouvantable. On entend sonner trois heures. Nuit profonde, dont l'obscurité n'est interrompue que par les éclairs.

SCÈNE I.

BASTIEN.

(Il entre par la droite. Il tient à la main une lanterne éteinte, et sous son bras la sacoche du marchand. Il semble braver la foudre. Il est couvert de l'habit et du chapeau de son maître.)

La foudre ne peut m'intimider : ses vains éclats n'épouvantent que des enfans ou des hommes faibles ; Bastien n'a jamais connu la crainte. Ce que j'ai redouté bien davantage

pendant un moment, c'est la résistance de ce marchand. Heureusement je suis demeuré maître de son or. (*Il montre la sacoche.*) Qui jamais ira s'imaginer que ce Bastien, que que l'on prend ici pour un paysan bien simple, a fait ses premières armes avec succès sous l'un des plus adroits coquins du Piémont? qu'il n'affecte d'être bien malade que pour exécuter plus sûrement un projet médité de longue main, et pour lequel il n'attendait qu'une occasion favorable. Avec quelle profondeur de calcul j'ai profité des chances que le hasard m'a offertes !... Jérome et Nicolette sont absens, le vieux marchand, M. Gérard et moi, nous restons seuls dans cette masure. Vers deux heures du matin, après avoir constamment tenu l'oreille au guet, et bien certain que mes camarades, arrêtés par l'orage, passeront la nuit chez madame Philippe, je me lève, je vais au réfectoire pour allumer ma lanterne, et m'affuble par prévoyance du chapeau de notre maître et de son habit, qu'il y dépose tous les soirs. (*Il ôte l'habit le chapeau de Piétro; et les pose sur une table.*) Au moyen de cette précaution, si quelque circonstance m'empêche de conduire la chose à bien, c'est M. Gérard que le marchand croit avoir reconnu; c'est lui qui est accusé, et je suis à l'abri, car je n'ai eu garde de prononcer un mot. Mais la fortune en ordonne autrement. Pour être plutôt prêt le matin, et peut-être aussi par une défiance

assez commune aux voyageurs, le marchand s'est jeté sur son lit tout habillé ; je profite de cette circonstance : je le frappe ; il expire ; je l'emporte et le place dans sa voiture, que je conduis bien doucement jusque sur cette route escarpée et dangereuse. Le cheval est habitué à suivre son chemin, sans être même dirigé, et je l'abandonne ainsi que son maître. Effrayé par le tonnerre, qu'il s'écarte d'un pas, il roule dans le précipice, et la mort du marchand devient un accident tout naturel. Si, contre toute attente, il parvient jusqu'à la chaussée, en voyant cet homme mort dans sa voiture, on pensera qu'il a été tué par la foudre, avec d'autant plus de vraisemblance que le coup qu'il a reçu n'a laissé aucune trace... Je crois entendre le roulement sourd de la voiture. (*Il regarde au fond.*) C'est elle; je vais remettre chaque chose à sa place. (*Il entre dans le réfectoire. On voit, à la lueur des éclairs, la voiture dans laquelle est M. Ducoudrais suivre au pas, en venant de la droite, la route qui est dans le fond; elle est attelée d'un cheval blanc. Quand elle a disparu, Bastien sort du réfectoire ; il a les bras nuds, la tête découverte. la barbe longue, le front sourcilleux.*) Je retourne sur mon grabat. Le jour va paraître, et le maître se lève quelquefois de grand matin. Allons provisoirement déposer cette sacoche dans la paille de mon lit. La nuit prochaine, je l'enterrerai en lieu sûr. De

tous côtés une retraite et des moyens évasifs. Maintenant les puissances divines et humaines réunies ne parviendraient pas à me convaincre du meurtre de ce vieillard. N'entends-je pas du bruit dans le dortoir? .. oui... on ouvre une porte là-bas... regagnons notre gîte.

(Il s'éloigne par la droite. Pendant cette scène, l'orage n'a point cessé, il se calme seulement à l'arrivée de Piétro. On n'entend plus que dans le lointain le roulement du tonnerre.)

SCÈNE II.

PIÉTRO, vêtu seulement d'une veste à manche.

Quelle nuit! à peine ai-je pu sommeiller quelques instans! Le boulversement de la nature, le désordre de mes pensées, m'ont tenu dans une agitation continuelle. J'ai eu, toute la nuit cet homme devant les yeux: je le pressais de renoncer à la main d'Élisa; je lui peignais avec énergie mon amour, mes malheurs; je le suppliais de ne point me ravir le seul bien qui pût m'attacher la vie. Une froide et insultante ironie était toute sa réponse. Irrité, hors de moi, je le provoquais à un combat inégal, il y succombait, et bientôt après... je me voyais poursuivi, découvert, et condamné à périr par le dernier supplice. (*On sonne à droite, en dehors,*

la cloche qui est à la porte d'entrée, et que l'on a déjà entendue au premier acte.) Qui peut sonner à cette heure ?(*Il va regarder à travers une des ogives du cloître, et demande d'une voix forte.*) Qui est là ?

UNE VOIX, en dehors, à droite.

La maréchaussée.

PIÉTRO, avec effroi.

La maréchaussée ! Que vient elle faire ici ?.. (*Se remettant.*) Que m'importe ? Toujours la tête frappée !... Ce terrible anathème ne me laisse pas un instant de repos... (*Il va appeler à droite.*) Holà ! Jérôme !... lève-toi et va ouvrir. (*Il va à l'entrée du réfectoire.*) Nicolette !... Eh bien !... personne ne répond ? Je l'avais bien prévu hier soir, ils ne sont pas revenus... (*On sonne encore. Il parle très-haut, à travers une des arcades du cloître.*) Un moment, Messieurs, je suis à vous.

(Il entre dans le réfectoire, et en sort un instant après en passant son habit. Il a également repris son chapeau qu'il a mis sur sa tête ; il traverse le fond et s'éloigne par la droite. Il est censé aller ouvrir la grande porte. Le jour commence à paraître.)

SCÈNE III.

PIÉTRO, UN LIEUTENANT DE MARÉCHAUSSÉE.

PIÉTRO, en dehors et très-haut.

Entrez, Messieurs... l'écurie est là, à gauche... vous y trouverez tout ce qui est nécessaire... (*Il entre avec le Lieutenant.*) Par ici, M. l'Officier. Vous voilà bien matin dans nos cantons.

LE LIEUTENANT.

Nous sommes partis hier dans l'après-midi, pour faire une tournée dans les montagnes, et nous avons été surpris par l'orage. Nos chevaux sont harassés d'une marche de dix heures dans les chemins épouvantables ; et, quoiqu'il fût un peu matin, nous avons pris la liberté de venir vous demander un abri.

PIÉTRO.

Comment donc, la liberté !... Je vous prie d'en user ici comme chez vous. Asseyez-vous, Monsieur. Un verre de bon vin vous remettra, en attendant le retour de mes domestiques qui ne peuvent tarder maintenant.

LE LIEUTENANT.

Je suis confus de l'embarras que nous vous causons.

(Piétro va, vient, apporte des verres et des bouteilles, qu'il pose à droite, sur une table près de laquelle le Lieutenant est assis.)

PIÉTRO.

Vraiment, c'est la moindre chose.

LE LIEUTENANT.

Oh! tout le monde sait que vous êtes humain, hospitalier. On ne parle dans toute la contrée que de votre bienfaisance; mais s'étonne de votre mélancolie.

SCÈNE IV.

PIÉTRO, JÉROME, NICOLETTE, LE LIEUTENANT, QUATRE CAVALIERS.

PIÉTRO, aux Cavaliers.

Entrez, Messieurs, et soyez les bienvenus. Prenez place; buvez un coup.

LE LIEUTENANT.

Allons, à votre santé. M. Gérard.

(Les cavaliers s'asseyent autour de la table.)

PIÉTRO.

Je vous remercie... (*A Jérome et à Nicolette, qui arrivent tout essoufflés.*) Ah! vous voilà enfin.

JÉROME.

Pardon, not' maître. Vous devez ben penser que c'n'nest pas not' faute si je n'sommes pas revenus plus tôt. D'abord, il était plus de neuf heures quand j'nous ons mis en route

hier... Mais c'nest pas seulement ça. Vous savez queu tems qu'il a fait toute la nuit, c'était comme un déluge. En arrivant à la manufacture, c'te bonne madame Philippe nous a dit comm' ça : « Mes enfans, vous ne » vous en irez pas; y n's'ra point dit que » pour m'avoir rendu service... certainement » je ne le souffrirai point. Si vous étiez chez » M. Gérard, vous iriez vous coucher... Eh » ben! on dort partout quand on a sommeil... » Demain i' f'ra jour. » I' gn'y avait pas d'réponse à ça, not' maître, d'autant plus que j'n'avions rien à faire ici. Nicolette a donc couché avec Jeanneton, et moi avec Niquet, c'gros joufflu qu'est si bête, et qui me ressemble.

NICOLETTE.

Notre maître, ce vieux monsu est-il parti?

PIÉTRO.

Je n'en sais rien. Tout occupé de recevoir ces Messieurs, j'ai oublié de m'en informer.

NICOLETTE.

Je vais frapper à la porte de sa chambre.

(Elle entre dans le dortoir à gauche.)

JÉROME.

Oh! i' doit être ben loin; y m'avait dit qu'il partirait avant l'jour.

PIÉTRO.

Peut-être le mauvais tems l'aura déterminé à attendre.

NICOLETTE, rentrant.

Personne. Il est décampé.

LE LIEUTENANT.

Comment ! malgré l'orage ?

NICOLETTE.

Maintenant, il faut que j'aille éveiller mon frère.

(Elle va vers le réfectoire.)

PIÉTRO.

Ah ! ah ! tu l'avais donc couché dans le réfectoire ?

NICOLETTE.

Oui, notre maître. Quand il a su que j'allais avec madame Philippe, il s'est mis à pleurer ; Nicolette, ma sœur, je te prie, ne me couche pas dans cette chambre, j'aurais trop de peur ; couche-moi dans le réfectoire, je serai tout près du vieux bonhomme. Ma foi, pour avoir la paix, j'y ai consenti.

PIÉTRO.

Tu as bien fait.

(Nicolette entre dans le réfectoire.)

SCÈNE V.

PIÉTRO, JÉROME, LE LIEUTENANT, CAVALIERS.

JÉROME.

Sans être trop curieux, Messieurs, avez vous fait bonne capture? c'nest guère qu' pour ça, qu'vous vous mettez en campagne, et v'là un bons tems pour le gibier qu'vous chassez!

LE LIEUTENANT.

Jusqu'à présent, nous n'avons rien trouvé.

JÉROME.

Dieu merci! i' n'manque pourtant pas d'coquins?...

LE LIEUTENANT.

C'est vrai. Les crimes sont plus fréquens que jamais.

JÉROME.

Et c'n'est pas des crimes pour rire encore!

LE LIEUTENANT.

Il s'en commet d'épouvantables. On a condamné à Aix, ces jours derniers, un homme qui avait tué sa sœur.

PIÉTRO, bas en frémissant.

Tel est le sort qui m'attend, si jamais on découvre mon véritable nom.

LE LIEUTENANT.

J'ai là le signalement d'un monstre qui pas craint de porter sur son père une m sacrilége.

PIÉTRO, de même, avec un redoublement d'effr

Mon Dieu! c'est peut-être moi qu'il che che.

JÉROME.

C'est-i' Dieu possible qu'i' gn'y ait des hommes capables d'pareilles choses!

LE LIEUTENANT.

Les anciens n'avaient point de loi pour la punition de ce crime, parce qu'ils ne pouvaient croire que personne fût capable de le commettre.

JÉROME.

Voyez-vous ça! Eh bien! je n'sis pas un ancien, moi, mais j'pensons tout d'même.

LE LIEUTENANT.

Je me rappelle à cette occassion un trait remarquable. Un vieux seigneur, ayant été assassiné dans son lit sans que l'on pût former le moindre soupçon contre ses domestiques, la voix publique accusa ses deux fils qui étaient couchés dans une chambre voisine. Les juges, après avoir employé tous les moyens de découvrir la vérité, renvoyèrent ces jeunes gens absous, et fondèrent leur opinion sur une circonstance bien honorable

pour le cœur humain. On avait trouvé les deux frères profondément endormis, et les juges ne purent croire que des enfans dont les mains seraient teintes du sang de leur père auraient reposé paisiblement aussi près de son cadavre. Leur sommeil fût regardé comme une preuve évidente de leur innocence.

(Le trouble de Piétro n'a point échappé au Lieutenant.)

JÉROME.

L'homme qu'vous cherchez est-il de c'pays-ci ?

LE LIEUTENANT.

Oui.

JÉROME.

Y a-t-il long-tems qu'il a fait c'te méchante action ?

LE LIEUTENANT.

Environ quinze... ou vingt... jours.

PIÉTRO, se remettant de l'effroi que lui a causé l'hésitation du Lieutenant.

Oh ! je respire. (*A part.*) Qu'il est affreux, le sort d'un criminel ! éternellement placé entre les remords et la crainte du châtiment, l'échafaud est sans cesse sous ses yeux, jusqu'à ce qu'enfin il y monte pour la punition de son crime, et l'effroi de ses semblables.

SCÈNE VI.

NICOLETTE, PIÉTRO, PAULIN, JÉROME, LE LIEUTENANT, LES CAVALIERS.

PAULIN, venant embrasser Piétro.

Bonjour, parrain. (*Bas.*) Que demandent ces Messieurs-là? Est-ce que quelqu'un a fait du mal ici?

PIÉTRO, ému malgré lui.

Du mal!... mais... je ne crois pas.

NICOLETTE.

La belle question! Taisez-vous, petit nigaud.

JÉROME, apportant un jeu de cartes.

Tenez, Messieurs, v'là d'quoi vous désennuyer. Ah! dame! all'n'sont pas neuves, y gu'y a pour l'moins trois ans qu'all' m'servont pour jouer à la bataille avec Nicolette.

PAULIN.

Et avec moi! (*A Piétro.*) Regarde donc, bon ami, le beau livre que madame Philippe m'a apporté.

(Les Cavaliers jouent aux cartes.)

PIÉTRO.

Il est charmant.

PAULIN.

J'étais si content que je n'en ai pas dormi de joie. Je t'ai bien entendu cette nuit.

PIÉTRO, effrayé repousse l'enfant, et lui dit à part.

C'est bon ; on ne vous demande pas cela.

(Le Lieutenant a remarqué le mouvement de Piétro.)

LE LIEUTENANT, à part.

Cet homme est bien agité ; on dirait qu'il n'a pas l'esprit tranquille.

PIÉTRO.

Nicolette, apprête le déjeuner de ces Messieurs.

NICOLETTE.

Dans la minute.

PIÉTRO.

Jérôme, va faire les chambres.

JÉRÔME.

Oui, not' maître.

PIÉTRO.

Moi, je vais au jardin pour cueillir des fruits. Je suis à vous, Messieurs.

PAULIN, à part.

Pendant qu'ils sont tous occupés, je vais montrer mon beau livre à Bastien. Il est malade, ce pauvre Bastien ; ainsi il ne pourrait pas le voir, si je n'allais le lui porter moi-même.

(Il s'échappe furtivement.)

SCÈNE VII.

JÉROME, NICOLETTE, PIÉTRO, SIMON, LE LIEUTENANT, LES CAVALIERS.

(On entend un grand bruit dans le fond; des cris confus; enfin on distingue la voix de Simon qui accourt par la route en venant de la gauche.)

SIMON, de loin.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! quel malheur!

(Les cavaliers quittent leur jeu, Nicolette et Jérôme reviennent, Piétro s'arrête. Tous vont regarder au fond.)

PIÉTRO, s'avançant vers la droite.

Qu'est-il donc arrivé?...

SIMON, entrant.

Ah! Messieurs, je vous trouve bien à-propos. Peut-être parviendrez-vous à découvir l'auteur de ce crime.

LE LIEUTENANT.

Un crime, dites-vous!...

SIMON.

M. Ducoudrais vient d'être assassiné.

TOUS.

Assassiné?...

SIMON, à Piétro.

Comme je vous l'avais dit hier soir en vous quittant, mon voisin, je me suis levé à la

pointe du jour pour venir labourer une grande pièce de terre qui touche à la route, à environ une lieue d'ici. Véritablement, il semble que ce soit un coup du Ciel. Nous avions à peine tracé deux sillons, lorsque nous voyons débusquer la voiture de ce malheureux. Quand elle est à portée de la voix, je m'écrie : « Bonjour, M. Ducoudrais. Diable ! vous êtes » parti de bonne heure, c'est affaire à vous. » Il ne me répond pas, j'insiste : » Eh ! mon » Dieu ! vous êtes bien pressé. Arrêtez-vous » donc une minute... ne fût-ce que pour dire » bonjour aux gens... on ne passe pas comme » cela. » Toujours point de réponse, et la voiture de continuer. Je ne m'en inquiète pas d'abord, l'allure pesante du cheval me fait supposer que le maître est endormi ; je m'avance, je fais arrêter, et je vois en effet le pauvre malheureux étendu sur ses ballots. Je le secoue fortement, il demeure immobile. Frappé d'un affreux pressentiment, je monte et je le trouve sans connaissance. Je me flatte encore de l'idée qu'il n'est qu'évanoui; mais hélas ! un rapide examen ne tarde point à me convaincre que je ne tiens dans mes bras qu'un corps inanimé.

LE LIEUTENANT.

Avez-vous remarqué quelque trace de sang ?

SIMON.

Aucune.

JÉROME.

C'est ça ; oui, dans mon idée, c't'h là a été tué par l'tonnerre. Tu sais ben lette, c'gros coup qui nous a réveillés saut.

SIMON.

J'ai eu d'abord la même pensée ; dans ce cas on ne lui aurait rien dérobé quelques recherches que j'aie faites, je n'a pu retrouver cette sacoche si bien garni qu'il portait hier soir.

LE LIEUTENANT.

Voilà un indice plus que suffisant. Lorsque vous êtes monté dans la voiture, avait-il conservé beaucoup de chaleur ?

SIMON.

Presque plus.

LE LIEUTENANT.

Autre preuve qu'il s'était écoulé depuis sa mort un assez long espace de tems.

SIMON.

Cependant ce ne peut être qu'après la sortie du monastère. Nul doute là-dessus.

LE LIEUTENANT.

Je ne préjuge rien, mais il est de mon devoir de recueillir avec empressement tout ce qui peut m'éclairer. (*A Piétro.*) Ce marchand a donc passé la nuit chez vous ?

PIÉTRO, qui est resté comme anéanti, répond avec une altération visible.

Oui, Monsieur.

LE LIEUTENANT.

A quelle heure s'est-il mis en route ?

PIÉTRO.

Je viens de dire à Nicolette que je l'ignorais, c'est la vérité.

LE LIEUTENANT.

Vous conviendrez, du moins que cela est peu probable. Comment un maître de maison ignore-t-il ce qui se passe chez lui ?

JÉROME.

Ah ! pour c' qu'est d' ça, Monsieu, ça arrive tous les jours.

NICOLETTE.

Vraiment ce serait un dur métier, s'il fallait qu'un maître se levât pour chaque voyageur à qui il prend en fantaisie de partir à telle ou telle heure. C'est uniquement l'affaire des domestiques.

LE LIEUTENANT.

Sans doute ; mais lorsque les domestiques sont tous absens.

(Il appuie sur le mot *tous*.)

NICOLETTE.

Ce vieux Monsu avait annoncé positivement hier devant tout le monde qu'il partirait avant

le jour et qu'on ne se mît point en peine, qu'il s'éveillerait bien tout seul.

PIÉTRO.

Au surplus Bastien pourra nous mettre à même de répondre à Monsieur, je vais lui demander.

LE LIEUTENANT.

Non, je veux le questionner moi-même. Faites-moi donner tout ce qu'il faut pour écrire.

PIÉTRO.

Vous allez être satisfait.

(Il donne des ordres à Nicolette qui va dans le dortoir; à Jérôme qui entre dans le réfectoire; puis il sort lui-même par la droite. Le Lieutenant le suit des yeux.)

SCÈNE VIII.

LE LIEUTENANT, SIMON, LES CAVALIERS.

SIMON.

A quoi songez-vous donc, mon Lieutenant? vous voilà devenu tout pensif.

LE LIEUTENANT.

M. Simon, je vous connais depuis longtems, vous êtes un brave homme, on peut s'en rapporter à vous. Qu'est-ce que ce M. Gérard?

SIMON.

Est-ce que par hasard vous auriez ?... oh !...

LE LIEUTENANT.

Répondez-moi... là... dans votre âme et conscience ; qu'en pensez-vous ?

SIMON.

Il y a quinze ans que nous sommes liés, à telles enseignes que c'est moi qui l'ai déterminé à venir s'établir dans le pays. Il a d'excellentes qualités, et je ne lui connais qu'un défaut, c'est d'avoir presque toujours l'esprit inquiet.

LE LIEUTENANT.

Et vous ne soupçonnez pas d'où lui vient cette humeur sombre, chagrine ?

SIMON.

Probablement cela tient à son caractère.

LE LIEUTENANT.

Peut-être aussi à quelque souvenir. Cet homme paraît avoir la conscience bourrelée.

SIMON.

Oh ! quelle idée !

LE LIEUTENANT.

Son agitation se manifeste sur tout, elle devient frappante quand on parle de crime. Depuis que je suis ici, j'ai eu plus d'une fois occasion d'en faire la remarque.

SIMON.

Vous vous êtes trompé : que diable !.... comment, vous voulez ?...

LE LIEUTENANT.

Sans doute, quand on a comme vous une âme honnête, un cœur droit, on est révolté d'abord d'uue pareille supposition ; mais en y réfléchissant, la croyez-vous si dénuée de vraisemblance ? Ce M. Gérard est donc bien riche, pour se consacrer tout entier à la bienfaisance, pour exercer depuis quinze ans l'hospitalité ?

SIMON.

Oh ! cela n'exige pas de très-grandes dépenses : les occasions ne sont pas fréquentes.

LE LIEUTENANT.

Mais encore, quels sont ses moyens ?

SIMON.

Il en avait lorsqu'il est venu dans ce pays. Il est actif, industrieux ; mais dans ce moment le pauvre diable est fort embarrassé ; je lui ai apporté hier l'ordre de payer dix-huit mille francs sous trois jours, et je sais qu'il possède tout au plus mille écus.

LE LIEUTENANT.

Aurait-il voulu s'approprier cette bourse que vous avez vainement cherchée ?

SIMON.

Lui ! M. Gérard ! c'est impossible.

LE LIEUTENANT.

Ajoutez-y l'absence de ses domestiques... l'isolement du lieu... la presque certitude de l'impunité.

SIMON, un peu ébranlé, à part.

Comment !... est-ce que la jalousie...

LE LIEUTENANT.

La jalousie, dites-vous ?...

SIMON.

Par une suite de la fatalité qui semble s'attacher à ce pauvre Gérard, M. Ducoudrais s'est trouvé son rival.

LE LIEUTENANT.

Son rival ?

SIMON.

Oui, il devait épouser dans huit jours madame Philippe, la propriétaire de cette belle manufacture qui est à une demi-lieue d'ici.

LE LIEUTENANT.

Eh bien ! M. Simon, ces circonstances réunies ne me laissent pas le moindre doute. M. Gérard est le meurtrier.

SIMON.

Vous me faites trembler. Je vous en prie, Monsieur, avant de faire un éclat qui affligerait beaucoup madame Philippe, car je ne vous cache pas que je lui porte un vif intérêt, assurez-vous bien de la vérité.

LE LIEUTENANT.

Il me reste un moyen infaillible de la connaître. Tout à l'heure, avant votre arrivée, un jeune enfant de la maison...,

SIMON.

Oui, son filleul...

LE LIEUTENANT.

Lui a dit à demi-voix : Je t'ai bien entendu cette nuit.

SIMON.

Oh ! mon Dieu !

LE LIEUTENANT.

A ces mots un effroi visible s'est manifesté dans tous les traits de Gérard ; il a repoussé vivement l'enfant, en lui disant : « C'est bon, on ne vous demande pas cela ». J'ai tout saisi d'un coup d'œil, et j'en ai fait mon profit sans paraître m'en apercevoir. Faites venir cet enfant, je veux le questionner.

SIMON.

Nicolette !

SCÈNE IX.

NICOLETTE, SIMON, LE LIEUTENANT, PIÉTRO.

NICOLETTE.

Que vous plaît-il, M. Simon ?

SIMON.

Où donc est Paulin ?... je serais bien aise de le voir.

NICOLETTE.

Il ne peut être loin... Paulin... viens vite... monsu Simon te demande. (*Celle-ci en sortant rencontre Piétro qui rentre.*) Notre maître, avez-vous vu mon frère ?

PIÉTRO.

Non.

LE LIEUTENANT, à Piétro.

Vous auriez dû le voir; il est sorti du même côté que vous.

PIÉTRO.

Je ne l'ai pas vu.

SCÈNE X.

SIMON, PIÉTRO, Mme PHILIPPE, LE LIEUTENANT.

(On voit madame Philippe arriver par la route en courant. On va au-devant d'elle.)

SIMON.

Voici ma cousine.

Mme PHILIPPE.

Eh! mon Dieu! que vient-on de m'apprendre?

SIMON.

La vérité.

Mme PHILIPPE, au Lieutenant.

Monsieur, avez-vous fait quelques recherches ?... espérez-vous découvrir le coupable ?

LE LIEUTENANT.

Oui, Madame, je l'espère.

Mme PHILIPPE.

La mort de M. Ducoudrais est un crime affreux dont la société réclame la punition. (*A Piétro.*) Pauvre M. Gérard ! cet événement est un grand malheur pour vous : je ne me consolerai jamais d'avoir amené ce vieillard ici.

SCÈNE XI.

JÉROME, SIMON, PIÉTRO, Mme PHILIPPE, LE LIEUTENANT, LES CAVALIERS.

JÉROME sort du réfectoire en criant de loin.

Not' maître, not' maître !

TOUT LE MONDE.

Eh bien ! qu'est-ce ?

JÉROME.

Une idée qui m'est venue là en faisant mon ouvrage... vous êtes bien en peine de savoir

qui qu'a tué c' vieux bonhomme ? J' vas vous l' dire. C'est peut-être ben l' grenadier qu'est venu hier au soir.

SIMON.

Tu es fou !

JÉROME.

Qu' nenni, qu' nenni, je n' sommes pas fou. Après qu' vous avez été parti, monsieu Simon, i' s'est pris d' querelle avec l' marchand, i' gn'y a eu des gros mots, des menaces, peut-être ben qui gn'y aurait eu des coups si j' n'étions point arrivés, pas vrai, madame Philippe ? l' grenadier lui a montré le poing, en lui disant : « Tu me l' paieras, j' te r'trouverai, fût-ce à Draguignan ! » Puis par après il a demandé son sac, et il s'en est allé en disant qu'i' n' voulait pas coucher sous l' même toit que c' vieux coquin. Tout ça, j' lons vu d' mes yeux et entendu d' mes deux oreilles.

Mme PHILIPPE.

C'est vrai, cependant il n'en faut pas conclure...

LE LIEUTENANT, aux cavaliers.

Deux hommes à cheval. Battez les environs et faites en sorte de ramener ce soldat. Quel uniforme ?

JÉROME.

Blanc avec des revers cramoisis.

(Les cavaliers sortent.)

SIMON.

M. l'officier vous auriez pu épargner à vos gens cette démarche inutile. Un soldat français est incapable d'un assassinat.

SCÈNE XII.

JÉROME, NICOLETTE, SIMON, PIÉTRO, Mme PHILIPPE, LE LIEUTENANT.

NICOLETTE, venant de la droite en criant; sa voix est presqu'étouffée par les sanglots.

Jérome !... Jérôme ! Eh ! vite mon ami. Paulin est tombé dans la rivière.

TOUT LE MONDE.

Ah ! mon Dieu !

JÉROME.

Sois tranquille... J' le sauverons, ou j' mourrons avec lui.

NICOLETTE.

Ah ! mon ami... je n'espère qu'en toi...

(Ils sortent tous deux en courant par la droite.)

SCÈNE XIII.

SIMON, Mme PHILIPPE, PIÉTRO, LE LIEUTENANT.

LE LIEUTENANT, arrêtant Piétro comme il se dispose à suivre Nicolette, ainsi que madame Philippe et Simon.

De par le roi, je vous arrête.

Mme PHILIPPE.

Que faites-vous, Monsieur?

LE LIEUTENANT.

Mon devoir.

Mme PHILIPPE.

Savez-vous à quoi vous vous exposez en accusant un homme que nous estimons tous? Mon cousin et moi nous sommes caution de sa probité. M. Gérard est honnête et vertueux, nous en répondons.

LE LIEUTENANT.

Madame, je n'ai ni le droit ni la volonté de changer votre opinion sur M. Gérard, mais vous me permettrez de ne pas m'en rapporter aveuglément à votre témoignage. Le sentiment particulier qu'il vous inspire peut vous abuser sur son compte : quant à moi, étranger à toute affection, je ne dois connaître que la vérité, je ne puis céder qu'à l'évidence. Vous vous établissez caution de la probité,

de l'honneur de M. Gérard! il faut que je le dise ; tant de confiance me paraît bien légèrement fondée. Comment pouvez-vous répondre d'un homme qui a passé loin de vous les deux tiers de sa vie, dont la famille vous est inconnue, dont l'existence dans ce pays est une espèce de problème ?... Quoi! Madame, et vous, honnête Simon, vous prétendez connaître Monsieur, et vous ignorez jusqu'à la cause de cette sombre mélancolie qui a donné lieu à tant de conjectures! Ah! lorsqu'à cette obscurité dont il s'enveloppe viennent se joindre des présomptions aussi fortes que celles qui s'élèvent maintenant contre lui, je dois à la société, au maintien de l'ordre, de m'assurer de sa personne. Je remplis mon devoir, et me crois à l'abri de tous reproches.

Mme PHILIPPE.

Vous l'entendez, mon ami. Je n'ai pas insisté hier pour connaître la cause de vos chagrins; mais par grâce, pour votre honneur, pour le nôtre, affranchissez vos amis de ces doutes cruels. Vous ne pouvez être coupable d'un crime... eh bien! une faute, une erreur vous seront facilement pardonnées, et nous aurons alors bien plus de force pour vous défendre.

PIÉTRO.

C'est trop vous abuser.

Mme PHILIPPE.

Que voulez-vous dire?

PIÉTRO.

Je ne puis entendre plus long-tems des éloges que je ne mérite pas.

Mme PHILIPPE.

Seriez-vous coupable ?

PIÉTRO.

Non du crime que l'on m'impute, mais d'un autre pour la punition duquel la main de Dieu s'appesantit sur moi. Sans doute vingt années de douleur et de repentir auraient dû mériter un pardon que sollicitaient quelques actions vertueuses. Vaine espérance ! il veut, ce juge inflexible, que je succombe après avoir bien long-tems souffert. Je cède à son terrible ascendant, et croyez-moi, l'instant où je vous fais cette affreuse révélation est le plus douloureux de ma vie. Je vais perdre votre estime. Ah ! plaignez-moi du moins, je ne suis point un méchant homme, et cet aveu pénible en est la preuve incontestable. J'eus un frère ; dans un accès de jalousie je le tuai involontairement ; mon père, témoin de ce malheur, me chargea de sa malédiction et me bannit de la maison paternelle.

Mme PHILIPPE, tombant dans les bras de Simon.

O mon Dieu !

PIÉTRO, à ses genoux.

Chère Élisa, ne me refusez pas votre pitié ; nul être au monde n'est plus à plaindre que

moi. (*Il se relève et dit au Lieutenant.*) Je vous suis, Monsieur.

Mme PHILIPPE.

Où vas-tu, malheureux! (*Au lieutenant.*) Monsieur, devez-vous en croire cette déclaration?

LE LIEUTENANT.

Je l'ai reçue, Madame; les juges prononceront.

(Il touche à la porte. Piétro le suit; Élisa veut l'arrêter. Il la repousse doucement, elle tombe évanouie. Simon en pleurs la soutient. Piétro s'élance à ses pieds. Le Lieutenant est attendri. — La toile tombe.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente la chapelle du monastère ; elle est à demi ruiuée. On voit dans le fond une partie de la cour terminée par l'écurie, dont la porte est en face du public. Une table et quelques siéges sont dans la chapelle.

SCÈNE I.

LE LIEUTENANT, UN CAVALIER.

(Le Cavalier entre par le fond à droite.)

LE LIEUTENANT.

Ce Jérôme est un brave garçon. Avec quelle intrépidité il s'est élancé dans les flots pour sauver ce petit Paulin ! Grâce à lui, l'enfant a eu plus de peur que de mal.

LE CAVALIER.

Nous amenons le grenadier.

LE LIEUTENANT.

Où l'avez-vous trouvé ?

LE CAVALIER.

A une demi-lieue d'ici environ, couché au pied d'un arbre, la tête appuyée sur son sac, et profondément endormi.

LE LIEUTENANT.

Cela dépose en sa faveur. A-t-il fait quelque résistance ?

LE CAVALIER.

Pas la moindre. Au contraire, il a chanté tout le long du chemin.

LE LIEUTENANT.

Faites-le entrer.

SCÈNE II.

LE LIEUTENANT, BELLEROSE, DEUX CAVALIERS.

(Au signe du premier cavalier, son camarade introduit Bellerose.)

BELLEROSE, très-gaîment.

Ou diable me conduisez-vous ? J'ai cru que nous allions au réfectoire. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ici ? J'ai consenti à vous suivre, d'abord parce qu'un grenadier français doit donner l'exemple de la subordination ; ensuite parce que je comptais sur une petite réparation. Tel que vous me voyez, je me suis couché sans souper, ce qui ne m'a pas empêché de dormir toute la nuit comme une marmotte, sous ce gros mûrier où vous m'avez trouvé. Bien m'en a pris d'avoir choisi le plus touffu ; il paraît qu'il a plu d'une jolie force toute la nuit.

LE LIEUTENANT.

Comment ! il paraît ? il est impossible que vous n'ayez pas entendu le tonnerre.

BELLEROSE.

Qu'est-ce que cela me fait, le tonnerre ?. . cela ne me regarde pas. Il n'y a que le canon qui me réveille, et encore un jour de bataille. Au surplus, il ne s'agit pas de cela ; voyons, mon officier, qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

LE LIEUTENANT.

Vous vous êtes arrêté hier ici ?

BELLEROSE.

Oui, certainement, et je m'en félicite. J'y ai bu de fort bon vin à la santé d'un brave homme, de M. Gérard, dont je suis enchanté d'avoir fait la connaissance.

LE LIEUTENANT.

Ce n'est pas tout.

BELLEROSE.

Non ; je me suis querellé avec un vieux coquin de marchand, qui a mis tout sens dessus dessous dans cette maison ; un vieil Arabe qui voulait me vendre un petit joyau trois fois plus qu'il ne valait. C'est grâce à lui que j'ai couché à la belle étoile. Oh ! si c'eût été aussi bien un luron de ma trempe, je lui aurais fait voir que mon sabre a le fil ; mais que diable voulez-vous faire d'un vieux citadin dont les

jambes sont aussi rouillées que le cœur e
coriace? cela n'est pas en état de se me sur e
avec une moustache. J'ai filé par prudence
j'aurais peut-être fait quelque sottise. Ma i
qu'il prie Dieu que je ne le rencontre jamais,
car je lui dirais son fait.

LE LIEUTENANT.

Je vous réponds que vous ne le rencontrerez pas.

BELLEROSE.

Cela n'est pas sûr; à moins que nous ne mourions bientôt l'un ou l'autre.

LE LIEUTENANT.

Il est mort.

BELLEROSE.

Qui?

LE LIEUTENANT.

M. Ducoudrais.

BELLEROSE.

Vous badinez?

LE LIEUTENANT.

Rien n'est plus vrai.

BELLEROSE.

Ah! diable! j'en suis fâché. Je lui en voulais bien un peu, mais cela n'allait pas jusqu'à désirer...

LE LIEUTENANT.

Il a été assassiné.

BELLEROSE.

Oh ! mon Dieu !

LE LIEUTENANT.

Vous devez en savoir quelque chose.

BELLEROSE.

Comment voulez-vous que je le sache ? Depuis hier, dix heures du soir, jusqu'au moment où les camarades m'ont réveillé, je n'ai vu âme qui vive ; je n'ai fait qu'un somme. Ah ! ça, mais... dites-moi donc, mon Lieutenant, à quel propos m'adressez-vous toutes ces questions ?... Ceci m'a tout l'air d'un interrogatoire... Est-ce que par hasard on vous aurait fait quelque méchant rapport sur mon compte ?... Je ne suppose pas au moins que l'on ait été jusqu'à me soupçonner capable d'un assas... Mille bombes ! si je le savais, quelque part que fût le calomniateur, quelle que fût sa qualité, j'irais lui demander raison d'une telle offense ; il aurait ma vie ou j'aurais la sienne, morbleu ! Voyez ces deux chevrons, ils prouvent mes services, et j'ai là des papiers qui attestent ma bonne conduite. Depuis dix-neuf ans que je sers, je n'ai mérité que des éloges, et je défie hardiment qui que ce soit au monde de prouver que j'aie rien fait de contraire à l'honneur, premier mobile de toutes les actions d'un soldat français.

(Il défait son sac et l'ouvre pour y chercher des papiers.)

LE LIEUTENANT, à un cavalier.

Conduisez ici M. Gérard. (*A part, en regardant Bellerose.*) Il y a dans son maintien, dans ses discours, un ton de franchise, un air de vérité, qui ne permettent pas de le croire coupable; cependant mon devoir exige que je ne m'en tienne point aux apparences.

SCÈNE III.

PIÉTRO, LE LIEUTENANT, BELLEROSE.

LE LIEUTENANT, à Piétro.

Reconnaissez-vous ce militaire?

PIÉTRO.

Oui, pour l'avoir reçu hier chez moi. Il s'y est arrêté deux heures à peu près; j'ai su ce matin seulement qu'il était parti fort en colère contre M. Ducoudrais; mais je n'étais point présent à leur querelle.

BELLEROSE, présentant des papiers au Lieutenant.

Voilà mon semestre en règle, et un certificat de mon colonel. Il y a bientôt vingt ans que j'ai quitté le pays, et j'étais bien aise de porter à mes compatriotes des preuves de ma bonne conduite.

LE LIEUTENANT lit.

« Benjamin Piétro, dit Bellerose... »

PIÉTRO.

Piétro !..... Vous vous nommez Piétro, Monsieur ?

BELLEROSE.

Oui, c'est mon nom de famille. Bellerose est un nom de guerre que j'ai pris en entrant au service de France.

PIÉTRO.

Vous n'êtes donc pas Français ?

BELLEROSE.

Je suis Génois.

PIÉTRO.

De Gênes même ?

BELLEROSE.

Non, de Vintimille.

PIÉTRO.

Fils d'Augustin Piétro ?

BELLEROSE.

C'etait le nom de mon père.

PIÉTRO.

Vous aviez un frère ?

BELLEROSE.

Oui.

PIÉTRO.

Plus âgé que vous...

BELLEROSE.

De six ans.

PIÉTRO.

Savez-vous ce qu'il est devenu ?

BELLEROSE.

Je l'ignore. On a dit dans le tems qu'il avait péri, et j'en ai été d'autant plus affligé, que c'est moi qui en suis la cause involontaire.

PIÉTRO.

Si, contre toute attente, ce frère existait encore, vous lui pardonneriez donc ?

BELLEROSE.

Et de toute mon âme. C'est moi qui fus l'agresseur.

PIÉTRO.

S'il était malheureux ?

BELLEROSE.

Je volerais à son secours.

PIÉTRO.

Ouvre-lui donc et tes bras et ton cœur.

BELLEROSE.

Quoi ! vous seriez...

PIÉTRO.

Oui, je suis ton frère.

(Ils s'élancent dans les bras l'un de l'autre.)

LE LIEUTENANT, à Piétro.

C'est là ce frère dont vous vous reprochiez la mort ?

BELLEROSE.

Oui, Monsieur. Le nom de Benjamin, que

je porte, n'est pas dû au hasard; mon père me l'avait donné comme une preuve de sa prédilection. En effet, depuis ma naissance jusqu'au moment où je l'ai perdu, il n'a cessé un instant de la signaler par des préférences d'autant plus injurieuses pour mon frère que je les méritais peu.

PIÉTRO.

Oh!

BELLEROSE.

C'est la vérité. Tu valais beaucoup mieux que moi. Tu étais économe, studieux, assidu, et tu promettais de devenir un excellent sujet. Au contraire, j'étais dissipé, paresseux et querelleur; non pas que j'eusse un mauvais caractère, mais je me sentais soutenu par mon père, je connaissais sa faiblesse, et, selon l'ordinaire, j'en abusais. Au surplus cette préférence pensa me coûter la vie.

LE LIEUTENANT.

Comment donc cela?

BELLEROSE, à Piétro qui veut l'empêcher de parler.

Laisse donc, je veux tout dire à monsieur l'officier, il faut qu'il connaisse ton innocence. (*Au Lieutenant.*) J'eus un jour, avec mon frère, une dispute très-vive à l'occasion d'une arme qui était à lui et que je voulais m'approprier. Je lui rends justice : il y mit d'abord toute la modération dont il était capable; mais poussé à bout par mes injures

il voulut enfin user de violence. Je résistai; dans ce débat je reçus une profonde blessure et je tombai sans connaissance. Mon père était accouru aux cris de son fils bien-aimé ; à la vue de mon sang, il ne se connaît plus et veut à son tour frapper celui qu'il suppose un fratricide. Paul le repousse avec un geste menaçant ; transporté de fureur, mon père le charge de sa malédiction et le banuit pour jamais de la maison paternelle. Au bout de quelque tems mon père mourut en révoquant cette fatale malédiction...

PIÉTRO, avec transport.

Il l'a révoquée, dis-tu ?...

BELLEROSE.

Oui, mon ami. (*Ils s'embrassent de nouveau.*) Et il le devait, car elle était injuste. Cher Paul, que je suis heureux de pouvoir, le premier, te donner cette assurance consolante, et d'embrasser encore un frère que je croyais avoir perdu !

PIÉTRO.

Mais dans quel moment je te retrouve ! lorsque soupçonné d'un meurtre, je suis près de paraître devant les tribunaux.

SCÈNE IV.

LE LIEUTENANT, Mme PHILIPPE, PIÉTRO, BELLEROSE.

Mme PHILIPPE, accourant du fond.

Revenu de sa frayeur, le petit Paulin sera bientôt amené devant monsieur l'officier. Son témoignage dépouillé d'artifice dissipera sans retour les injurieux soupçons que l'on n'a pas craint d'élever sur vous.

PIÉTRO.

Bonne Élisa, au touchant intérêt que vous daignez prendre à mon sort se joint une autre consolation bien douce : je viens de retrouver, d'embrasser ce frère auquel je croyais avoir donné la mort.

BELLEROSE.

Oui, Madame, c'est mon frère, mon bon frère. (*Au Lieutenant.*) Mon officier, je ne vous en veux pas de l'affront que vous nous faites ; je connais toute la sévérité de votre ministère : mais s'il dépend de vous d'abréger cette situation pénible, vous m'obligerez. Il est dur, quand on porte cet habit honorable, de voir accuser soi ou les siens d'une bassesse, car je n'ose pas dire un crime.

LE LIEUTENANT.

C'est à regret, croyez-moi, que j'exerce

dans cette occasion mon sévère devoir. Jamais peut-être il ne m'a semblé plus rigoureux. Avant de connaître votre frère, je l'estimais, et ce ne sera pas sans une grande satisfaction que je pourrai lui restituer tout entier un sentiment dû à sa conduite généreuse, à toutes les qualités que l'on se plaît à reconnaître en lui.

Mme PHILIPPE.

J'aperçois Simon; il amène le petit. Vous aurez bientôt la preuve de l'innocence de celui que nous aimons tous.

LE LIEUTENANT.

Je ne vous fais pas l'injure de croire que vous avez abusé de votre ascendant sur l'esprit de cet enfant pour l'engager au mensonge.

Mme PHILIPPE.

Il faudrait supposer pour cela qu'il y a un coupable ici, et nous n'en connaissons pas.

SCÈNE V.

NICOLETTE, SIMON, LE LIEUTENANT, PAULIN, Mme PHILIPPE, PIÉTRO, BELLEROSE, JÉROME, CAVALIERS, PAYSANS ET PAYSANNES.

(L'enfant, conduit par sa sœur, entre par le fond; les cavaliers se placent à droite et à gauche dans l'intérieur de la chapelle; les paysans et paysannes restent dans la cour et regardent à travers la grille; quelques enfans, plus curieux, sont grimpés aux barreaux.

PIÉTRO, à Jérôme.

Je te remercie, Jérôme; sans ton courage cet enfant périssait, et il ne me restait aucun moyen de justification.

LE LIEUTENANT, à l'enfant.

Approchez, mon petit ami.

NICOLETTE.

N'aie donc point de peur.

Mme PHILIPPE.

Réponds à tout ce que te demandera Monsieur.

LE LIEUTENANT, prend l'enfant par la main et le pose sur ses genoux.

Où étiez-vous lorsque vous êtes tombé dans la rivière?

PAULIN.

Je montrais mon beau livre à Bastien, et je lui racontais ce que j'ai entendu cette nuit, quand j'ai vu venir mon parrain Gérard. Comme il me défend d'aller à l'écurie, j'ai eu peur d'être grondé; je voulais me cacher sous le lit de Bastien, mais il m'a dit: « Non, » mon petit, montez plutôt sur cette caisse, » et de là dans l'embrasure de la croisée, » vous serez mieux: de mon lit je puis lever » le couvercle et l'on ne vous verra pas. » J'ai fait ce que Bastien m'a dit, et je me suis tenu comme cela.

(Il indique qu'il tournait le dos.)

LE LIEUTENANT.

Comment se fait-il que vous soyez tombé?

PAULIN.

Je crois qu'on m'a poussé.

Mme PHILIPPE.

Il est plus propable que la peur lui aura fait faire un faux pas.

LE LIEUTENANT, aux assistans.

La rivière est donc tout près de cette fenêtre?

SIMON.

Elle baigne les murs.

LE LIEUTENANT.

M. Gérard, êtes-vous entré dans l'écu depuis notre arrivée?

PIÉTRO.

Non. Je suis allé jusqu'à la porte seulement pour voir si tout était en ordre.

Mme PHILIPPE.

Ce fait est facile à vérifier : on peut demander à Bastien s'il a vu son maître.

LE LIEUTENANT.

Tout à l'heure, Madame. (*A Piétro.*) Ainsi vous n'avez pas remarqué votre filleul ?

PIÉTRO.

Non certainement. Si je l'avais aperçu, ce malheur ne serait point arrivé. Dans la position dangereuse où il se trouvait, je n'aurais eu garde de l'effrayer.

LE LIEUTENANT, à Paulin.

Maintenant racontez-nous ce que vous avez vu et entendu cette nuit.

PAULIN.

J'ai été réveillé en sursaut par une lumière qui se trouvait devant mes yeux. En regardant à travers la porte vitrée qui ferme la petite chambre...

NICOLETTE.

Il veut dire l'alcove.

PAULIN.

J'ai reconnu mon parrain.

(A ce mot l'agitation de Piétro est à son comble.)

PIÉTRO, levant les yeux au ciel.

Je jure...

(Tout le monde partage son anxiété. Le Lieutenant impose silence par un geste sévère et l'enfant continue.)

PAULIN.

Il tenait une lanterne allumée; il a ouvert la porte qui donne sur le dortoir, et il est entré dans la chambre du vieux bonhomme. C'est un méchant, ce vieux bonhomme! J'ai bien entendu qu'il donnait de vilains noms à mon parrain.

LE LIEUTENANT.

Vous êtes bien sûr que c'était votre parrain?

PAULIN.

Il était habillé comme le voilà; seulement, il avait son grand chapeau sur la tête.

LE LIEUTENANT.

Après, mon enfant?

PAULIN.

Après? Je n'ai plus rien entendu, et je me suis endormi.

PIÉTRO.

Je jure devant Dieu qui m'entend, et dont la foudre peut m'anéantir en votre présence si je trahis la vérité, que, rentré dans ma chambre à onze heures, je n'en suis sorti que dix minutes au plus avant votre arrivée.

PAULIN.

Mon Dieu, bon ami, est-ce que cela te fait

de la peine, ce que j'ai dit? Si je l'avais su!... mais tu m'as toujours défendu de mentir.

LE LIEUTENANT, à un cavalier.

Allez chercher Bastien, le valet d'écurie, et l'amenez à l'instant.

(Le cavalier va dans l'écurie.)

JÉROME.

J'vas vous conduire, Monsieur.

Mme PHILIPPE, à part.

Hélas! tout accuse ce malheureux!

SIMON.

Quel funeste événement!

BELLEROSE.

Il y a dans tout ceci quelque chose d'extraordinaire. Je ne vois pas pourquoi il faut absolument que cet homme ait péri dans ce monastère... ce peut être aussi bien sur la route... cela est même beaucoup plus probable.

LE LIEUTENANT.

Il m'est démontré que le crime a dû être commis ici.

BELLEROSE.

Il me faudra des preuves plus claires que le jour, avant de permettre que le nom de mon frère, le mien, soit livré au déshonneur.

LE LIEUTENANT.

Ne craignez rien, mon brave. Comme

vous, je suis militaire et français; je n'agirai pas inconsidérément. Nous allons entendre ce Bastien : je vous réponds qu'il n'échappera point à mes regards.

SCÈNE VI.

NICOLETTE, SIMON, LE LIEUTENANT, PAULIN, Mme PHILIPPE, PIÉTRO, BELLEROSE, JÉROME, UN CAVALIER, AUTRES CAVALIERS, PAYSANS ET PAYSANNES.

LE CAVALIER.

Il nous a été impossible de faire lever cet homme. Il est d'une faiblesse extrême.

JÉROME.

Dame! c'n'est pas étonnant, v'là plus d'un mois qu'i' n'est sorti de son lit.

LE LIEUTENANT.

Je vais l'interroger. Comptez sur ma pénétration et sur mon sincère désir de ne point trouver de coupables parmi vous.

BELLEROSE.

Permettez que je vous accompagne...

Mme PHILLIPPE, SIMON.

Nous allons tous...

LE LIEUTENANT.

Non. Je ne veux rien devoir à la contrainte.

Demeurez. Bientôt, j'espère, je reviendrai dissiper vos alarmes.

(Le Lieutenant sort. On le voit entrer dans l'écurie. Tous les paysans le suivent, mais se tiennent dehors, en tournant le dos. Jérôme et Nicolette se joignent aux curieux. Ils ont emmené Paulin.)

SCÈNE VII.

SIMON, Mme PHILIPPE, PIÉTRO, BELLEROSE.

Mme PHILIPPE, à Piétro.

Mon ami, je ne croirai jamais que vous ayez pu vous souiller d'un meurtre; mais un fatal concours de circonstances...

PIÉTRO.

Ah! si vous m'accusez, où donc trouverai-je un défenseur?

Mme PHILIPPE.

Non, Gérard, je ne vous accuse point. Mon imprudence vous a placé dans une situation horrible.

SIMON.

Gérard, mon ami, je ne puis vous croire coupable; mais enfin la justice vous menace; en attendant qu'elle ait découvert l'auteur de ce meurtre, il faut vous soustraire à ses poursuites déshonorantes. Fuyez, Gérard; vous connaissez les sentiers qui conduisent à m-

ferme... il vous sera facile d'y arriver avant qu'on ait pu vous atteindre.

PIÉTRO.

Que me proposez-vous ?... moi, fuir !... ce serait m'avouer coupable.

BELLEROSE.

Il a raison. On ne compose point avec l'honneur. S'il était l'auteur de la mort de ce vieillard, quel qu'en fût le motif, je l'abandonnerais à toute la sévérité des lois; mais, morbleu! s'il est innocent, vous me verrez le défendre et le sauver au péril de ma vie. Mon frère, il suffit d'un mot : si tu n'es pas coupable, jure-le sur l'honneur et sur la cendre de notre père : je te croirai.

PIÉTRO, avec un accent solennel.

Je suis innocent; je te le jure sur l'honneur et sur la cendre de notre père.

Mme PHILIPPE.

Ah! que cela fait de bien!

(Simon lui prend les mains et essuie une larme sans mot dire.)

BELLEROSE.

Je n'en veux pas davantage.

SCÈNE VIII.

NICOLETTE, PAULIN, JÉROME, SIMON, LE LIEUTENANT, Mme PHILIPPE, PIÉTRO, BELLEROSE, CAVALIERS, PAYSANS et PAYSANNES.

SIMON, au lieutenant.

Eh bien! Monsieur.

Mme PHILIPPE.

Vous avez l'air consterné.

LE LIEUTENANT.

Je le suis en effet. Après avoir vu cet homme, je ne puis raisonnablement former aucun soupçon contre lui.

Mme PHILIPPE.

Ah! mon Dieu!

SIMON.

C'est inconcevable.

LE LIEUTENANT.

Je l'ai bien observé. Son abattement, son teint livide, son œil morne, attestent le déplorable état de sa santé, et je n'ai pas de peine à croire, ainsi que vous me l'assurez, qu'il est alité depuis un mois.

JÉROME.

Jarni! c'est sa faute s'il n'a pas été guéri plus tôt. J'l'i avions offert, avec la permission

d' not' maître, d'aller l'i chercher à Aix un habile docteur qui l'aurait tiré d'affaire. Il n'a jamais voulu.

BELLEROSE, à part.

Voilà qui est singulier.

(Il paraît réfléchir.)

LE LIEUTENANT.

Pour quelle raison ?

JÉROME.

Il a dit comm' ça qu' c'était inutile... qu'il est habitué à ça; qu' dans son pays (il est du Piémont) les rizières occasionnont des fièvres qui duront pendant trois ou quatre mois, et puis qu' par après on s'porte comme un charme.

LE LIEUTENANT.

C'est vrai.

Mme PHILIPPE.

Cependant vous l'avez interrogé ?

LE LIEUTENANT.

Sans doute, et particulièrement sur deux faits de la plus haute importance. Je lui ai demandé s'il avait été témoin du départ de M. Ducoudrais, s'il l'avait vu ou entendu ce matin, s'il pouvait certifier en un mot qu'il eût attelé lui-même son cheval.

TOUS, avec intérêt.

Eh bien ?

LE LIEUTENANT.

Il m'a répondu que, plongé dans un profond sommeil aussitôt après le départ des jeunes villageois qui s'étaient donné rendez-vous ici, il ignorait absolument ce qui s'était passé depuis hier soir.

PIÉTRO.

Comment! il n'a pas même entendu ces Messieurs quand ils ont conduit leurs chevaux?

BELLEROSE, à part.

Cela n'est pas vraisemblable.

LE LIEUTENANT.

Accoutumé à dormir au milieu du bruit, il est possible en effet qu'il dise la vérité.

PAULIN.

Quand je me suis approché de son lit pour lui montrer mon beau livre, il était tourné du côté de la muraille; je crois qu'il dormait, car j'ai été obligé de l'appeler deux ou trois fois.

LE LIEUTENANT.

Vous l'entendez!... Le rapport naïf de cet enfant vient à l'appui de la réponse qu'il m'a faite, lorsque je l'ai questionné relativement à l'entrée de M. Gérard.

(Tout le monde est consterné.)

JÉROME, bas à Bellerose.

T'nez, monsieu l' grenadier, j'crois qu Bastien n'est pas pus malade qu' moi.

BELLEROSE.

Tu crois? (*A part.*) J'ai vu au régiment des gaillards qui faisaient les malades pour obtenir leur congé; tout le monde y était trompé.

PIÉTRO, au lieutenant.

Monsieur, je ne puis rien ajouter à ce que je vous ai dit. Je n'ai rien à opposer à la volonté du Ciel; tout m'accable, toutes les apparences m'accusent. Dieu seul connaît ma conduite : cela ne suffit pas, sans doute, puisque je dois être jugé par des hommes; s'il ne prend soin de ma justification, rien ne pourra me sauver du supplice. Mais si, comme il est juste de le penser, le crime seul produit l'infamie, je n'aurai rien perdu de l'estime de mes parens, de mes amis; car je les laisse bien pénétrés de mon innocence. Je lis dans leurs regards le touchant intérêt qu'ils me portent, et je perdrai avec moins de regret une existence flétrie depuis vingt ans par la douleur et les remords.

BELLEROSE, à part.

Comment découvrir la vérité?

Mme PHILIPPE, au lieutenant.

Vous avez dû voir, Monsieur, dans l'aveu sincère que nous a fait l'infortuné Piétro, une

preuve irrécusable de sa bonne foi; et cependant il devait craindre que cet aveu ne détruisît mon attachement. Pourriez-vous supposer capable d'un meurtre un homme qui a mieux aimé se perdre dans notre esprit, que d'entendre des éloges dont il se croyait indigne ?... Laissez-nous Piétro; nous en répondons; nous vous le rendrons, si plus tard on l'exige. D'ici là, quelque circonstance imprévue fera découvrir peut-être le coupable, et vous aurez acquis de justes droits à notre reconnaissance.

SIMON.

Demandez-nous pour caution telle somme que vous voudrez; nous vous la donnerons, comme une garantie de notre fidélité à remplir l'engagement que vous propose madame Philippe. Vous me connaissez depuis longtems; croyez-vous que je m'intéresserais avec cette chaleur à un homme qui ne le mériterait pas ?

Mme PHILIPPE, aux paysans et paysannes.

Mes amis, joignez vos prières aux nôtres... Par grâce, Monsieur, laissez-nous Piétro.

(Madame Philippe, Nicolette, Paulin et les femmes se mettent aux genoux du lieutenant. Simon, Jérôme et les paysans s'inclinent. Bellerose, assis dans un coin, réfléchit.)

PIÉTRO, attendri.

Ah! mes amis!...

LE LIEUTENANT.

Voyez mes larmes : elles attestent du moins que je ne suis point insensible... pourquoi faut-il que mon devoir s'oppose à ce que vous me demandez !... Si ce fatal événement n'était connu que de vous, j'oserais, n'en doutez pas, encourir le blâme de mes chefs ; peut-être même aurais-je prévenu votre désir ; mais au moment où je parle, le bruit de la mort de M. Ducoudrais, et des circonstances qui l'ont accompagnée, est répandu dans les environs ; il est déjà l'objet de calculs hasardés, de mille conjectures ; je n'ai donc plus le droit de suspendre le cours de la justice : je dois, quoi qu'il m'en coûte, emmener votre malheureux ami à Aix, et l'y constituer prisonnier ; mais en même tems que je ferai connaître aux magistrats les charges qui pèsent sur lui, je les informerai de tout ce qui peut les atténuer. Je leur peindrai votre douleur, vos regrets, vos offres généreuses ; ils sauront de quelle estime est entouré l'intéressant Piétro, et par combien de vertus il a su l'acquérir ; en un mot, j'emprunterai, pour le défendre, votre langage et vos cœurs. (*A demi-voix, à Piétro.*) Partons, Monsieur.

PIÉTRO.

Je vous suis.

(Il embrasse madame Philippe, Simon, Paulin, et prend les mains à tous les villageois, qui se rangent autour de lui.)

BELLEROSE sort de sa rêverie, se lève vivement, arrête l'officier et lui parle à demi-voix.

Mon Lieutenant, je connais toute l'étendue de vos devoirs, et ne désire rien qui leur soit opposé. Un délai de vingt minutes est tout ce que je sollicite. Il peut sauver mon frère : me le refuserez-vous ? je vous le demande au nom de l'honneur militaire, et par respect pour l'habit que nous portons.

LE LIEUTENANT.

Vingt minutes !...

BELLEROSE.

Pas davantage.

LE LIEUTENANT.

J'y consens.

BELLEROSE.

Mais il faut que vous ayez la bonté de concourir avec moi à l'exécution du plan que je viens de former.

LE LIEUTENANT.

De tout mon cœur. Demandez-moi tout ce qu'il m'est permis de faire, vous l'obtiendrez.

BELLEROSE.

Ordonnez à vos gens de monter à cheval, qu'ils partent et emmènent Piétro. Vous, M. Simon, à la tête de tous ces bons villageois, vous suivrez ce triste cortége ; vous vous arrêterez au tournant de la montagne, à trois cents pas d'ici, hors de la vue, jusqu'à ce

que le son de la cloche vous rappelle au monastère. Madame Philippe, mon Lieutenant, Jérôme et moi, nous resterons seuls ici. Le reste est mon affaire.

LE LIEUTENANT, avec force, et durement.

Vite à cheval! et partons.

BELLEROSE, à demi-voix.

Traversons tous l'écurie, afin d'être vus de Bastien.

(Les cavaliers entrent dans l'écurie; ils emmènent Piétro. Jérôme et les villageois les suivent, en faisant de grandes démonstrations de douleur. Le lieutenant, Bellerose, madame Philippe et Jérôme sont sortis les premiers, de manière qu'ils peuvent rentrer en scène par la droite, où est censée la cour, au moment où les derniers paysans disparaissent.)

SCÈNE IX.

Mme PHILIPPE, BELLEROSE, LE LIEUTENANT, JÉROME.

BELLEROSE, au Lieutenant.

Vous ici. (*Il lui montre un enfoncement à droite.* (*A madame Philippe.*) Vous, Madame, de ce côté. (*Il lui indique un pareil enfoncement à gauche.* (*A Jérôme :*) Toi, là... en dehors, au bas du clocher, et tout prêt à sonner quand je t'en donnerai l'ordre.

(Il lui montre le fond à droite.)

LE LIEUTENANT.

Puissiez-vous réussir !

Mme PHILIPPE.

Vous me rendrez la vie.

BELLEROSE.

Ah ! je rendrai l'honneur à mon frère, Madame : ce noble motif doit faire excuser le moyen que j'emploie. (*A part.*) Qu'est-ce qu'une perte légère comparée à ce trésor inestimable ?

(Bellerose sort de la chapelle, disparaît un moment à droite, revient bientôt avec sa pipe à la bouche, et tenant à la main le morceau de papier roulé qui lui a servi à l'allumer; il entre doucement dans l'écurie. On le voit se baisser, puis revenir dans la chapelle, en faisant signe au Lieutenant et à madame Philippe de se tenir dans le lieu qu'il leur a indiqué; lui même se place à l'écart sur la droite.)

SCÈNE X.

BASTIEN, seul.

(Une fumée, d'abord légère, mais qui ne tarde point à devenir épaisse, s'échappe par la croisée et la porte de l'écurie. Bastien, en désordre, en sort bientôt lui-même, mais avec précaution et en regardant de tous côtés. Il entre dans la chapelle et s'arrête sur le seuil.)

Tout le mond est parti. (*Il rentre dans l'écurie, et en sort un moment après avec la*

sacoche qu'il a prise sous son lit.) Au diable le maladroit qui, en laissant tomber sa pipe précisément au pied de mon lit, a mis le feu à ce petit bâtiment !... Un quart d'heure plus tôt j'étais perdu !... Si par hasard, en voyant de loin cette fumée, ils reviennent sur leurs pas, on ne sera pas surpris que la peur du feu m'ait rendu assez de force pour me lever... Le point essentiel est de dérober à tous les regards la précieuse sacoche... Je vais bien vite l'enterrer dans le jardin... Eh bien ! n'avais-je pas raison ? malgré tout, mes mesures étaient si bien prises, que je puis me vanter maintenant d'avoir mis en défaut leur prétendue providence.

SCÈNE XI.

Mme PHILIPPE, BELLEROSE, BASTIEN, LE LIEUTENANT, JÉROME.

LE LIEUTENANT.

Tu te trompes, coquin !

BELLEROSE.

Cela te plaît à dire.

Mme PHILIPPE, à genoux,

Dieu juste, je te rends grâce !

JÉROME, sonnant à tour de bras, en même tems qu'il crie de toutes ses forces.

Ohé ! ohé ! il est pris !... venez tous... il est pris... nous le tenons.

LE LIEUTENANT.

Misérable ! qu'as-tu à répondre ?

BASTIEN a regardé d'abord s'il n'y aurait pas moyen de s'échapper ; mais il est contenu d'un côté par les pistolets du Lieutenant, et de l'autre par le sabre de Bellerose.

Rien.

LE LIEUTENANT.

Tu recevras bientot le prix de tes crimes et de tes blasphèmes.

BASTIEN.

Quand on voudra.

SCÈNE XII.

NICOLETTE, PAULIN, SIMON, Mme PHILIPPE, PIÉTRO, BELLEROSE, BASTIEN, LE LIEUTENANT, JÉROME, CAVALIERS, PAYSANS, PAYSANNES.

(Tout le monde arrive en courant. Bellerose se jette dans les bras de son frère.)

PIÉTRO, comme suffoqué par la joie, ne pousse que des cris étouffés.

Ah ! Simon ! (*Il embrasse Simon et madame Philippe.*) Chère Élisa !...

JÉROME.

Quand j' vous disais que l' camarade fesait l' calin, vous n' vouliez pas m' croire.

PIÉTRO, à madame Philippe, à Bellerose, et à Simon.

Ah! combien mon existence me deviendra précieuse, maintenant que je puis vous la consacrer tout entière, et jouir de votre amitié!

FIN DU MONASTÈRE ABANDONNÉ.

LA

CHAPELLE DES BOIS,

OU

LE TÉMOIN INVISIBLE,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

PAR M. GUILBERT DE PIXÉRÉCOURT;

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de la Gaîté, le 12 août 1818.

PERSONNAGES.

M. BONNEVAL, premier Magistrat de la ville.
EUGÈNE, son fils.
ERNESTINE, sa fille, mariée secrètement à Armand.
GRIMALDI, ami d'Eugène, fils d'un noble Vénitien, jeune débauché.
LE CHEVALIER ARMAND, marié secrètement à Ernestine.
MICHELIN, oncle d'Armand.
VIRGINIE, fille d'Armand et d'Ernestine, âgée de cinq ans, élevée dans la maison comme un enfant trouvé.
JÉROME, pauvre braconnier.
MADELON, vieille domestique de M. Bonneval.
JACQUES, son fils, aussi domestique dans la même maison.
L'ÉVEILLÉ, frère de Jacques, lourdaud, bègue, pêcheur de profession.
UN BRIGADIER.
SAVOYARDS.
ARCHERS.

La scène est en Savoie.

LA

CHAPELLE DES BOIS,

MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une chapelle à demi ruinée au milieu d'une forêt ; elle occupe tout au plus trois plans ; la porte et les croisées donnent sur une grande route qui traverse le bois. Le jour touche à sa fin.

SCÈNE I.

JÉROME, endormi au pied d'un autel ruiné, à gauche (1). Il est assis sur son séant, et tient son fusil entre ces jambes.

Ah ! Santa Vierge ! qu'est-ce que tu as fait, pauvre Jérôme ? Pendant que tu tapais de l'œil, l'heure de l'affût s'est passée ; le gibier, il est dehors maintenant ; et, à moins que

(1) Toutes les indications que l'on trouvera dans cette pièce sont censées prises du parterre, c'est-à-dire, relativement aux spectateurs. Les acteurs sont placés au théâtre comme les noms des personnages, en tête de chaque scène.

quelque lièvre, aussi paresseux que toi, ne se soit endormi dans le gîte, tu ne trouveras pas de quoi brûler une amorce. J'en suis fâché; il y a demain un grand repas chez M. Bonneval, et j'aurais pu tirer un parti avantageux de ma chasse... Allons, il faut se consoler. Qui dort dîne, dit-on; je sens à mon appetit que ce n'est pas tout-à-fait la même chose... Mais qu'importe? on ne saurait avoir tous les plaisirs à la fois.

(On entend dans l'éloignement un refrain joyeux.)

Gai, coco! gai, coco! (bis.)
J'montrerons la danse
Du petit marmot. (bis.)

Qu'est-ce que c'est donc qu'ça? Eh! je m'avise... ce sont les amis qui partent pour la France... ils vont chercher fortune là-bas. Ils ont ma foi raison, et si j'étais plus jeune, je ferais tout de même comme eux. C'est un pauvre métier que celui de braconnier, et pourtant je n'en ai point d'autre pour faire subsister ma femme et mes quatre enfans. Tous les jours exposé!... Enfin.... le Ciel, il a voulu. En attendant cachons mon fusil; il n'est pas nécessaire que ces braves gens le voient... il pourrait prendre à quelqu'un d'eux la démangeaison de parler, et qui est-ce qui en souffrirait? Ce serait le pauvre Jérôme.

(Il cache son fusil sous des broussailles, à gauche, devant la croisée.)

SCÈNE II.

JÉROME, JACQUES, MADELON, L'ÉVEILLÉ, TROUPES DE JEUNES SAVOYARDS, de l'un et de l'autre sexe, portant de petits paquets sur le dos, et ayant le bâton à la main; quelques-uns ont des boîtes à marmottes. Ils arrivent par la droite, et s'arrêtent en dehors de la chapelle.

JACQUES chante sur l'air : *Gai, coco.*

J'nous mettons en campagne,
L'espoir nous accompagne,
Je quittons not' montagne
Pour aller à Paris.
J'avons tous d'la jeunesse,
Et d'la délicatesse,
Avec un peu d'richesse,
J'reviendrons au pays.
Et vite en mariage
J'prendrons un' fill' ben sage;
Dans not' petit ménage,
Pour n'avoir point d'tapage,
Gai, Coco! gai, Coco!
J'n'oublirons pas la danse
Du petit marmot.
Eh! vive la cadence
Du petit marmot!

(Tous dansent sur le refrain.)

JÉROME.

Oh ! pour ce qui est de ça, je vous réponds que vous réussirez : avec un peu d'industrie, quand on est laborieux, économe, on est bien sûr d'y ramasser une petite fortune. C'est un bon pays que la France. Ceux-là qui en disont du mal, c'est par jalousie, voyez-vous ! pas autre chose... Mais dis donc, Jacques, est-ce que tu vas aussi avec eux, toi ?

JACQUES.

Pas si bête, mon cousin Jérôme... J'allons tant seulement les reconduire un brin. (*A demi-voix.*) Vous savez que Javotte Ledru me tient au cœur... elle est du voyage, voyez-vous ! Elle n'a rien du tout; moi, je n'ai qu'mes petits gages chez M. Bonneval... par ainsi il faut que j'ramassions queuqu' chose auparavant que d'nous marier, et j'la voulons quitter le plus tard possible, c'te chère Javotte !

JÉROME.

C'est tout naturel, ça... Et vous, la mère Madelon ?

MADELON.

Moi, cousin ? quoi qu'j'n'ayons pas d'trop bonnes jambes, j'ons voulu les accompagner (*à demi-voix.*) pour être sûre qu' Jacques reviendrait ; je l'connais : si j' n'étions pas là pour le retenir, il serait capable, pour voir plus long-tems Javotte, d'aller jusqu'à Cham-

béry, et peut-être ben plus loin encore ; qui sait ? J'avons demain beaucoup de monde à la maison..et quoi que dirait ce brave M. Bonnevai si notre fils n'était pas là pour faire son ouvrage? i's' fâcherait peut-être. S'il nous renvoyait d'chez lui, quoi qu' c'est que j'deviendrions ?

JÉROME.

Jacques, tu as une bonne mère ; aime-la bien, mon garçon, crois-moi, aime-la bien. On trouve par-ci par-là des gens qui se disont nos amis; mais un bon père, une bonne mère, on ne les remplace jamais ; non, ça ne se remplace jamais. (*A l'Éveillé qui porte des filets sur son épaule.*) Quant à toi, l'Éveillé, je ne te demande pas où ce que tu vas ; ça se voit de reste.

L'ÉVEILLÉ, bégayant.

Oui, mon cou...

(Il ne peut pas achever.)

JÉROME.

Mon cousin, tu veux dire... Ne te fatigue pas, mon garçon.

L'ÉVEILLÉ.

J'vas à la pê...

(De même.)

JÉROME, achevant.

A la pêche. Tu as raison. Le moment est favorable ; l'orage de ce matin a troublé les eaux de l'Isère, et tu pourras faire quelque

chose... Tiens, j'ai remarqué à cinq cents pas d'ici environ, un tournant où c' que le poisson il doit abonder.

L'ÉVEILLÉ.

C'est là que je...

(Il fait le geste de tendre ses filets.)

JÉROME.

Oui, c'est là que tu vas tendre tes filets. Ce pauvre garçon, vraiment, il me fait peine. C'est dommage qu'il ne puisse pas parler; sans cela, je suis sûr qu'il dirait les plus belles choses du monde. Allons, mes amis, j'vas aussi vous accompagner un petit bout de chemin... Mais dites donc, vous autres, est-ce que vous comptez partir sans avoir demandé l'assistance du Ciel? S'il faut être toujours en paix avec sa conscience, c'est surtout quand on entreprend un grand voyage; ça rend plus léger de moitié. S'tilà qui voit tout là-haut, quand il est content de nous, eh ben! il nous aide à supporter les fatigues, et nous préserve de mauvaises rencontres

MADELON.

Il a raison, Jérôme.

JÉROME.

Pas vrai, la mère, que j'ai raison?.. Oh! j'ai toujours raison, moi! Allons, vous autres, à genoux... il ne faut pas perdre les bonnes habitudes de nos pères. (*Tout le monde s'agenouille et se prosterne vers*

l'autel dont on voit les restes. Eugène et Grimaldi paraissent au fond et se retirent aussitôt sans avoir été aperçus. Après un instant de silence et de recueillement, Jérome se lève.) C'est bon, mes enfans... Allons, en route, maintenant, et vive la joie! (*On s'éloigne par la gauche, en chantant.*) Gai Coco!

SCÈNE III.

EUGÈNE, GRIMALDI.

EUGÈNE, entre le premier par la droite.

N'ACHÈVE pas, te dis-je... tu me fais horreur!

GRIMALDI.

Grands mots que tout cela, mon cher, et qui ne m'en imposent pas. Ce qui doit te faire horreur, c'est d'être emprisonné, déshonoré, perdu dans l'opinion de tes amis et des gens du monde.

EUGÈNE.

Nuit funeste!... Pourquoi me suis-je laissé conduire dans cette maison?

GRIMALDI.

Pourquoi?... Tu as cédé à l'appât du gain. Demande à tous les joueurs s'ils ont un autre motif.

EUGÈNE.

Perdre trente mille francs sur parole !

GRIMALDI.

Prends garde ! il y a erreur dans ton calcul : tu n'en as perdu que dix sur parole, et c'est moi qui les ai gagnés. Sois tranquille, je ne te presserai pas. Je sais ce que l'on doit d'égards à un ami malheureux. Je te donnerai trois jours, huit jours même, s'il le faut. Qui sait d'ailleurs si tu ne me les regagneras pas à notre prochaine réunion ?

EUGÈNE.

Moi ! que je retourne jamais dans cet antre infernal !

GRIMALDI.

Il ne faut jurer de rien, mon ami. Ce qui est vraiment inquiétant, c'est le billet de vingt mille francs, payable à vue, que tu as souscrit au profit du banquier... voilà ce qui doit surtout fixer notre attention, exciter notre sollicitude. Le terme est court ; c'est demain à midi que l'on doit se présenter.

EUGÈNE.

Et pas la moindre ressource ! Tous ceux sur lesquels j'avais fondé quelque espoir sont absens où dépourvus de fonds.

GRIMALDI.

Tu crois cela ? quelle simplicité ! connais donc mieux les hommes. En tout cas, s'il t'en

arrive mal, tu ne pourras pas t'en prendre à moi : je t'ai offert un moyen sûr, et tu le repousses.

EUGÈNE.

Quel moyen, Grand Dieu ! ce qui n'est qu'un tort commun à beaucoup d'hommes faibles, égarés, deviendrait un crime, un crime volontaire, prémédité.... par conséquent sans excuse.

GRIMALDI.

Mais, je te prie, où vois-tu là-dedans un crime ? Tu es fou, mon cher Eugène. M. Michelin, le plus riche capitaliste du pays, doit aller ce soir à Chambéry, pour une affaire majeure qui nécessite l'emploi immédiat de fonds considérables ; par conséquent nous sommes assurés qu'il aura sur lui les moyens de nous tirer d'embarras.

EUGÈNE.

Que n'avons-nous été chez lui, lui demander !

GRIMALDI.

L'inimitié qui règne entre vos deux familles s'y opposait. Il est impossible qu'une pareille démarche demeure ignorée dans une petite ville, et Dieu sait quelles terribles réprimandes nous aurions essuyées de la part de ton père ! Il aurait voulu savoir le motif de notre visite, et qu'aurions nous répondu ? Va, j'ai bien réfléchi. Le seul individu qui pouvait t'être utile, est précisément le seul auquel tu

ne pourrais avoir recours, si, par une circonstance unique, ta bonne étoile ne l'envoyait pour ainsi dire au-devant de nous.

EUGÈNE.

Je te le répète, Grimaldi, ce conseil est affreux.

GRIMALDI.

Apparemment tu ne m'as pas compris. Voici la route de Chambéry : il faut de toute nécessité que M. Michelin passe là. Eh bien ! en nous promenant dans le bois, nous le rencontrons ; on lie conversation. Chemin fesant, tu lui racontes ton malheur, tu lui peins avec énergie l'indignation de ton père, s'il venait à apprendre qu'un fils auquel il a donné l'éducation la plus sévère et les meilleurs exemples, a perdu au jeu, dans une soirée, une partie de sa fortune. Notre homme connaît le caractère inflexible de M. Bonneval, et ne pourra mettre en doute les résultats fâcheux de ta mésaventure. Je crois fermement qu'il en sera touché et que, ne fût-ce que par amour-propre, et pour se venger noblement d'un homme dont il croit avoir à se plaindre, en obligeant son fils, il n'hésitera point à nous prêter la somme qui t'est nécessaire, moyennant une reconnaissance en bonne forme, et que je cautionnerai, s'il l'exige.

EUGÈNE.

S'il refuse ?

GRIMALDI.

Il n'osera pas.

EUGÈNE.

Il ne l'osera pas, dis-tu ? ce mot te condamne.

GRIMALDI.

Toujours de l'exagération ! Arrange-toi donc comme tu voudras : attends avec résignation que les archers s'emparent de toi ; qu'ils te traînent en prison, et que ton père, connu pour la rigidité de ses principes, et l'impartiale équité avec laquelle il exerce depuis trente ans les premières fonctions de la magistrature, te déshérite, et te maudisse.

EUGÈNE.

Malheureux vieillard ! qui fondait sur moi tout l'espoir de ses dernières années !

GRIMALDI.

En voyant un billet souscrit avant-hier à Chambéry, il saura que, trompant sa vigilance, nous nous absentons souvent la nuit, que la soif de l'or, la mauvaise compagnie, ce qu'il appelle le vice enfin, a pour nous tant d'attraits, que nous ne craignons pas de franchir de grandes distances, de braver les élémens, les dangers de toute nature, qui peuvent résulter de pareilles étourderies, pour nous réunir à des jeunes gens que nous trouvons aimables, parce qu'ils nous ressemblent, mais que l'on est généralement

convenu de regarder comme de mauvais sujets, des hommes débauchés.

EUGÈNE, à part.

Oh! puissé-je ne les avoir jamais connus! Sais-je maintenant où me conduira ma fatale désobéissance?

GRIMALDI.

Songe enfin qu'en te perdant tu m'entraînes dans ta chute. Est-ce là, dis-moi, la récompense que tu dois à ma longue et sincère amitié? Pour en resserrer plus étroitement les liens, j'avois formé le projet de m'unir à ta sœur, la charmante Ernestine. M. Bonneval ne serait point contraire à cette alliance: quelques mots échappés m'en ont donné la certitude. Mais quel changement, quelle révolution dans ses idées, lorsqu'il apprendra que ce Grimaldi auquel il suppose des mœurs pures, une conduite irréprochable, parcourt avec son fils la carrière du vice, dans laquelle, peut-être, il l'a précédé! Plus de mariage, plus de rapprochement: nous sommes à jamais séparés... Ah! je le dis avec amertume, ton hésitation est impardonnable. Tu me perds sans te sauver, tandis qu'avec un peu d'assurance nous pouvons sortir vainqueurs de ce mauvais pas.

EUGÈNE.

Tes discours spécieux ne me séduiront point.

GRIMALDI.

Écoute-moi.

EUGÈNE.

Je n'en ai que trop entendu.

GRIMALDI.

Tu préfères donc t'exposer?...

EUGÈNE.

A tout, plutôt que de consentir à une pareille démarche.

GRIMALDI.

Encore un mot.

EUGÈNE.

Laisse-moi!

GRIMALDI.

Je ne te quitte pas. (*A part.*) En exagérant le courroux de son père, je parviendrai peut-être à le décider. (*Haut.*) Eugène!

EUGÈNE, en s'en allant.

Laisse-moi, te dis-je!

(Il s'éloigne par la gauche. Grimaldi le suit.)

SCÈNE IV.

VIRGINIE, ERNESTINE.

(Virginie arrive en courant par la droite. Parvenue à la porte, elle se retourne, frappe dans ses mains, et saute en manifestant sa joie, puis elle va se mettre à genoux devant l'autel.)

(Ernestine s'avance lentement vers la chapelle. Elle tient un papier à la main.)

VIRGINIE.

Ah! je savais bien que j'arriverais la première.

ERNESTINE, l'embrasse et continue sa lecture.

« C'est dans cette chapelle où je reçus tes » sermens, que je désire te revoir d'abord. » Fais en sorte de t'y rendre samedi prochain » à la chute du jour, avec notre chère Vir- » ginie. Je calculerai ma marche, de manière » à y arriver en même tems que toi. Conçois- » tu, ma chère Ernestine, quel bonheur » éprouvera ton époux, lorsqu'en saluant sa » terre natale, les objets de sa tendre affec- » tion s'offriront les premiers à sa vue! oui, » sans doute, tu le concevras; nos cœurs » s'entendent si bien! »

VIRGINIE.

Mais, maman, quand donc auras-tu fini ta lecture?

ERNESTINE.

Virginie, soyez plus sage, je vous prie, ou sinon, je ne vous emmenerai plus à la promenade.

VIRGINIE.

Pardon, ma petite maman, c'est pour rire... Faisons la paix.

(Elle lui tend les bras. On entend du bruit.)

SCÈNE V.

ARMAND, ERNESTINE, VIRGINIE.

ARMAND, arrive par la gauche.

Ce sont elles!

ERNESTINE.

Armand!

(Ils s'élancent l'un vers l'autre, et se tiennent embrassés.)

ARMAND.

Bientôt cinq ans, mon Ernestine, que nous sommes séparés!... mais je te revois enfin... je te presse sur mon cœur! Nous ne nous quitterons plus, je l'espère.

ERNESTINE.

Embrasse donc aussi ta Virginie.

ARMAND, la prend et l'embrasse.

Chère enfant! (*Il s'assied sur un banc à droite; Ernestine s'y place près de lui.*)

Oh ! qu'il est doux, le premier baiser que l'on donne à sa...

ERNESTINE, à demi-voix.

Sois prudent, mon ami ; un mot pourrait tout perdre.

ARMAND, tire son porte-feuille, l'ouvre, et paraît considérer un portrait qu'il compare avec sa fille.

La voilà bien telle que ce portrait l'offrit à mes yeux, il y a près d'un an ; c'était le jour de ma fête.

ERNESTINE.

Une amante, une mère pouvait-elle t'adresser un présent plus précieux ?

ARMAND.

Non, sans doute.

ERNESTINE.

Virginie, va t'asseoir là, au pied de l'autel, et joue seule un moment.

VIRGINIE.

Avec quoi veux-tu que je joue ?

ARMAND, lui donne le porte-feuille après l'avoir fermé.

Tiens, chère amie.

VIRGINIE.

Merci, Monsieur.

ARMAND, à Ernestine.

Monsieur !... ce mot me fait mal ! (*Haut.*) Appelle-moi donc...

ERNESTINE.

Armand, songe à ton Ernestine.... au tort irréparable que nous ferait une indiscrétion.

ARMAND.

Pardonne, ma bien-aimée ! Le sentiment que j'éprouve est si nouveau, si vif que j'ai peine à le contenir ! Quels souvenirs enivrans ce lieu me rappelle ! C'est ici que nous fûmes unis secrètement par ta mère, il y a près de six ans..... C'est à cette place qu'elle nous donna sa bénédiction, et que ses tendres vœux appelèrent sur nous le bonheur.... Le Ciel les a exaucés. Hélas ! pourquoi n'a-t-il pas permis que cette bonne mère vécût pour jouir de mes succès, et partager la joie de ses enfans !... J'étais sous-lieutenant quand je partis, et je reviens major. Décoré sur le champ de bataille, j'ai reçu les preuves les plus flatteuses de l'estime de mes chefs. Mon sort est assuré maintenant. Grâce à quelques actions d'éclat, j'ai acquis une existence honorable. Tu m'aimes, je te dois le doux nom de père ! Il ne manque plus à ma félicité que de voir notre hymen déclaré et revêtu du consentement de M. Bonneval. Je me flatte, Ernestine, qu'il n'aura plus aucun motif pour me le refuser... C'est du moins cette pensée qui m'a soutenu dans mes cruelles fatigues. Elle a centuplé mon courage ; oui ; c'est à elle que je dois mon avancement et le bonheur de te revoir.

ERNESTINE.

Cher ami ! tes espérances sont les miennes. Quand je frémissais de tes dangers, quand mon cœur tressaillait au bruit de tes exploits, c'est qu'il se portait à l'instant vers l'avenir. Que de larmes j'ai répandues depuis ton départ ! Si tu savais quelle pénible contrainte je me suis imposée ! Résolue à ne point me séparer de notre chère Virginie, il m'a fallu consentir à la voir traiter, à la traiter moi-même en public avec cette froideur, cette indifférence que l'on affecte pour un enfant secouru par la pitié.

ARMAND.

Que veux-tu dire ?

ERNESTINE.

Hélas ! ce fut le dernier bienfait de ma mère. Quelques jours avant sa mort, elle voulut m'offrir elle-même l'unique consolation qui pût adoucir une perte qu'elle prévoyait devoir être prochaine, et nous apporta un soir, comme nous en étions convenues, cette petite créature qu'elle dit avoir trouvée sur la route ; elle fit promettre à mon père qu'il en prendrait soin ; on me chargea de son éducation, et il fut permis à Virginie de me nommer sa mère. Avec quelle tendre sollicitude j'ai veillé sur elle !... Je me disais : Si le Ciel veut que je succombe à mes longs ennuis, à ma douleur, Armand, à son re-

tour, trouvera peut-être dans le sourire, dans le regard de cette aimable enfant, quelque chose du regard, du sourire de son Ernestine; il n'oubliera pas tout-à-fait celle qui lui a tout sacrifié. Oui, mon ami, je me consolais de mourir, par l'espérance de vivre toujours dans ta pensée.

ARMAND.

Peux-tu, jusque dans les bras de ton fidèle époux, te livrer encore à ces souvenirs mélancoliques?

ERNESTINE.

Pardonne, mon ami! Je suis heureuse, sans doute; je dois l'être du moins, et cependant un sentiment secret, plus fort que ma volonté, ne permet pas que je m'abandonne à la joie.

ARMAND.

C'est, je le conçois, une suite de ta tristesse habituelle; mais songe bien que j'aurais le droit de m'en fâcher, si elle durait plus long-tems. Sourions à la fortune, puisqu'elle a daigné nous sourire. Je te l'avoue, je ne prévois plus rien de contraire à nos désirs, et je défierais, je crois, le malheur de nous atteindre désormais.

ERNESTINE.

Puissent tes pressentimens se réaliser! Mais il est tard: la nuit devient plus sombre, on pourrait s'apercevoir de mon absence. Il faut nous séparer.

ERNESTINE.

Que tu es maladroite ! (*Elle revient dans la chapelle et commence à chercher, quand on entend parler confusément en dehors, à droite.*) Qu'entends-je ?... Ciel !... (*Elle écoute près de la porte.*) Je ne me trompe pas... c'est la voix de mon frère !... peut-être l'a-t-on chargé de me suivre..., Où me cacher ?... Je serais perdue si mon père apprenait... Viens, Virginie.

(Elle entre dans une espèce de sacristie, à droite, au premier plan, fermée par une mauvaise porte vermoulue, et à laquelle il ne reste plus que deux ou trois carreaux. Ce renfoncement est à jour du côté du public. Nuit profonde.)

SCÈNE VII.

GRIMALDI, MICHELIN, EUGÈNE, VIRGINIE, ERNESTINE.

(On voit Eugène, Grimaldi et Michelin traverser vivement le fond, de droite à gauche, tout en parlant. Ils n'entrent point dans la chapelle.)

GRIMALDI.

De grâce, M. Michelin.

ERNESTINE, à part.

Michelin !

GRIMALDI.

Consentez à nous rendre ce service !

avant toi. Bonsoir, Virginie. A demain, Ernestine.

(Il s'éloigne par la gauche.)

ERNESTINE l'a conduit jusqu'en dehors, et le suit de l'œil.

A demain! de bonne heure, n'est-ce pas?

ARMAND, de loin.

Avant dix heures.

SCÈNE VI.

ERNESTINE, VIRGINIE.

ERNESTINE à l'entrée de la chapelle.

Viens, Virginie.

VIRGINIE.

Oui, ma petite maman.

(En se levant, elle laisse tomber le porte-feuille.)

ERNESTINE la prend par la main, et se dispose à sortir par la droite.

Tu as laissé tomber quelque chose.

VIRGINIE.

C'est le joujou que ce Monsieur m'a donné.

ERNESTINE.

Va le chercher. Il faudra le lui rendre.

VIRGINIE cherche un moment.

Je ne le trouve pas.

ERNESTINE.

Que tu es maladroite ! (*Elle revient de la chapelle et commence à chercher, que on entend parler confusément en dehors droite.*) Qu'entends-je ?... Ciel !... (*Elle écoute près de la porte.*) Je ne me trompe pas... c'est la voix de mon frère !... peut-être l'a-t-on chargé de me suivre !... Où me cacher ?... Je serais perdue si mon père apprenait... Viens, Virginie.

(Elle entre dans une espèce de sacristie, à droite, au premier plan, fermée par une mauvaise porte vermoulue, et à laquelle il ne reste plus que deux ou trois carreaux. Ce renfoncement est à jour du côté du public. Nuit profonde.)

SCÈNE VII.

GRIMALDI, MICHELIN, EUGÈNE, VIRGINIE, ERNESTINE.

(On voit Eugène, Grimaldi et Michelin traverser vivement le fond, de droite à gauche, tout en parlant. Ils n'entrent point dans la chapelle.)

GRIMALDI.

De grâce, M. Michelin.

ERNESTINE, à part.

Michelin !

GRIMALDI.

Consentez à nous rendre ce service !

MICHELIN, d'une voix ferme et presque menaçante.

Encore un coup, laissez-moi, Messieurs, je ne rends point de service sur la grande route.

EUGÈNE.

Viens, mon ami... N'insistons pas, puisque Monsieur refuse.

(Michelin disparaît à gauche; mais Grimaldi se dégage, et court après lui, malgré la résistance d'Eugène.)

SCÈNE VIII.

ERNESTINE, sortant de la sacristie.

QU'ENTENDS-JE?... par quel hasard mon frère et Grimaldi se trouvent-ils ici avec M. Michelin?.... Quel est donc ce service qu'ils réclament? (*Elle va écouter près de la croisée de gauche.*) Oh! Ciel! un emprunt de vingt mille francs!... l'ai-je bien entendu?... Il n'est que trop vrai!... Ah! tout mon sang se glace!.... mes genoux fléchissent! je me sens mourir!... (*Elle tombe près de la porte, mais en se soutenant sur un bras, elle se traine presqu'en dehors pour prêter l'oreille à gauche.*) On ose menacer ce vieillard!... Serait-ce mon frère?... Non, non, ce n'est pas lui... c'est l'infâme Grimaldi. M. Michelin résiste!... il les menace à son tour!... Que

vont-ils faire ?..... O mon Dieu ! je frissonne !... s'ils allaient... je cours !... (*On entend un coup de pistolet.*) Quelle horreur !

VIRGINIE, effrayée, sort de la sacristie, et s'écrie :

Maman !

ERNESTINE, éperdue, prend l'enfant, et l'emporte en lui couvrant la bouche.

Tais-toi !... tais-toi !...

(Elle va tomber évanouie dans le renfoncement où elle s'était réfugiée d'abord.)

SCÈNE IX.

EUGÈNE, GRIMALDI.

EUGÈNE, éperdu, entre le premier dans la chapelle.

Qu'as-tu fait ? malheureux !

GRIMALDI, entrant après lui.

J'ai usé du droit d'une légitime défense. Il a voulu tirer sur moi.

EUGÈNE.

Et quand il serait vrai, n'est-ce pas nous qui l'avons provoqué ?

GRIMALDI.

Quel mal pouvions-nous lui faire ? nous étions sans armes.

EUGÈNE.

Nous sommes des assassins !

GRIMALDI.

Que dis-tu? Si j'ai commis un meurtre, le Ciel sait, du moins, que c'est sans intention.

EUGÈNE.

Voilà donc où peuvent conduire la désobéissance et le mépris de l'autorité paternelle!

GRIMALDI.

Calme-toi.

EUGÈNE, tout à sa douleur, n'écoute plus Grimaldi, qui, de son côté réfléchit.

Pénétré des meilleurs principes, rempli d'honneur, ayant poussé toujours la probité jusqu'au scrupule, me voilà devenu complice d'un assassinat!...

GRIMALDI.

Encore une fois, tu n'es point coupable. C'est moi seul...

EUGÈNE.

Pour avoir un instant méconnu mes devoirs, prêté l'oreille à la séduction, fréquenté des hommes pervers, me voilà souillé du sang de mon semblable... Je vais couvrir d'opprobre un père irréprochable, une famille innocente!... Je périrai de la mort des criminels!... (*Éclairs, coups de tonnerre.*) Juste Ciel! que ta foudre m'anéantisse auparavant!... Oh! terre, ouvre tes abîmes! engloutis un monstre indigne de la vie!...

(Il tombe à terre à peu près sans connaissance; sa tête touche à la porte de la sacristie.)

GRIMALDI.

Il me fait trembler !... il est impossible que ses cris n'attirent pas du monde... et que deviendrons-nous alors ?... ce cadavre est une preuve accablante. Que faire ?... où le cacher ?... L'Isère est tout près... que ses flots dérobent, s'il se peut, jusqu'à la dernière trace de mon crime.

(A la lueur des éclairs, on voit à travers la croisée, Grimaldi s'enfoncer dans l'épaiseur du bois. La foudre gronde ; elle éclate et sillonne la chapelle en tous sens. Pendant cette scène de terreur, Eugène revient doucement à lui.)

SCÈNE IX.

EUGÈNE, VIRGINIE, ERNESTINE.

EUGÈNE.

O Ciel ! ta bonté, dont je suis indigne, daignerait-elle exaucer mes vœux ?... Frappe ma tête coupable avant que ta justice, à laquelle le méchant se flatte en vain d'échapper, la fasse tomber sur un échafaud, pour l'exemple du monde et l'expiation d'un horrible forfait ! mais non, déjà je vois étinceler son glaive !.... tu me repousses, grand Dieu ! tu le dois... je ne mérite pas cette faveur !

VIRGINIE, d'une voix plaintive et frappant à la porte.

Monsieur Eugène !

EUGÈNE, se levant avec effroi.

Qu'entends-je ? on m'a nommé ?... je suis reconnu ? Qui donc est là ?

VIRGINIE.

C'est moi.

EUGÈNE.

Qui ?

VIRGINIE.

La petite Virginie.

EUGÈNE, ouvrant la porte et tirant brusquement l'enfant. Tous les mouvemens d'Eugène sont convulsifs.

Virginie ! (*Avec une voix terrible.*) Virginie !

VIRGINIE effrayée s'échappe, pousse un cri, et se jette sur sa mère.

Maman ! maman !... défends-moi !

ERNESTINE, revenant à elle, mais sans avoir toute sa connaissance. Elle pousse un cri perçant.

Ah ! (*Elle se lève, et se place entre sa fille et Eugène qu'elle ne reconnait pas.*) Qui que vous soyez, épargnez cette innocente créature !... Prenez ma vie; mais, par pitié, au nom de ce qui vous est cher, sauvez ma fille !

EUGÈNE.

Ta fille !... Que dis-tu ?

ERNESTINE, dans une espèce de délire.

Oui, je suis sa mère... Tout le monde

l'ignore ; mais je ne crains pas de vous l'avouer pour conserver ses jours... N'ajoutez pas un meurtre inutile à celui que vous venez...

EUGÈNE, au comble de l'effroi et de la terreur.

Ernestine !

ERNESTINE.

Mon nom !

EUGÈNE, lui couvrant la bouche.

Tais-toi !

ERNESTINE.

Qui donc êtes-vous ?

EUGÈNE, d'une voix étouffée.

Ne me rappelle pas...

ERNESTINE, reprenant ses esprits.

Ah ! malheureux !... je te reconnais.... c'est mon frère !...

EUGÈNE.

Je suis indigne de l'être.

ERNESTINE, s'éloigne avec horreur.

Ne me touche pas !... ne me touche pas !... tu dois être couvert de sang.

EUGÈNE.

Tu as raison, je ne mérite plus que ta haine ! J'entends du bruit... on vient... tu n'as pas le tems de fuir... C'est Grimaldi, sans doute... Ah ! je t'en supplie, garde le plus profond silence... ce forcené ne t'épar-

gnerait pas. Que sa fureur, du moins, ne s'étende pas jusqu'à toi !

(Ernestine reste blottie à droite ; elle tient son enfant debout entre ses jambes, et lui cache la tête dans sa robe. Eugène est immobile dans le milieu de la chapelle.)

SCÈNE XI.

JÉROME, EUGÈNE, ERNESTINE, VIRGINIE.

JÉROME, à part, retirant vivement son fusil de dessous les broussailles.

C'est de ce côté que le coup est parti... Il m'a semblé entendre des cris... sans doute quelque malfaiteur... Tâchons de le saisir !... même au péril de sa vie, on doit toujours rendre service à la société.

EUGÈNE, se rapprochant d'Ernestine, à voix basse.

Silence, Ernestine ! sois immobile... on te croirait ma complice... Hélas ! c'est bien assez d'un criminel dans la famille.

JÉROME, prêtant l'oreille, à part.

Si les oreilles ne me trompent, je ne su pas seul dans c'te chapelle. (*Haut e d'un voix forte.*) Qui va là ?

EUGÈNE, à part.

Tâchons d'attirer cet homme hors d'ici : du moins je sauverai ma sœur.

(Il remonte la scène et cherche à sortir; mais Jérome ne s'éloigne pas de la porte, et tient son fusil en joue. Eugène se met en devoir de franchir une des croisées ogives et ruinées qui sont de chaque côté de la porte.)

JÉROME.

Encore une fois, et pour la dernière, qui va là? Répondez, ou je tire... Du premier coup je vous fais quitter le gîte, et du second je vous étale comme un lièvre... c'est aussi vrai comme Dieu il est notre maître... ne vous y fiez pas... sur mon âme... Je suis un chasseur de nuit, j'ai des yeux de chouette: malgré l'obscurité, je ne vous manquerai pas.

SCÈNE XII.

GRIMALDI, JÉROME, EUGÈNE, ERNESTINE, VIRGINIE.

GRIMALDI entre dans la chapelle en franchissant la croisée de gauche; il vient doucement derrière Jérôme, se jette brusquement sur lui, l'étreint dans ses bras, le désarme, et parle en contrefaisant sa voix.

Ah! ah! tu es braconnier, et tu oses t'en vanter! coquin! c'est moi qui t'arrête.

JÉROME.

Pardon, monsieur l'archer.

GRIMALDI, à part.

Il me prend pour un archer! profitons de la méprise.

JÉROME.

J'ai entendu des cris...

GRIMALDI.

Et moi aussi, je les ai entendus. Que t'importe? Es-tu chargé de la police des grandes routes?

JÉROME.

On ne m'a pas fait cet honneur; mais je vous assure que c'est dans la meilleure intention.

GRIMALDI.

Oui, fort bien, je la devine ton intention. Tu voulais user du droit de la force pour dépouiller quelque voyageur... Tu es un misérable, et je te ferai punir.

JÉROME, à genoux.

Faites-moi grâce, monsieur l'archer! J'suis un pauvre diable, mais honnête dans l'fond. N'privez pas une malheureuse femme et quatre petits enfans du seul soutien qu'ils aient dans c'monde; vous ferez une bonne action, et Dieu il vous récompensera... ben sûr, il vous récompensera.

GRIMALDI.

Comment t'appelles-tu?

JÉROME.

Jérôme.

GRIMALDI.

Où demeures-tu ?

JÉROME.

Dans une chétive chaumière, à l'entrée du bois... mais je suis connu.

GRIMALDI.

S'il est vrai que tu sois aussi malheureux que tu le dis...

JÉROME.

Je le jure, Monsieur.

GRIMALDI.

Je te fais grâce.

JÉROME.

Oh ! vous êtes bien bon !

GRIMALDI.

Seulement, je garde ton fusil.

JÉROME.

Hélas ! c'est mon gagne-pain que vous m'ôtez.

GRIMALDI.

Il m'est impossible de te le laisser ; mais je veux t'offrir un dédommagement. Tiens, à défaut d'argent, je te confie cette bague. Tu la rapporteras à Saint-Jean-de-Maurienne, chez le brigadier, pour te faire reconnaître, et je te donnerai un léger secours.

JÉROME, prenant la bague.

Que l'Ciel il vous accorde toutes sortes de prospérités !

GRIMALDI.

Va, et songe que si je te retrouve...

JÉROME.

Oh ! il n'y a pas de risque... avant qu'il se passe dix minutes, je serai rentré. Bonsoir, monsieur l'archer, en vous remerciant d'tout mon cœur.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

GRIMALDI, EUGÈNE, ERNESTINE, VIRGINIE.

EUGÈNE, bas à Ernestine, pendant que Grimaldi accompagne Jérôme.

Pendant que j'occuperai Grimaldi, fais en sorte de retourner bien vite à la maison. Si mon père me demande, tu chercheras un prétexte pour motiver mon absence.

GRIMALDI, qui a paru écouter un instant, redescend en scène.

Eugène, es-tu là ?

EUGÈNE, se rapprochant de lui.

Oui.

GRIMALDI.

A qui parlais-tu donc !

EUGÈNE.

A qui ?... A toi, apparemment.

GRIMALDI.

C'est singulier.... il m'avait semblé.... Paix ! (*Il écoute.*) Eugène, tu m'as trompé.

EUGÈNE.

Comment ?

GRIMALDI.

Nous ne sommes pas seuls ici.

EUGÈNE, troublé.

Pas seuls !... Et qui veux-tu ?...

GRIMALDI.

C'est à toi que je le demande... Je viens d'entendre comme le froissement d'une robe... Quelqu'un est ici... mais qui que ce soit, s'il a notre secret, il ne l'emportera que dans l'autre monde.

EUGÈNE.

Encore un meurtre !... Fuyez !... fuyez !...

GRIMALDI.

C'est en vain que tu m'arrêtes... je l'attendrai à la porte.

(Il tire un coup de fusil dans la direction de la porte, au moment où Ernestine la franchit; mais Eugène a relevé l'arme, et le coup part à dix pieds au-dessus.)

EUGÈNE.

Malheureux, c'est ma sœur que tu assassines !

(Ernestine fait, on la voit à travers la croisée de droite.)

GRIMALDI.

Tu nous perds !

EUGÈNE.

Qu'importe? j'ai dû sauver ma sœur !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un salon ouvert, donnant sur des jardins.

SCÈNE I.

JACQUES, L'ÉVEILLÉ, MADELON.

(L'Éveillé est debout entre Jacques et Madelon qui sont assis ; il pleure.)

JACQUES.

Quand tu pleureras comme un grand nigaud, ça n'avancera pas tes affaires, ça.

MADELON.

Aussi, c'est une idée ben singulière que tu as, de vouloir faire chanter un garçon qui n'peut pas parler.

JACQUES.

Écoutez donc, ma mère, j'n'avons pas été le chercher, moi. Pourquoi vient-il me prier de lui apprendre comment il faut qu'il s'y prenne pourplaire à son amoureuse ?

MADELON.

Pourquoi ? pourquoi ?... Parce qu'il a un cœur, ce garçon.

JACQUES.

C'n'est pas tout qu' d'avoir un cœur, faut pouvoir parler... Fallait voir comme j' dégoisions ça à Javotte; fallait entendre les jolies chansons que j'l'y sifflions tous les soirs pour l'empêcher d' dormir... aussi elle m'aime, Javotte. I' voudrait qu' Fanchonette l'aimât itou. Écoutez donc, ma mère, il y a homme et homme : j'sommes gentil, il est laid; j'sommes ben tourné, il est long d'une aune, et efflanqué comme une asperge ; j'ons un jargon qui fait rire, i' ne sait pas dire pouf! quand j'sommes une fois en train, il n'y a pas d' raison pour que j' m'arrête, et lui, i' n' peut tant seulement pas commencer. Écoutez donc, on n'aime pas ça; demandez plutôt...

MADELON.

Mais tu le brusques aussi! si tu t'y prenais plus doucement, peut-être réussirais-tu.

L'ÉVEILLÉ, sanglotant.

Oui, il... il m'...

JACQUES, le contrefait.

Oui, il m'... Allons, voyons... j'vas essayer encore une fois ; mais si tu as toujours la tête aussi dure, je t'abandonne à ton mauvais sort.

(Il chante le premier vers d'une chanson savoyarde, que l'Éveillé ne peut jamais répéter. Ce jeu recommence plusieurs fois, et le désespoir de l'Éveillé augmente toujours.)

MADELON.

Écoute-moi, mon garçon, je te conseille de renoncer à ta chanson; tu n'la sauras jamais. Tâche seulement d'apprendre la danse, et dépêche-toi : il faut que tu ailles tout à l'heure lever tes filets. Chante, Jacques; nous allons danser avec toi.

JACQUES.

Regarde-moi ben, et tâche d'faire comme moi.

L'ÉVEILLÉ.

J' vas... j' vas tâ...

JACQUES, chante.

Garçons qui d'sirez lestement
Fair' vot' chemin auprès d'un' belle;
Songez qu'il n'est pas suffisant
De l'y jouer de la prunelle;
Ne cherchez pas à l'émouvoir
Par d' gros soupirs qui la font rire.
Pour plaire aux femmes, faut avoir
Quelqu' chose d'amusant (*bis*) à leur dire.

Les femm's aimont les complimens,
Et la moins coquette en raffole.
Voulez-vous leur plaire long-tems?
Ayez sans cesse la parole.
Un petit mot dit à propos
D' plaisir la fait toujours sourire,
Mais la beauté nous tourn' le dos,
Quand j'n'avons plus rien (*bis*) à lui dire.

(Jacques chante en dansant; l'Éveillé le regarde et tâche de l'imiter; mais il n'y parvient pas : ses pas, ses attitudes, tout est grotesque comme sa personne; animée par le chant, Madelon se joint aux deux autres.)

SCÈNE II.

GRIMALDI, EUGÈNE, JACQUES, L'ÉVEILLÉ, MADELON.

EUGÈNE.

Depuis quand cette salle est-elle destinée à vos exercices? Sortez.

JACQUES, à sa mère.

M. Eugène a de l'humeur à ce matin.

MADELON.

Chacun a ses soucis, mon garçon : on ne doit jamais critiquer ses maîtres.

(Elle fait la révérence. Ils sortent.)

SCÈNE III.

GRIMALDI, EUGÈNE.

GRIMALDI.

Oui Pendant que tu gémissais, j'ai bien réfléchi. Tout calculé, ce moyen est le seul qui puisse nous garantir de l'indiscrétion de ta sœur.

EUGÈNE.

Ernestine m'aime; j'ai reçu mille preuves de sa tendresse, et je ne croirai jamais qu'elle trahisse un secret duquel dépend ma vie.

GRIMALDI.

Sans doute elle ne le ferait point avec l'intention de nuire; mais ce sexe est parfois si faible! Nous devons l'enchaîner par un lien qu'elle ne puisse rompre sans compromettre son honneur, sa réputation, sans se perdre elle-même : pour cela je dois l'épouser.

EUGÈNE, à part.

Mais cet aveu qui lui est échappé dans la forêt... Cet enfant dont elle se déclare la mère...

GRIMALDI.

A quoi penses-tu?

EUGÈNE.

Il faudrait peut-être...

GRIMALDI.

Attendre que tout fut découvert!... Non. La voix de l'amitié parle impérieusement. Je vais trouver ton père; il n'a pris aucun engagement pour Ernestine. Aujourd'hui, demain, au plus tard, je veux qu'elle soit ma fiancée.

EUGÈNE.

As-tu pensé?...

GRIMALDI.

A tout. (*A demi-voix, mais avec fermeté.*)

Si tu avais montré plus d'énergie dans la forêt, nous aurions intimidé Michelin, et le crime que tu déplores ne serait pas devenu nécessaire. Permets du moins que je sauve malgré toi ton honneur et celui de ta famille.

(Il entre à gauche dans un appartement.)

SCÈNE IV.

ÉUGÈNE.

Il a raison... ma fatale condescendance a compromis une famille respectable. Conséquence funeste d'un caractère faible et irrésolu !... Subjugué par l'ascendant de cet homme, qui se dit mon ami, j'ai agi comme si j'adoptais ses principes... Tout en le blâmant, il m'a conduit, d'erreurs en erreurs, jusqu'au dernier des crimes !... Vainement je cherche à me justifier, en me disant que je n'ai point participé à son exécution, la voix terrible de la conscience me reproche de l'avoir suivi ; il n'eût pas osé, seul, commettre cette action criminelle ; j'en suis donc le complice ; la sévère équité veut donc que j'en porte la peine !... Voici ma sœur !... quelle entrevue !... Qu'il est affreux d'être méprisé de sa première amie !... de celle à qui je élevais par mon âge l'exemple des vertus ! Eugène, ton châtiment commence !

SCÈNE V.

EUGÈNE, ERNESTINE.

ERNESTINE s'avance lentement. Elle est absorbée dans sa douleur, et marche au hasard. Arrivée près d'Eugène, elle lève la tête, et s'éloigne avec horreur.

C'EST VOUS !... VOUS, grand Dieu !
(Elle se cache la figure.)

EUGÈNE.

Malheureuse Ernestine !

ERNESTINE.

Bien malheureuse, en effet.

EUGÈNE.

Dis-moi donc quelle fatalité t'a conduite à lachapelle.

ERNESTINE.

Ah ! je voudrais, au prix de tout mon sang...

EUGÈNE.

Sais-tu quelles vont être les suites de cette démarche imprudente ?

ERNESTINE.

Ce souvenir empoisonnera le reste de ma vie.

EUGÈNE.

Ce ne sera pas là ton unique chagrin.

ERNESTINE.

Quel autre plus cruel ?...

EUGÈNE.

Grimaldi, à qui je n'ai pu refuser de nommer le témoin invisible que j'ai préservé de sa fureur...

ERNESTINE.

Eh bien ?

EUGÈNE.

Redoutant ton indiscrétion...

ERNESTINE.

Mon intérêt ne suffit-il pas pour le rassurer ?

EUGÈNE.

Et voulant te mettre dans une position telle que jamais tu ne puisses rompre le silence...

ERNESTINE.

Qu'a-t-il fait ?

EUGÈNE.

Il est allé demander ta main à mon père.

ERNESTINE, avec l'accent de l'horreur, et d'un air égaré.

Ma main !... juste Ciel ! moi, la femme d'un assassin !... jamais !... jamais !

EUGÈNE.

Silence ! silence !

ERNESTINE.

Dieu ne permettra pas cet horrible union !

EUGÈNE.

Qu'opposeras-tu aux ordres de mon père ?

ERNESTINE, de même.

La vérité.

EUGÈNE.

La vérité !... y penses-tu, Ernestine ? Tu ne peux parler sans me perdre... mon sort est maintenant lié à celui de Grimaldi ; nous sommes inséparables.

ERNESTINE, de même. A part.

Et Armand, et ma fille ! (*Haut.*) Je parlerai pourtant... Oui, mon père saura tout. Dût sa malédiction s'appesantir sur moi, je lui découvrirai cet affreux mystère ! Je cours...

EUGÈNE.

Arrête !... qu'est devenue cette tendresse ?...

ERNESTINE.

Je ne te la dois pas seul.

EUGÈNE.

Naguère encore tu la regardais comme un devoir.

ERNESTINE.

J'en ai d'autres à remplir.

EUGÈNE.

Ai-je donc perdu tous mes droits sur ton cœur ?

ERNESTINE.

J'en connais de plus sacrés.

EUGÈNE, d'une voix pénétrée.

Ernestine, prends pitié de ma douleur !...

Veux-tu, par trop de précipitation, réduire au désespoir le compagnon, l'ami de ton enfance ? Ne suis-je plus ton frère ?

ERNESTINE le regarde, revient à elle, s'attendrit.

Ah! pardonne, mon ami!... je le sens, la douleur m'égare. Qui mieux que moi connaît ton innocence ? n'ai-je pas été témoin de cette épouvantable catastrophe ?... Ne sais-je pas mieux que personne que tu n'y as point participé ? (*Ils s'élancent dans les bras l'un de l'autre.*) Mais, à mon tour, cher Eugène, je t'implore. Par grâce, ne permets pas cet affreux mariage ! Tu ne sais pas... non... tu dois ignorer encore les motifs de ma résistance. Qu'il te suffise de savoir qu'il me serait plus facile de mourir que de contracter cette union, quand même Grimaldi ne serait pas souillé d'un meurtre.

EUGÈNE.

Explique-toi mieux.

ERNESTINE.

Mon père s'approche avec ce misérable : laisse-moi m'éloigner.

EUGÈNE.

Non, demeure. Séchons nos larmes, et affectons, s'il se peut, une sérénité que nous avons à jamais perdue.

SCÈNE VI.

GRIMALDI, BONNEVAL, ERNESTINE, EUGÈNE.

ERNESTINE, allant embrasser Bonneval.

Bonjour, mon père.

BONNEVAL.

Ernestine, ta soumission ne s'est jamais démentie. Tout ce que le respect filial impose de soins et de devoirs, tu l'as scrupuleusement observé...

ERNESTINE, à part.

S'il savait...

BONNEVAL.

Mais si je suis fier de ta bonne conduite, tu en trouves la récompense dans le suffrage de ton père et dans l'estime publique. Toutefois il en est une autre que tu dois ambitionner : pour prix d'une jeunesse constamment pure, exemplaire, les respects, la considération t'attendent. Tu vas devenir l'ornement d'une famille illustre.

ERNESTINE, à part.

Que va-t-il m'annoncer ?

BONNEVAL.

Grimaldi est depuis plusieurs années l'intime ami de ton frère, et nous devons croire qu'il s'est montré tel qu'il est réellement.

ERNESTINE, à part.

Le fourbe !

BONNEVAL.

Maître de ses actions, unique héritier d'une maison distinguée, et comme tel appelé à jouir d'une brillante fortune, il vient de me demander ta main.

ERNESTINE, à part.

Quelle audace !

BONNEVAL.

Ton cœur est libre ; du moins je le crois, et ta conduite me l'assure. J'ai donc accueilli sa demande, et tu ratifieras, je n'en doute pas, le consentement que ma tendresse a dû lui accorder.

GRIMALDI, à part.

Elle ne répond pas !

BONNEVAL.

Il désire que vos fiançailles soient célébrées demain. Je conçois son impatience, et je lui ai donné ma parole.

ERNESTINE, très-émue.

Votre parole, mon père ! (*A part.*) C'en est trop ; je vais tout avouer.

GRIMALDI, à part.

Comme elle est agitée !

EUGÈNE, de même.

Je t'en supplie, ma sœur, tâche de te contenir : il est capable de tout.

BONNEVAL, à part.

Ernestine paraît bien émue... Ah ! c'est tout naturel !... Je vais m'éloigner. En pareil cas, la présence d'un père est quelquefois embarrassante. Celle d'Eugène, au contraire, la mettra à même de s'expliquer sans contrainte.

GRIMALDI, à part.

Elle me fait trembler ! Si elle avait le courage de parler maintenant, nous serions perdus !

BONNEVAL.

J'ai quelques ordres à donner. Vous savez que nous recevons aujourd'hui les habitans de cette terre. Je vous laisse. Au revoir, mes enfans, car dès ce moment vous m'êtes également chers ; je ne fais plus entre vous aucune différence.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

GRIMALDI, ERNESTINE, EUGÈNE.

(Moment de silence.)

ERNESTINE, à Grimaldi, avec noblesse.

Sans doute vous n'avez pas pensé, Monsieur, que, victime soumise, je me prêterais complaisamment à un mariage dont le

but est de me rendre, en quelque sorte, complice d'un crime que le hasard m'a fait connaître. Sans respect pour l'homme intègre et trop confiant qui depuis cinq ans vous reçoit chez lui comme un second fils, si vous avez conçu cet horrible dessein, renoncez-y, Monsieur. Je vous déclare que je ne vous aiderai point à l'exécuter.

GRIMALDI.

Pourquoi donc ne vous êtes-vous pas ainsi prononcée devant votre père ?

ERNESTINE.

Je n'ai pas voulu, Monsieur, prolonger une situation pénible ; certaine, comme je le suis, qu'après m'avoir entendue, vous n'insisterez pas, et renoncerez vous-même.

GRIMALDI.

Vous êtes dans l'erreur. Des circonstances malheureuses, indépendantes de notre volonté, ont amené la mort de M. Michelin. Pour que ce fatal secrèt, connu seulement de vous, d'Eugène et de moi, demeure à jamais enseveli, il faut que vous ayez le même intérêt que nous à le garder. L'alliance que je sollicite est l'unique garantie que nous puissions avoir de votre discrétion ; elle est indispensable, elle aura lieu.

ERNESTINE.

Jamais, Monsieur.

GRIMALDI.

Toute résistance est vaine, toute réflexion inutile... Vous ne parviendrez point à déranger mon plan.

ERNESTINE.

Je le répète, Monsieur, vous avez tort d'insister sur cette demande révoltante; vous ne réussirez pas.

GRIMALDI.

Je réussirai, Mademoiselle; je n'y vois nul obstacle.

ERNESTINE.

Vous n'avez pas tout prévu... Il en est un insurmontable.

GRIMALDI.

Et lequel, je vous prie ?

ERNESTINE.

Je suis mariée.

GRIMALDI.

Mariée!

ERNESTINE.

Sachez tout, Monsieur, je suis mère, et mon enfant existe.

GRIMALDI.

Où est-il ?

ERNESTINE.

Ici.

GRIMALDI.

Quoi! serait-ce ?...

ERNESTINE.

Virginie. L'importance d'un tel aveu doit assez vous dire ce qu'il me coûte.... Oui, Monsieur, je fus mariée il y a bientôt six ans.

EUGÈNE, à Grimaldi.

Pendant notre séjour à Rome.

ERNESTINE, bas à Eugène.

Oui, du consentement de ma mère, et en sa présence ; j'en ai la preuve.

GRIMALDI.

Mariée !... avec qui ?

ERNESTINE.

C'est le secret d'un autre ; permettez que je le garde.

EUGÈNE.

Ernestine, vous n'avez donc pas jugé votre frère digne de recevoir cette confidence ?

ERNESTINE.

Ah ! il ne fallait rien moins que l'épouvantable situation dans laquelle je me trouve, pour me l'arracher.

GRIMALDI.

Eugène, j'épousais ta sœur pour qu'elle ne trahît point notre secret ; nous avons le sien maintenant ; si Madame parle, nous parlerons.

ERNESTINE.

Ah ! Monsieur... cher Eugène !.... gardez-vous...

GRIMALDI.

Je connais comme vous l'inflexible sévérité de M. Bonneval, et je sais tout ce que vous avez à redouter. Un mariage secret, l'existence d'un enfant introduit, élevé dans sa maison, sont des fautes qu'il ne pardonnerait jamais...

EUGÈNE.

En effet.

GRIMALDI.

Et qui attireraient infailliblement sur vous sa malédiction ; vous seriez à jamais perdue, déshonnorée!... Soyez discrète, nous ne vous trahirons pas.

ERNESTINE.

Oh! je le jure!

GRIMALDI.

Cela ne suffit pas. On peut vous placer dans une position telle, que vous vous croyiez dégagée de votre promesse et contrainte à parler. Il nous faut une garantie.

ERNESTINE, tremblante.

Laquelle?

GRIMALDI.

La plus précieuse qu'une mère puisse offrir.

ERNESTINE.

Ma fille!... Plutôt la mort!

GRIMALDI.

J'exige quelle soit remise en notre pouvoir.

ERNESTINE.

Quel est votre dessein ? de me l'enlever ! (*Elle se jette aux genoux de Grimaldi.*) Grâce ! grâce pour moi, pour cet enfant infortuné !

EUGÈNE.

Ne crains rien, ma sœur ! Virginie est ma nièce, et je ne souffrirai pas...

GRIMALDI.

Moi, je ne promets rien.

EUGÈNE.

Que voulez-vous dire ?

ERNESTINE, au désespoir.

Mon frère !... il l'assassinera.

(Eugène s'efforce de la calmer.)

SCÈNE VIII.

GRIMALDI, VIRGINIE, ERNESTINE, EUGÈNE.

VIRGINIE, accourt.

Ma petite maman !... ma petite maman !...

ERNESTINE, hors d'elle, poussant un cri d'effroi, et tirant brusquement sa fille pour l'éloigner de Grimaldi.

N'approche pas.

EUGÈNE, retenant sa sœur.

Imprudente !

VIRGINIE, continue. Elle est placée entre sa mère et Eugène.

Il y a là un officier qui demande ton papa.

ERNESTINE, à part.

Armand ! Oh ! Ciel !

GRIMALDI, à demi-voix, avec un accent sinistre.

Écoutez, Ernestine, je prétends vous sauver tous malgré vous, et voici ma dernière résolution. Écoutez-la bien ; elle est immuable. Demeurez fidèle à votre parole, il ne sera rien fait ni à vous ni à votre fille ; mais s'il vous échappe la plus légère imprudence, si vous faite la moindre tentative pour éloigner Virginie de cette maison et me la soustraire, malheur à toutes deux ! Vous n'échapperez point à mon œil vigilant. (*Il montre un stilet.*) Ce fer l'étendra morte à vos pieds.

EUGÈNE.

Vous oseriez ?...

GRIMALDI.

On vient !... Sortons, Eugène.

EUGÈNE.

Ne crains rien, ma sœur... je ne le quiterai pas, et je te réponds de Virginie.

(Ils sortent par la gauche.)

SCÈNE IX.

ARMAND, ERNESTINE, VIRGINIE, puis BONNEVAL.

ERNESTINE, éperdue et tremblante, allant à la rencontre d'Armand, qui vient par le jardin à gauche.

Ah ! mon ami ! dans quel moment !

BONNEVAL, venant également du jardin à droite.

Eh ! c'est vous, M. Armand !... Je suis ravi de vous voir. Depuis quand de retour ?

ARMAND.

D'hier soir, Monsieur.

BONNEVAL.

Recevez mon compliment. Vous avez obtenu, je le vois, des distinctions honorables, et je vous en félicite avec d'autant plus de sincérité, que vous ne les devez, j'en suis certain, qu'à des services réels, et à une conduite irréprochable. Votre oncle a dû être enchanté.

ARMAND.

Je ne l'ai pas encore vu.

BONNEVAL.

Ah ! vous n'êtes pas descendu chez lui ?

ARMAND.

Pardon ! il venait, m'a-t-on dit, de partir

pour Chambéry. Sans doute on s'est trompé, car je ne l'ai pas rencontré sur la route. Monsieur, d'après les éloges que vous voulez bien me donner, puis-je me flatter de vous trouver accessible à la prière que je viens vous adresser ? Lorsque je partis, il y a près de six ans, je vous confiai mon amour pour l'aimable Ernestine, en vous priant de m'accorder sa main. La dépendance dans laquelle j'étais alors me parut être l'unique motif de votre refus. « Cher Armand, me dites-vous ; si » vous étiez libre, quoique votre état ne soit » point encore fait, je ne balancerais pas un » instant à vous promettre la main de ma » fille ; je ne connais personne qui puisse, » mieux que vous, la rendre heureuse ; mais » vous dépendez entièrement de votre oncle. » sans doute les fautes sont personnelles, » et je suis trop juste pour faire retomber sur » vous les torts de M. Michelin. Je vous aime » assez pour oublier en votre faveur les griefs » qui ont désuni nos familles, et vous admettre » dans la mienne, mais je ne puis souffrir que » votre existence, et par conséquent celle de » ma fille, dépende d'un homme que je re- » garde avec raison comme mon ennemi. Ne » trouvez donc pas mauvais que je refuse jus- » qu'à nouvel ordre. »

DONNEVAL.

Il est vrai qu'alors je n'avais pas d'autre motif.

ARMAND.

Je reviens avec un grade acquis par mes services. Une existence heureuse, indépendante, m'est assurée par mon économie et les libéralités du prince. L'absence et les dangers n'ont fait qu'ajouter encore à ma tendresse, et je viens de nouveau vous demander le seul bien qui manque maintenant à mon bonheur.

BONNEVAL.

Vous auriez dû m'informer de vos succès.

ARMAND.

Je voulais, avant tout, réunir des titres suffisans.

BONNEVAL.

Je suis vraiment désespéré, bon Armand... Vous ne sauriez concevoir l'étendue, la vivacité de mes regrets.

ARMAND.

Que voulez-vous dire ?

BONNEVAL.

Je viens d'engager ma parole.

ARMAND.

Oh! Ciel! puis-je savoir à qui ?

BONNEVAL.

A un jeune Vénitien avec qui mon fils s'est lié d'une étroite amitié pendant son séjour en Italie. J'en suis d'autant plus affligé, que je

lis dans les yeux d'Ernestine... Ne me dérobe pas tes larmes, ma fille. (*Avec bonté.*) Je t'avais mis à même de me répondre ce matin ; pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

ERNESTINE.

Je n'ai pas osé, mon père.

BONNEVAL.

Maintenant puis-je provoquer la rupture d'un engagement contracté librement ? Mais il peut s'offrir telle circonstance imprévue qui l'amène naturellement, et soyez assuré, mon ami, que je ne la laisserai point échapper.

ERNESTINE.

Quoi ! mon père, vous seriez assez bon ?

BONNEVAL.

Ne perdez donc pas tout espoir, et cessez de vous affliger. (*Il embrasse Ernestine.*) Allons, plus de chagrin, ma fille... le mal n'est peut-être pas sans remède.

SCÈNE X.

ARMAND, ERNESTINE, BONNEVAL, VIRGINIE, JACQUES.

JACQUES, accourant.

Not' maitre ! not' maître ! les v'là, ces braves gens ; ils sont tous dans la cour... mais auparavant de commencer la danse, ils

voudriont avoir l'honneur de vous saluer. Quoi qu' c'est qu'i' faut que je leur dise?.... qu'ils viennent, n'est-ce pas?

BONNEVAL.

Mais...

JACQUES.

Oh! vous êtes si bon! toujours le même!

(Il court.)

BONNEVAL, remontant la scène jusqu'au jardin.

Jacques!... Jacques!... il faudrait...

ARMAND, bas et vivement à Ernestine.

Ernestine, avouons tout à ton père.

ERNESTINE.

Dans quel moment, grand Dieu!... Silence, je t'en supplie!

ARMAND.

Que signifie?...

ERNESTINE.

Un mystère affreux!

ARMAND.

Explique-toi.

ERNESTINE.

Je ne le puis.

ARMAND.

Tes sermens!...

ERNESTINE.

Je les tiendrai.

ARMAND.

Qu'as-tu fait du portefeuille que j'ai prêté hier à Virginie?

ERNESTINE.

Il est resté dans la Chapelle.

ARMAND.

Quelle imprudence ! il renferme ton portrait, tes lettres, celles de ta mère.

ERNESTINE.

Je l'ignorais.

ARMAND.

Je cours le chercher.

BONNEVAL, revenant et l'arrêtant.

Quoi ! vous sortez, Armand ? je ne le souffrirai pas. Rentrez avec nous, mon ami : puisque votre oncle est absent vous ne sauriez être mieux que dans une famille qui vous a adopté depuis long-tems.

SCÈNE XI.

ARMAND, GRIMALDI, EUGÈNE, JACQUES, BONNEVAL, ERNESTINE, VIRGINIE, SAVOYARDS des deux sexes.

(Les Savoyards, conduits par Jacques, arrivent avec timidité, et viennent saluer M. Bonneval.)

BONNEVAL.

Pourquoi cet air embarrassé, mes enfans ? Est-ce que je ne vous reçois pas toujours avec plaisir ?

JACQUES.

Oh ! je ne disons pas ça, M. Bonneval.

BONNEVAL.

Eh bien ! livrez-vous à votre gaîté ordinaire, je ne m'effraie pas du bruit.

JACQUES.

Ça va, not' maître... Houp ! çà, les amis !

(Ballet extrêmement vif et bruyant ; il se termine par un pas que l'on fait danser à Jacques ; il saute à perdre haleine ; un portefeuille sort de sa veste et tombe par terre.)

BONNEVAL.

Jacques, tu as laissé tomber quelque chose.

JACQUES.

C'est vrai, not' maître... C'est un' petit' machin' tout' drôle... Regardez... ça a une petite serrure ; mais je n'en ons pas la clef... J'ons eu beau faire, je n'ons jamais pu l'ouvrir.

BONNEVAL.

C'est un portefeuille.

ARMAND, était occupé à caresser Virginie ; à ce mot de portefeuille, il tourne la tête et dit vivement :

Un portefeuille ! c'est le mien.

(Il se lève et veut le prendre.)

JACQUES, le retenant.

Je l'ons trouvé hier soir dans la Chapelle des

Bois, en revenant de conduire les amis... I' faisait clair de lune... j'ons vu quelque chose de brillant par terre, j'l'ons ramassé, et v'là... C'est-i' ça, Monsieur ?

ARMAND.

Oui, c'est justement là que je l'ai perdu...

JACQUES.

Allons, j' sis ben aise que l'hasard m'y ait conduit pour le retrouver.

(Il lui rend le portefeuille.)

ARMAND, lui offrant de l'argent.

Je te remercie, mon ami.

JACQUES.

Tiens ! i' n' faut rien pour ça. Où c' qu'on trouve son bien, on l' prend... allons, vous autres, réparons le tems perdu.

(Tous se mettent en devoir de recommencer la danse, Jacques interrompt le ballet pour faire regarder ce qui se passe en dehors à droite.)

JACQUES.

Eh ben! eh ben! quoi qu' c'est donc qu'ça veut dire ? j'voyons là-bas un tas de monde .. faut qu'ça soit queuque malheur ou ben queuque curiosité... v'là ma mère qui court à toutes jambes... J'allons tout savoir.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, MADELON.

MADELON, essoufflée.

Ah sainte Vierge !... est-il possible ?

BONNEVAL.

Qu'est-ce, Madelon ?

MADELON.

Ça fait frémir.

ERNESTINE, à part.

Juste Ciel ! le crime est découvert !

BONNEVAL.

Explique-toi.

MADELON.

Ah ! les coquins ! les scélérats... on en fera justice, j'espère.

BONNEVAL.

Justice, de quoi ? parle donc, ma bonne.

MADELON.

Imaginez-vous, Monsieur, que not' fils a tendu hier soir ses filets dans l'Isère ; à cinq cents pas au-dessous d'la chapelle...

BONNEVAL.

Eh bien !

MADELON.

Il est allé tout à l'heure pour les retirer...

mais quoiqu' c'est qu'il a trouvé !.... un homme mort !

TOUT LE MONDE.

Oh ! Ciel !

BONNEVAL.

Jacques, cours avertir les archers de se rendre ici.

MADELON.

J'y vas, moi... il ne saurait pas leur expliquer...

(Eugène fait un mouvement de terreur.)

GRIMALDI, à part à Eugène.

De l'assurance !

EUGÈNE, bas.

Je n'y tiens plus. (*Haut.*) J'y vais, mon père.

(Il sort.)

GRIMALDI, à part.

Moi, je reste pour tout savoir, et contenir Ernestine.

SCÈNE XIII.

GRIMALDI, ARMAND, JACQUES, MADELON, BONNEVAL, ERNESTINE, VIRGINIE.

ARMAND.

Quel affreux événement !

MADELON, à Jacques, qui réfléchit.

Qu'est-ce que tu as donc, toi, à gesticuler?

JACQUES.

Je songe à c' cavalier à cheval, qu' nous avons vu venir d' loin sur la route... il a mis pied à terre, il a attaché sa bête à un arbre, puis il s'est enfoncé dans l' bois.

ARMAND.

Ce cavalier, c'était moi. Lorsque j'habitais le pays, je ne passais jamais devant la chapelle sans m'y arrêter. Jugez si, après une absence de six ans, j'ai dû me dispenser de ce devoir religieux.

SCÈNE XIV.

GRIMALDI, ARMAND, JÉROME, BONNEVAL, ERNESTINE, VIRGINIE, MADELON, JACQUES.

JACQUES.

Ah! voici mon cousin Jérôme.

JÉROME, le repoussant.

Eh! laisse-moi donc, je m'annoncerai ben tout seul... Pardon, excuse, M. Bonneval et la compagnie, si je me présente dans ce costume misérable; mais voyez-vous, c'est mon empressement qui en est la cause. J'avais

hâte de vous dire tout ce que j'ai découvert. Peut-être vous savez déjà que le hasard m'ayant conduit sur le bord de l'Isère, au moment où c' que l' cousin il est venu lever ses filets, je l'ai aidé à retirer de la rivière le corps de ce pauvre M. Michelin.

BONNEVAL, avec effroi.

Michelin, dis-tu ?

ARMAND.

Mon oncle, oh! Ciel!

BONNEVAL.

Ne te trompes-tu pas ?

JÉROME.

Oh ! que nenni dà ! je ne me trompe point.

ARMAND.

Dis-moi, mon ami, le connaissais-tu bien, M. Michelin ?

JÉROME.

Ah! par exemple, qui est-ce qui ne le connaissait pas ? Ça n'est malheureusement que trop vrai.

ARMAND.

Je cours...

BONNEVAL.

Arrêtez, Armand, il faut tout savoir.

JÉROME.

Comme de raison, il s'est bien vite rassemblé là beaucoup d' monde autour de nous;

des voyageurs, des curieux, des laboureurs, *et cœtera*. Pendant que chacun il raisonnait à sa mode sur cet accident, il m'est venu dans l'idée de cotoyer l'Isère, pour tâcher de découvrir l'endroit où c' que le corps il a été jeté dedans. C'était la Providence qui m'avait inspiré. Je n'avais pas fait cent cinquante pas, quand j'ai remarqué beaucoup d'sang répandu sur la berge, là, au bord de l'eau. J'en ai suivi les traces; elles m'ont conduit à travers la forêt, droit à la chapelle.

(Grimaldi, comme frappé d'un trait de lumière, jette à dessein un regard accusateur sur Armand, s'éloigne de lui, et se place en arrière. Ce mouvement donne l'éveil, et tout le monde semble désigner Armand.)

TOUS.

A la chapelle!

JÉROME.

Eh! oui, à la chapelle, précisément à l'entrée. Du moins il n'est pas douteux, par la quantité de sang répandu à c' te place, que le malheureux n'y soit resté quelque tems. J'ons eu beau regarder aux environs, j' n'ons rien vu; d'où je conclus que c'est là qu'il a dû périr.

BONNEVAL.

Je vais envoyer à la poursuite des meurtriers, et sans doute on les atteindra.

JACQUES, à Madelon.

Dites donc, ma mère, savez-vous que ça,

n'est pas clair du tout : c'cavalier qui quitte son cheval, c' portefeuille qui s' trouve tout à point dans la chapelle...

BONNEVAL.

Jacques, ne vous permettez jamais de pareilles conjectures. C'est ainsi que la crédulité accueille et propage trop souvent des bruits absurdes. M. Armand, pour leur prouver que ce portefeuille n'a aucun rapport à l'événement que nous déplorons, veuillez me le confier. (*Aux paysans.*) Vous me croirez, j'espère.

ERNESTINE, à part.

Je suis perdue ! mon père va tout savoir.

ARMAND.

Pardon, M. Bonneval, je ne puis vous satisfaire.

BONNEVAL.

Pour quelle raison ?

ARMAND.

Ce portefeuille renferme des secrets importans confiés à ma loyauté.

BONNEVAL.

Ce n'est pas pour moi que je vous fais cette prière : à Dieu ne plaise que je préjuge rien qui vous soit défavorable. C'est pour ceux qui m'entourent.

ARMAND.

Je persiste à regret, mais ce que vous me demandez est impossible.

BONNEVAL, à demi-voix.

Songez-y, M. Armand, vous me placez dans une situation bien critique. Vous avez dû remarquer le mouvement spontané qui s'est manifesté pendant le récit de cet homme: plusieurs fois les regards se sont dirigés vers vous, et vous ont accusé.

ARMAND.

J'en conviens : des circonstances extraordinaires se réunissent pour appeler sur moi le soupçon. Je ne puis ni m'en offenser, ni en concevoir la moindre alarme; au contraire, je désire que vous exerciez envers moi votre ministère dans toute sa rigueur. Dès ce moment je me constitue votre prisonnier, jusqu'à ce que vous ayez découvert les assassins de mon oncle.

BONNEVAL.

Quoi ! vous voulez...

ARMAND.

Oui, Monsieur. De qui doit-on attendre le premier exemple d'une aveugle soumission aux lois, si ce n'est d'un militaire chargé par état de maintenir l'ordre et de protéger les citoyens ?

(Il remet son épée au brigadier qui entre avec sa troupe.)

BONNEVAL.

Jérôme, êtes-vous prêt à affirmer ce que vous venez de nous dire ?

JÉROME.

Eh ! pourquoi donc pas ?... Si je l'affirmerai ?.... Certainement je l'affirme, à haute et intelligible voix encore.

(Il lève le bras droit, de manière que sa main est placée sous les yeux d'Armand.)

ARMAND.

Que vois-je ? la bague de mon oncle !

JÉROME.

La bague de votre oncle !...Badinez-vous?... Il est fort celui-là !

ARMAND.

Je le répète et l'affirme à mon tour : cette bague est celle de mon oncle. Je ne puis la méconnaître, elle vient de ma mère.

GRIMALDI, à part.

Bien !

BONNEVAL.

Quelle étrange complication ! Cette affaire veut être instruite régulièrement ; mon devoir m'y oblige.

JÉROME.

Eh ! non, M. Bonneval, il n'est pas nécessaire... A quoi bon tant d' cérémonies ? J' vas vous dire tout de suite comment il s' fait que...

BONNEVAL.

Je ne puis plus rien entendre ici ; c'est pu-

bliquement, et devant la justice que vous ferez valoir vos moyens de défense.

ERNESTINE, à part.

Mon époux traité comme un criminel, quand d'un mot. (*Haut.*) Non ; je ne le souffrirai pas. (*Grimaldi s'approche vivement d'Ernestine. De la main droite il lui serre le bras, et de l'autre il la sépare de Virginie avec un geste menaçant.*) Ah ! mon père, craignez de laisser échapper le vrai coupable.

GRIMALDI, bas à Ernestine.

Et vous, craignez pour votre fille.

ERNESTINE.

Grand Dieu ! prenez pitié de moi !

(Elle s'évanouit.)

BONNEVAL.

Ma fille !

ARMAND.

Remettez-vous, Mademoiselle, la vérité se découvrira.

JÉROME.

Il faudra bien qu'elle s' découvre.

(Bonneval, Madelon et Jacques s'empressent autour d'Ernestine.)

ARMAND.

Certes, je donne en cette occasion la preuve de mon respect pour l'autorité ; mais, croyez-moi, ce n'est point sous cet habit qu'il vous faut chercher le coupable. En recevant cette

marque distinctive, les officiers français contractent l'engagement sacré de ne souiller leur vie d'aucune tache, et je réponds sur ma tête qu'il n'en est pas un seul capable de l'oublier.

(Armand sort noblement en portant ses regards sur Ernestine. Jérôme le suit fièrement.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une vieille salle destinée aux audiences ; on y descend par un escalier qui est dans le fond, en face. Tout autour règne une espèce de tribune pour le peuple.

SCÈNE I.

EUGÈNE, seul.

(Il arrive lentement ; il a l'air sinistre.)

Oui, j'ai dû me punir. J'échapperai à la publique infamie ; je descendrai au cercueil sans déshonorer mon père. Sans doute nul n'a le droit de disposer de sa vie lorsqu'elle peut être utile, ou lorsque, par de grandes souffrances, il peut offrir l'exemple d'un grand courage... Mais quand il est impossible de demeurer sur la terre sans être pour la société un objet de scandale et d'horreur, sans devenir pour les siens le funeste artisan de maux irréparables ; alors c'est presque un devoir d'en sortir... et ce devoir je l'aurai bientôt accompli. Avant de mourir, je ferai connaître l'affreuse vérité. Ce secret restera du moins enseveli dans le sein de ma famille. Mon père n'apprendra pas sans quelqu'atten-

drissement peut-être que son fils, inflexible pour lui-même, et ne pouvant se pardonner un crime qu'avec un peu d'énergie il aurait empêché, a satisfait tout à la fois aux lois sévères de la morale et de la justice, sans compromettre l'honneur des siens... Ah! si je pouvais me persuader que ma mort dût arracher quelques victimes à l'influence redoutable de ces dangereuses sociétés, cette idée consolante en adoucirait l'amertume; elle me ferait supporter avec plus de résignation l'affreux moment qui va me séparer de tous les objets qui me sont chers.

(Il tombe dans un fauteuil.)

SCÈNE II.

GRIMALDI, EUGÈNE.

(Grimaldi descend précipitamment, et paraît surpris de voir Eugène.)

GRIMALDI.

Je te trouve donc enfin. Malheureux! que viens-tu faire ici?

EUGÈNE, il a pendant toute cette scène un accent solennel.

Me délivrer d'un poids insurmontable. (*A part.*) Cachons-lui mon dessein.

GRIMALDI.

Quoi! tu veux...

EUGÈNE.

Épargner à la justice le soin de chercher les criminels.

GRIMALDI.

Insensé ! quelle fureur t'égare ? Quoi ! lorsque tout concourt à rassurer notre conscience...

EUGÈNE.

C'est toi, Grimaldi, qui parles de conscience !

GRIMALDI.

Le seul témoin qui pouvait nous accuser n'existe plus.

EUGÈNE, effrayé.

Oh Ciel ! que veux-tu dire ?... Aurais-tu...

GRIMALDI.

Je viens de déchirer, après l'avoir acquitté, le billet de vingt mille francs que tu as souscrit l'avant-dernière nuit à Chambéry.

EUGÈNE.

Acquitté !.... Avec quel argent, grand Dieu !

GRIMALDI.

Ainsi nous n'avons plus rien à craindre, puisque notre bonne étoile a voulu que les soupçons tombassent sur deux hommes...

EUGÈNE.

Innocens !

GRIMALDI.

Probablement la justice trompée par les apparences...

EUGÈNE.

N'achève pas !

GRIMALDI.

Va donc t'offrir à leur place, cours t'accuser et me dénoncer à ton père ; livre aux tribunaux un ami que ton intérêt a si étrangement compromis, et paie par l'échafaud les services que je t'ai rendus.

EUGÈNE.

L'échafaud !

GRIMALDI.

Nous y montons, si tu dis un mot. Ce n'est pas la mort qui m'effraie, mais la honte qui s'attacherait à notre souvenir. Veux-tu flétrir la vieillesse de ton père ; imprimer sur son front le sceau de l'infamie, et le précipiter au tombeau ? Veux-tu condamner ta sœur à vivre dans le désespoir, et déshonorer ta famille à la face de l'univers ?

EUGÈNE, avec force.

Oh ! non, je ne le veux pas. (*A part.*) J'en donnerai bientôt la preuve.

GRIMALDI.

Armand n'avait qu'un oncle, il est mort ; par conséquent il ne lui reste point de famille.

EUGÈNE.

Point de famille, dis-tu ? La société tout entière n'est-elle donc pas une même famille ? n'a-t-elle pas le droit de demander à chacun de ceux qui la composent le compte rigoureux de toutes ses actions ?

GRIMALDI.

Quant à Jérôme, nous ferons du bien à ses enfans.

EUGÈNE.

Que je laisse périr des innocens à ma place!... Jamais.

GRIMALDI.

Ce n'est pas non plus mon intention.

EUGÈNE.

Sois tranquille ; je me charge de les sauver.

GRIMALDI.

Oui, nous les sauverons... s'ils sont condamnés !... On vient ; c'est ton père.

SCÈNE III.

GRIMALDI, BONNEVAL, EUGÈNE.

BONNEVAL.

Grimaldi, laissez-moi seul un moment avec mon fils.

GRIMALDI, à part.

Pourquoi ce mystère ?

EUGÈNE, à part.

Soupçonnerait-il l'affreuse vérité ?

BONNEVAL.

Vous ne tarderez point à revenir. Je veux que vous soyez présent aux débats ; ils pourront vous offrir plus d'une leçon profitable. Il serait à désirer que la jeunesse en fût souvent témoin : les impressions que lui laisserait ce souvenir imposant l'arrêteraient peut-être au bord du précipice.

GRIMALDI, à part.

Je vais chercher Virginie, et je ne la quitterai plus.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

EUGÈNE, BONNEVAL.

EUGÈNE, à part.

Malheureux père ! il est loin de penser que cet entretien doit être le dernier... Mon courage m'abandonne !... Je ne pourrai jamais lui faire cet aveu déchirant.

BONNEVAL.

Approche, mon fils, et ne crains pas de me laisser voir une sensibilité qui t'honore. Le funeste événement qui a répandu la consternation dans cette ville ne pouvait manquer d'exciter ta douleur, ton indignation.

EUGÈNE.

Mon père...

BONNEVAL.

Je connais tes sentimens, et me plais à te rendre justice. Eugène, tu es l'espoir de ma vieillesse; les principes de morale que j'ai semés dans ton âme m'assurent que jamais je n'aurai à rougir de mon fils.

EUGÈNE, à part.

O Dieu! que ses éloges me font mal!

BONNEVAL.

L'honorable emploi que j'exerce doit être un jour rempli par toi.

EUGÈNE, tremblant.

Qui? moi! Je prononcerais sur le sort des criminels!

BONNEVAL.

Sans doute.

EUGÈNE, à part.

Hélas!

BONNEVAL.

Le souverain, dont j'ai tant de fois éprouvé la bonté, a daigné mettre le comble à ses faveurs, en m'accordant celle de t'associer à mes fonctions, de te léguer, comme une partie de mon héritage, une place que mon père occupa trente ans avec honneur, et dans laquelle je me suis fait un devoir de l'imiter.

EUGÈNE.

Eh ! qui sait mieux que moi avec quelle impartiale équité, quelle probité sévère, vous exercez ce pénible emploi !

BONNEVAL.

L'homme choisi pour être l'organe des lois doit être pur comme elles. Jusqu'à présent je ne t'avais point parlé de cette nouvelle faveur du prince ; l'occasion ne s'en était pas offerte. Grâce à la simplicité de nos mœurs, au peu de luxe qui règne dans ces contrées, les crimes y sont rares, et depuis long-tems nous n'en avons pas eu à punir. L'assassinat de M. Michelin réclame toute mon attention. L'intérêt de la société veut que je ne néglige rien pour connaître et punir les auteurs de ce meurtre. Aussi, pour la première fois, je t'associe à mon auguste et douloureux ministère.

EUGÈNE, à part.

Quelle épreuve ! oh ! Ciel ! (*Haut.*) Quoi ! mon père, vous exigez...

BONNEVAL.

Placé près de moi, tu inscriras les réponses des accusés. Si quelque chose m'échappe, ton attention y suppléera.

EUGÈNE.

Vous ne savez pas combien est pénible la tâche que vous m'imposez.

BONNEVAL.

Je le conçois. Ce n'est pas seulement l'humanité qui m'ordonne de laisser à la défense des accusés la plus grande latitude, mais la position dans laquelle je me trouve. Tout le monde ici connaît la mésintelligence qui régnait entre M. Michelin et moi. Je dois donc craindre, en me montrant ou trop sévère ou trop indulgent, que l'on ne m'accuse de prévention. Je ne sais, mais mon âme se refuse à croire Armand coupable d'un tel crime.

EUGÈNE, vivement.

Je pense comme vous, mon père.

BONNEVAL.

C'est bien, Eugène. Quels que soient les soupçons qui planent sur la tête d'un prévenu, jusqu'à ce que les preuves les plus claires aient attesté son crime, on doit l'encourager, le plaindre, et ne voir en lui qu'un innocent.

EUGÈNE, de même.

Oh! oui, mon père, nous devons voir un innocent dans Armand, dans Jérôme.

BONNEVAL.

Mon fils, comme toi je me plais à croire qu'Armand sortira victorieux de l'accusation dirigée contre lui. Mais il est jeune encore.... A cet âge que les passions rendent si redoutable, il est difficile de se garantir de leurs excès. Le désir de briller, la soif de l'or, et

le jeu surtout, n'aplanissent que trop souvent le chemin du crime. Tu ne sais pas, cher Eugène, tu ne sauras jamais, sans doute, combien ce funeste penchant a fait de coupables!

EUGÈNE, à part.

Plût au Ciel!.... Je n'ai pas la force de le désabuser.

BONNEVAL.

J'entends du bruit.... On vient... L'instruction va commencer. Plaçons-nous, mon fils; du calme, de la fermeté surtout.

EUGÈNE, à part.

Ah! jamais je n'en eus autant besoin. (*Haut.*) Par grâce, mon père, veuillez me dispenser....

BONNEVAL.

Le motif qui m'a décidé n'admet point d'observation.

SCÈNE V.

ARMAND, BONNEVAL, EUGÈNE, GRIMALDI, VIRGINIE, MADELON, PEUPLE, ARCHERS.

BONNEVAL, à Armand.

ASSEYEZ-VOUS.

(Il lui montre un siége à gauche. Eugène s'assied à côté de la table. Bonneval est assis en face du public. Le peuple garnit l'escalier et les tribunes.)

GRIMALDI, à part.

Eugène assis auprès de son père! par quel hasard!

BONNEVAL.

M. Armand, je ne rappellerai pas ici les circonstances qui ont fait connaître la mort de votre oncle, et qui m'ont imposé la douloureuse obligation d'instruire publiquement cette affaire, pour la soumettre ensuite au jugement de la cour souveraine; elles sont connues de tout le monde... Malheureusement, presque toutes semblent vous accuser, et font peser sur vous cette présomption terrible, que vous n'êtes point étranger à l'assassinat de M. Michelin. (*Bas à Eugène, qui frissonne en détournant la vue.*) Tu frémis, Eugène! Efforce-toi donc de modérer ta sensibilité.

ARMAND.

Ma justification ne sera pas difficile.

BONNEVAL.

Je le désire. Dans un moment où vous ne pouviez prévoir les conséquences d'un pareil aveu, vous êtes convenu avoir attaché votre cheval à un arbre, pour vous rendre à la Chapelle-des-Bois.

ARMAND.

Oui, Monsieur.

BONNEVAL.

Quel motif vous attirait à cette chapelle?

ARMAND.

Un devoir sacré.

BONNEVAL.

Quel était ce devoir?

ARMAND.

C'est un secret qui ne m'appartient pas.

BONNEVAL.

La justice a le droit de tout savoir.

ARMAND.

Excepté ce que l'honneur et la foi du serment défendent de lui révéler.

BONNEVAL.

Ces réticences ne peuvent que fortifier les soupçons qui s'élèvent contre vous. Des renseignemens qui me sont parvenus à l'instant m'apprennent que le voyage de votre oncle à Chambéry avait pour objet le paiement d'une acquisition pour laquelle il avait réuni tous les effets négociables en circulation sur la place. Son portefeuille devait en être rempli. Par une fatalité difficile à expliquer, vous perdez le vôtre précisément dans l'endroit où la victime a péri, et vous le saisissez, aussitôt qu'il s'offre à votre vue, avec un empressement, une espèce de terreur qui n'a pu échapper même aux regards les plus indifférens. Le refus que je vous fis de la main de ma fille, refus que vous attribuâtes avec raison aux torts graves que j'avais à reprocher à

M. Michelin, occasionna entre vous et lui de violentes querelles, qui rendirent enfin votre éloignement indispensable. Au bout de six ans, vous revenez, et votre oncle périt le même jour, à la même heure, dans le lieu même où vous vous êtes arrêté.

ARMAND.

Ce rapprochement est cruel, Monsieur, et je sens quelles inductions l'esprit le moins prévenu peut en tirer; il prouve que les apparences les plus fortes peuvent s'accumuler sur la tête d'un innocent; il atteste ce que présente de redoutable le ministère des hommes chargés de défendre la société, et de poursuivre la punition des crimes. Ah! s'il était possible qu'un juge fût en ce moment à ma place, il frémirait sans doute, et renoncerait pour toujours à l'effrayante responsabilité qui pèse sur lui.

BONNEVAL.

Mais enfin, ce portefeuille?...

ARMAND.

Est le mien, Monsieur. Je vous l'ai dit; il renferme des secrets qu'il m'est impossible de vous confier.

BONNEVAL.

Cependant je dois en exiger le dépôt; la résistance serait inutile et fâcheuse pour vous.

ARMAND.

Le voilà, Monsieur. Les archers, qui ne

m'ont pas quitté, savent que je n'en ai rien soustrait; mais je vous supplie, au nom de l'honneur, au nom de tout ce qui vous est cher, de ne point l'ouvrir, à moins qu'une indispensable nécessité ne vous y force.

BONNEVAL.

Je ne sais si je dois....

ARMAND, noblement.

Si cette faveur devait vous compromettre, Monsieur, je ne la solliciterais pas.

BONNEVAL.

Je vous l'accorde.

(Armand se lève, et va poser le portefeuille sur la table.)

VIRGINIE, sur les genoux de Grimaldi.

Tiens! c'est le joujou que j'avais hier soir dans la Chapelle!

BONNEVAL.

Que dis-tu?

ARMAND, à part.

Quelle imprudence!

EUGÈNE, à part.

Tout va se découvrir!

GRIMALDI, à part.

Je n'avais pas prévu....

BONNEVAL.

Approche, mon enfant. (*Virginie saute à*

terre, et court auprès de M. Bonneval.) Quand donc as-tu été à la Chapelle?

VIRGINIE.

Hier soir.

BONNEVAL.

Avec qui?

VIRGINIE.

Avec ma petite maman.

BONNEVAL, frémissant.

Oh! Ciel! (*A part.*) Cruel enfant! quel coup tu viens de me porter! (*A Armand.*) Vous avez entendu, Monsieur, est-il vrai?

ARMAND.

Je n'ai rien à dire.

BONNEVAL se lève.

Que l'on fasse venir ma fille.

(Madelon sort.)

SCÈNE VI.

ARMAND, EUGÈNE, VIRGINIE, GRIMALDI, BONNEVAL.

(Armand est absorbé dans ses réflexions douloureuses.

EUGÈNE, à part.

Hélas! elle sera donc aussi témoin de ma fin déplorable.

(Depuis ce moment jusqu'à la dernière scène, il écrit par intervalles; il lève fréquemment les yeux au ciel, et paraît ressentir de vives douleurs.)

BONNEVAL, se promenant avec agitation.

Ernestine à la Chapelle ! dans quelle intention ?... Pourquoi, comme de coutume, ne m'a-t-elle pas prié de l'accompagner ?... Ah ! je désire et je tremble tout à la fois de connaître la vérité.... La voici... Sa pâleur, son abattement.... Malheureux père !.... Grand Dieu, serait-elle coupable !

(Il va reprendre sa place.)

SCÈNE VII.

ARMAND, BONNEVAL, EUGÈNE, ERNESTINE, GRIMALDI, VIRGINIE, MADELON, ARCHERS, PEUPLE.

(Madelon soutient Ernestine, qui s'avance plus morte que vive. Virginie s'échappe des mains de Grimaldi, et va embrasser sa mère. Les domestiques s'éloignent après avoir avancé un siége à leur maîtresse.)

GRIMALDI reprend l'enfant, va auprès d'Ernestine, et lui dit tout bas :

Quoi qu'il arrive, tenez votre promesse, car je ne manquerai pas à la mienne.

(Il va se placer avec l'enfant auprès d'Armand, en face d'Ernestine, de manière à l'intimider par ses regards.)

BONNEVAL n'interroge sa fille qu'en tremblant et sans oser la regarder.

Est-il vrai, ma fille, que vous soyez allée hier soir à la Chapelle-des-Bois ?

ERNESTINE.

Qui, mon père.

BONNEVAL.

Dans quelle intention ?

ERNESTINE.

Dans quelle intention...

BONNEVAL.

Ne me cachez rien. Vous y avez rencontré M. Armand?

ERNESTINE.

Il est vrai.

BONNEVAL.

On présume que M. Michelin a péri dans cette même chapelle; le croyez-vous ?

ERNESTINE.

J'en suis sûre.

BONNEVAL.

Sûre?

ERNESTINE.

Malheureusement.

BONNEVAL.

Vous étiez donc présente?

ERNESTINE.

Hélas !

BONNEVAL.

Répondez d'une manière positive.

ERNESTINE.

Témoin invisible, j'ai tout entendu.

BONNEVAL.

M. Armand était-il parmi les assassins?

ERNESTINE, très-vivement.

Lui? Oh! non.

BONNEVAL.

Osez-vous l'affirmer?

ERNESTINE, se levant et avec solennité.

Devant Dieu.

BONNEVAL.

Puisque vous affirmez qu'il n'était point au nombre des meurtriers, vous les connaissez donc?

ERNESTINE.

Je le crois.

BONNEVAL.

Nommez-les.

(Eugène est dans une affreuse perplexité.)

ERNESTINE.

J'étais privée de l'usage de mes sens au moment où l'on a consommé le crime, et je craindrais de me tromper.

EUGÈNE, par un mouvement involontaire.

O mon Dieu! quelle affreuse situation.

BONNEVAL, lui prenant la main.

Va, mon fils, tu ne peux la sentir aussi vivement que moi. (*A Ernestine.*) Et Jérôme, était-il aussi dans la chapelle?

ERNESTINE.

Oui, mon père.

BONNEVAL.

Le croyez-vous auteur ou complice du crime ?

ERNESTINE.

Ni l'un ni l'autre.

BONNEVAL,

Comment ! il n'y a point participé ?

ERNESTINE.

Au contraire.

BONNEVAL.

Quelle énigme !... D'où lui vient cette bague qu'Armand a reconnue comme appartenant à son oncle ?

ERNESTINE.

Ne m'interrogez plus. Armand et Jérôme sont innocens.

BONNEVAL.

Qu'on fasse entrer Jérôme.

ARMAND, à part.

Quel inconcevable mystère ! Qui donc a pu si bien l'instruire, et quel motif si puissant l'empêche de faire connaître la vérité ! (*Haut.*) Ernestine, n'hésitez point à vous rendre au désir de votre père. La société veut être vengée. Le glaive de la justice doit atteindre les coupables, quels qu'ils soient.

ERNESTINE.

N'achevez pas !

EUGÈNE, à part.

O mon Dieu ! que je souffre !

GRIMALDI, bas à Eugène.

Tache donc de te contraindre ; ta figure seule va tout révéler.

SCÈNE VIII.

ARMAND, JÉROME, GRIMALDI, VIRGINIE, BONNEVAL, EUGÈNE, ERNESTINE, MADELON, ARCHERS, PEUPLE.

JÉROME.

Oh ! ça, vous autres, aurez-vous bientôt fini ? Si ça vous amuse de me promener, je vous le dis, foi d'homme, ça n' me plaît guère à moi.

BONNEVAL.

Jérôme, je vous ai fait appeler pour que vous fassiez, devant le public assemblé, les révélations que je n'ai pas voulu entendre ce matin.

JÉROME.

Oh! qu'à ça ne tienne, M. Bonneval ; j' vas tout vous dire. Oh ! j' vous dirai tout, d'abord, je ne crains rien, moi, j'ai la conscience nette.

BONNEVAL.

Avez-vous vu ma fille dans la chapelle hier soir ?

JÉROME.

Mademoiselle Ernestine ?.... Quelle drôle d'idée, par exemple ! Il me semble que ce n'est pas à c'te heure-là qu'on rencontre une demoiselle dans les bois.

BONNEVAL.

Elle y était cependant, car elle vous y a vu.

JÉRÔME.

Elle m'a vu, mademoiselle Ernestine ?..... Ah ! bah ! laissez donc.... Avec tout l' respect que j' vous dois, ainsi qu'à la compagnie, j' vous dirai que ça me semble un peu difficile, pour ne pas dire impossible ; car il faisait nuit noire, et certainement vous n'avez bien pu m'entendre, mais pour me voir, j' vous en défie.

ERNESTINE.

Il est vrai que je n'ai fait que vous entendre.

JÉROME.

Vous voyez bien que j'avais raison.

BONNEVAL.

Et que disait-il ?

ERNESTINE.

Mon père....

JÉROME.

Oh ! n' vous gênez pas, Mademoiselle ... Comme je n'ai point fait d' mal, vous pouvez tout dire. Vous m'avez peut-être entendu, quand j' menaçais de tuer....

(Mouvement général.)

BONNEVAL.

Comment ! Vous menaciez de tuer ?...

JÉROME.

Un moment !... Entendons-nous...C' n'est pas c' pauvre M. Michelin que je voulais tuer. Je menaçais un homme ou plusieurs hommes, je n' sais pas moi combien ils étaient, qui maltraitaient une personne. J'avais entendu de loin un coup de feu, des cris... Il m'a semblé que c'était une voix de femme, et j' sommes accouru pour la défendre. C'est-il vrai, ça, Mademoiselle.

ERNESTINE.

Oui.

JÉROME.

Tiens ! j'y songe présentement. C'était peut-être vous que ces coquins menaçaient?... Ça serait singulier, par exemple !

BONNEVAL.

Était-ce vous que l'on menaçait, ma fille ?

ERNESTINE.

Oui, mon père, c'était moi.

JÉROME.

Vous n'avez rien dit tout le tems que j'étais là. Par ainsi, moi, je n'ai pas pu vous reconnaître à la voix : c'est clair ça... Il n'y a que deux moyens de reconnaître les gens, avec les yeux ou bien les oreilles.

BONNEVAL, à Ernestine.

Pouvez-vous désigner les personnes qui vous menaçaient ?

ERNESTINE, intimidée par Grimaldi.

Non. Je... ne... le... peux pas.

BONNEVAL.

Chaque incident nouveau, chaque mot semble compliquer encore cette affaire. (*A Jérôme.*) Mais enfin, comment cette bague s'est-elle trouvée à votre doigt ?

JÉROME.

On me l'a donnée.

BONNEVAL.

Qui ?

JÉROME.

Ah ! quelqu'un qui n'est pas loin.

(Mouvement d'effroi de Grimaldi, d'Eugène et d'Ernestine.)

GRIMALDI, à part.

Ce misérable m'aurait-il reconnu ?

JÉROME.

Venez çà, M. l'archer, approchez.... Venez raconter à M. Bonneval comme quoi,

après avoir pris mon fusil, vous m'avez confié ce bijou, en me disant de le rapporter à Saint-Jean-de-Maurienne, chez le brigadier, pour me faire reconnaître, et que là je recevrais un secours. C'est-il vrai, ça?

LE BRIGADIER.

Je ne sais pas ce que vous voulez me dire.

BONNEVAL.

M. le brigadier ne pouvait se trouver hier dans la Chapelle à l'heure où le crime paraît avoir été commis; car je l'avais envoyé à cinq lieues d'ici; et dans une direction opposée.

JÉROME.

Diable! c'est singulier!... Si c' n'est pas M. le brigadier, c'est apparemment un autre qui a pris sa qualité. Demandez plutôt à mademoiselle Ernestine, puisqu'elle y était, si l'on ne m'a pas remis c'te bague pour me faire reconnaître.

ERNESTINE.

Ce sont, en effet, les termes dont on s'est servi.

BONNEVAL.

Reconnaîtriez-vous celui qui vous a fait ce perfide présent?

JÉROME.

Certainement... Ah! dam', c'est selon, ça... A dire vrai, je serais bien aise d' le reconnaître, mais ça n'est pas facile.

BONNEVAL, montrant Armand.

Est-ce Monsieur ?

JÉROME.

M. Armand!

ARMAND.

Oui ; est-ce moi ? me reconnaissez-vous pour celui qui vous a remis la bague ?

JÉROME, qui a paru l'écouter avec attention.

Vous ? Oh ! nenni-dà ! Ça n'est pas vous. L'homme qui m'a arrêté, et qui, selon toute apparence, était un d' ceux qui on fait c' mauvais coup, était bien aussi robuste qu' vous... Il m'a serré d'une force diabolique... les côtes m'en font encore mal ; c'est tout ce que j'en sais. Il faisait nuit, comme on dit, à ne pas voir le bout d' son nez. Au surplus, je vous ai donné un bon indice; c'était de suivre la trace des pas.

GRIMALDI, à part.

Éloignons cette idée dangereuse pour nous. (*Haut.*) M. Bonneval, me sera-t-il permis de rappeler ici un fait que j'ai été à même de vérifier, et sur lequel on ne s'est point assez appesanti ?

JÉROME, à part.

Oh ! quelle voix !

GRIMALDI.

Il pourrait, selon moi, donner l'explication de cette douloureuse catastrophe. On a

trouvé, près de l'endroit où le malheureux Michelin a péri, deux pistolets...

(Le brigadier les montre.)

ARMAND.

Ce sont les siens.

GRIMALDI.

Dont l'un est vide, et l'autre encore chargé, mais sans amorce.

JÉROME, à part.

On dirait que c'est ça !

BONNEVAL.

Jérôme, combien de coups avez-vous entendus ?

JÉROME.

Un seul, M. Bonneval. (*A part.*) Tant plus qu' j'écoute, tant plus qu' c'est ça !

ARMAND, à Jérôme.

Qu'avez-vous donc ?

JÉROME.

Paix ! laissez-le parler, qu' je l'écoute encore.

GRIMALDI.

Il est plus que probable que M. Michelin, pour des motifs que l'on découvrira plus tard, sans doute, aura essayé de se tuer dans la Chapelle, mais que, s'étant blessé seulement, il se sera traîné jusqu'à l'Isère pour y terminer sa vie.

ARMAND, paraît concevoir des soupçons.

M. Bonneval, le moyen que l'on vous propose est évasif, insidieux; il tend à vous dérober la connaissance des vrais coupables; je ne l'admettrai jamais comme une preuve complète; il ne me justifierait pas suffisamment. Des soupçons injurieux se sont élevés contre moi; il faut qu'ils soient détruits. Tout à l'heure j'étais au nombre des prévenus, maintenant je deviens accusateur. Il faut que mon oncle soit vengé. Ernestine a été menacée dans la chapelle; il faut que l'on sache par qui. Certes, ce ne peut-être que par des hommes intéressés à dérober leur secret; ce secret, Ernestine le connaît, et je lui ordonne de le révéler.

ERNESTINE.

Armand!

BONNEVAL.

Je lui ordonne! de quel droit?

ARMAND.

Oui, Monsieur, je l'ordonne au nom de l'autorité que j'ai sur elle.

BONNEVAL.

De l'autorité?

ARMAND.

Ernestine est mon épouse.

BONNEVAL.

Votre épouse!

ERNESTINE, tombant à genoux.

O mon père! ne me maudissez pas.

ARMAND.

Ouvrez ce portefeuille; vous y trouverez la preuve de notre union, contractée de l'aveu de sa mère et en sa présence. Ces lettres vous donneront une juste idée de la tendre affection dont m'honorait votre respectable épouse. Mais précisément parce que les torts de M. Michelin envers moi pouvaient faire supposer que je fus son ennemi, je n'en dois être que plus ardent à venger sa cendre. C'est pour me voir plus tôt qu'Ernestine s'est rendue à la Chapelle; maintenant il faut qu'elle nous dise ce qu'elle y a vu et entendu après mon départ. Parlez, Ernestine.

BONNEVAL.

Parlez, ma fille, je vous l'ordonne comme père et comme magistrat.

ARMAND.

Désignez les meurtriers.

ERNESTINE.

Je n'en connais qu'un.

ARMAND.

Nommez-le.

ERNESTINE.

Eh bien!... (*Grimaldi met la main sous son habit, à la hauteur de la poitrine, comme pour prendre son stilet. Ernestine le*

voit, et s'écrie avec l'accent du désespoir.)
Armand, sauve ta fille !

ARMAND, devine une partie de l'intention d'Ernestine. Il prend vivement Virginie et la sépare de Grimaldi.)

Sois sans crainte ! je réponds d'elle.

GRIMALDI.

Monsieur, votre action semblerait m'inculper !

ARMAND, avec beaucoup d'énergie.

Nous verrons plus tard si vous méritez de mourir de la main d'un officier français. Répondez avant tout à Madame.

GRIMALDI, à Ernestine.

Quoi ! Madame, vous oseriez ?...

ERNESTINE.

Oui, malheureux ! tu as voulu m'assassiner !

TOUS.

Grimaldi !

JÉROME.

Oh ! pour le coup, c'est lui !

BONNEVAL.

Que veux-tu dire !

JÉROME.

J' veux dire que la voix de Monsieur est précisément celle de l'homme qui m'a arrêté dans la chapelle, et qui m'a donné la bague.

GRIMALDI, hors de lui.

Misérable coquin! tu oses...

JÉROME.

D' mieux en mieux! Sur mon âme et conscience, c'est lui!... Oh! j' le jure devant Dieu!

GRIMALDI.

M. Bonneval, vous jugerez de sang-froid quel degré de confiance mérite cette double accusation. Le crime a été commis cette nuit, et vous savez qu'Eugène et moi nous ne nous sommes pas quittés. S'il était possible d'accueillir cette ridicule dénonciation, il faudrait en conclure que votre fils est complice d'un meurtre.

ERNESTINE, à part.

Oh! mon Dieu! qu'ai-je fait?... il a raison... mon frère...

EUGÈNE, présentant un papier à Bonneval.

Lisez, mon père... (*A part.*) Ah! je meurs.

BONNEVAL, parcourt le papier; à part.

Quel épouvantable secret!... Ah! pour notre honneur, dérobons-en, s'il se peut, la connaissance à ceux qui m'entourent!

GRIMALDI, à part.

Il a tout dit! Je suis perdu!

BONNEVAL, voyant chanceler Eugène.

Mon fils !

(Ernestine accourt et soutient son frère : Armand et Madelon s'approchent également.)

BONNEVAL, prenant Grimaldi par le bras et l'entraînant auprès d'Eugène, lui dit avec une voix étouffée.

Viens, malheureux, contemple ton ouvrage... Voilà donc le prix de ma confiance... Voilà donc où peuvent conduire de faux amis et des sociétés corrompues !... Misérable ! ta mort...

GRIMALDI.

La mort ! je ne la crains pas.

(Il tire son stilet et veut se frapper ; Jérôme et le brigadier se précipitent sur lui, et le désarment.)

BONNEVAL, au brigadier.

Monsieur, je vous livre le coupable ; conduisez-le à Chambéry.

(Grimaldi s'éloigne.)

EUGÈNE, à son père, d'une voix mourante.

Mon père, ne maudissez pas la mémoire de votre fils.

BONNEVAL.

Ernestine, Armand, et vous, mes amis, aidez-moi à secourir cet infortuné. Si nous ne pouvons l'arracher au trépas, que votre tendresse adoucisse au moins la douleur de sa perte.

(Tout le monde se groupe autour d'Eugène. Les archers emmènent Grimaldi, qui tourne souvent la tête pour voir encore son malheureux ami. Le peuple est consterné. Tableau de douleur.)

FIN DE LA CHAPELLE DES BOIS.

LE

BELVÉDER,

OU

LA VALLÉE DE L'ETNA,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

PAR M. GUILBERT DE PIXÉRÉCOURT;

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 10 décembre 1818.

PERSONNAGES.

LE DUC DE BELMONTE, président des États de Sicile.
ÉMILIA, sa fille, jeune veuve.
LE COMTE LORÉDAN, sous les noms de Giovanni et Spalatro.
LUDOVIC, confident du Comte.
FLORETTA, suivante d'Émilia.
JÉRONIMO, majordome du Duc.
LÉONARD, pirate, lieutenant de Spalatro.
CARLI, } Pirates.
SÉBASTIANO, }
LE CHEF DES SBIRES.
SBIRES.
PIRATES.
SEIGNEURS.
VILLAGEOIS.

La scène se passe en Sicile.

Le premier acte est dans la vallée, au pied de l'Etna, non loin de la mer.

Le deuxième acte à Catane.

Le troisième acte sur un belvéder construit sur un rocher de laves, dans une des îles des Cyclopes.

LE BELVÉDER,

MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une campagne sur le bord de la mer. A droite, le mur d'un parc. La grille qui en ferme l'entrée est oblique. Une pente douce, garnie de vignes et d'arbustes fleuris, conduit à un petit hospice bâti à gauche sur l'éminence. En avant à gauche, au premier plan, est un massif carré, dans le milieu duquel est une niche et une madone. Le jour commence à poindre.

SCÈNE I.

LORÉDAN, LUDOVIC. (*)

(Lorédan est vêtu en garde-chasse et Ludovic en valet.)

LORÉDAN.

(Ce rôle est constamment sombre : il faut lui donner une teinte presque sauvage toutes les fois qu'il n'est pas en présence d'Émilia ou du duc.)

(Il est debout auprès de la petite porte du parc et appuyé sur son fusil.)

LUDOVIC !

(*) Toutes les indications de DROITE et de GAUCHE que l'on trouvera dans le cours de la pièce sont censées prises du parterre.

Les acteurs sont placés au théâtre comme les personnages en tête de chaque scène.

LUDOVIC.

Seigneur ?...

LORÉDAN.

J'ai cru entendre du bruit dans le parc ; va, mon ami, va reprendre le poste que je viens de quitter. Gardons soigneusement cette enceinte où repose mon Émilia : veiller sur celle que l'on aime, pour la protéger, la défendre, est l'un des plus baux droits de l'amour et la plus noble prérogative de notre sexe. De funestes pressentimens m'avaient alarmé : je redoutais pour cette nuit quelque tentative contre ma chère duchesse, de la part de ces misérables pirates que j'ai trop long-tems nommés mes compagnons ; mais le jour qui va luire et assurer mon bonheur s'écoulera, je l'espère, pur et sans nuage. Va, observe tout, et viens m'avertir aussitôt que tu remarqueras le moindre mouvement dans le château, car c'est aujourd'hui que ma bien-aimée et son père doivent retourner à Catane.

LUDOVIC.

J'y vais, seigneur Lorédan.

LORÉDAN.

Chut ! le nom de Giovanni est le seul sous lequel je puisse paraître en Sicile ; ne l'oublie donc jamais, Ludovic ; songe que la moindre indiscrétion serait cause d'un affreux malheur...

LUDOVIC.

Que je déplorerais pendant le reste de ma vie, car vous savez si je vous aime, si mon zèle...

LORÉDAN.

Je ne puis trop le louer, bon Ludovic; je ne croirai jamais l'avoir suffisamment récompensé.

(Ludovic sort par la droite, à l'angle du parc.)

SCÈNE II.

LORÉDAN.

Qu'ai-je dit? je n'ai plus de craintes!.... et la plus cruelle subsiste dans toute sa force. Plus le moment approche, plus mon anxiété s'accroît; car je n'irai point à l'autel avant d'avoir instruit Émilia. Dussé-je encourir son indignation et sa haine, je dois lui faire connaître la vérité. L'honneur l'exige. Ah! que cet aveu est terrible! cent fois prêt à s'échapper de mes lèvres, la honte l'a retenu. Je n'ai pu me résoudre à perdre en un moment le fruit de tant de soins, la possession d'un cœur d'où dépend le charme de ma vie. Je suis coupable, sans doute; oui, ce retard m'accuse.... mais j'aime Émilia, je l'aime éperdûment.... la certitude de la posséder me semble préférable à tous les trésors de la terre, et peut-être va-t-elle prononcer l'arrêt fatal de

notre séparation. Je vais te sembler bien coupable, chère Émilia! et pourtant je ne suis que malheureux. L'honneur n'a pas un seul instant cessé de m'animer.... J'entends du bruit dans le parc... peut-être un message d'Émilia!...

SCÈNE III.

LÉONARD, LORÉDAN.

(Léonard entre par la gauche, sous l'habit d'un mendiant.)

LÉONARD, à part.

Ah! je le trouve donc, enfin.

(Il traverse le théâtre et va se cacher près la grille du parc.)

LORÉDAN.

Non : c'est son père avec le majordome.

SCÈNE IV.

LE DUC DE BELMONTE, JÉRONIMO, LORÉDAN, DOMESTIQUES dans le fond.

(Le duc de Belmonte, suivi de quelques domestiques sort par la petite porte du parc. Lorédan se tient à l'écart, derrière la madone.)

LE DUC.

Tu m'as bien entendu, Jéronimo?

JÉRONIMO.

Oui, oui, M. le Duc, très-bien.

LE DUC.

Vous partirez vers deux heures avec Émilia, pour venir me retrouver à Catane, où je juge à propos de vous devancer. D'ici là j'aurai tout disposé pour la cérémonie du mariage : elle aura lieu la nuit prochaine, dans la chapelle de mon palais.

LORÉDAN, à part.

Plaise au Ciel !

JÉRONIMO.

Comment, Monseigneur, vous croyez qu'elle aura lieu cette nuit ?

LE DUC.

Assurément, je le crois. Pour quelle raison en douterais-tu ?

JÉRONIMO.

Pardon; mais il me semble que, pour conclure un mariage, il faut, de toute nécessité, qu'il y ait deux personnes.

LE DUC.

Oui, ordinairement. Eh ! bien !...

JÉRONIMO.

Eh bien ! il serait très-possible que le comte Giovanni n'y fût pas. On ne sait jamais où il est, d'où il vient, où il va et quand il arrive. Il ne le sait peut-être pas lui-même.

LE DUC.

Sais-tu, mon vieux Jéronimo, que tu mets souvent ma patience à de rudes épreuves? tu abuses des priviléges de l'ancienneté. Je voudrais bien savoir ce que t'a fait le comte Giovanni.

JÉRONIMO.

Ce qu'il m'a fait, Monseigneur?... (*Apart.*) Son valet ose aimer la jeune Floretta sur laquelle j'ai des vues.

LE DUC.

Tu ne le sais pas toi-même. Vois quelle injuste prévention!

JÉRONIMO.

Je dois me taire, puisqu'il a été assez heureux, disons mieux, assez adroit pour captiver le cœur de la Signora, et obtenir votre confiance.

LE DUC.

Il est vrai, je l'estime fort: je le crois délicat, loyal, plein d'honneur; sans cela, jamais il n'aurait obtenu mon consentement. Émilia est veuve et maîtresse de ses actions; je n'aurais pu que blâmer son choix sans m'y opposer; mais heureusement il est tel, que je ne crois pas qu'elle en puisse faire un meilleur. Le Comte est le dernier rejeton d'une ancienne famille de Florence.

JÉRONIMO, à part.

Il le dit, au moins.

LE DUC.

Il possède de grandes richesses.

JÉRONIMO, à part.

Qui viennent je ne sais d'où.

LE DUC.

Sous quelque point de vue que j'envisage cette union, elle me semble avantageuse, et je suis intimement persuadé que mon Émilia y trouvera le bonheur. On connaît la sévérité de mes principes : une conduite irréprochable et l'honneur porté jusqu'à l'exagération, sont les premières qualités que je désire trouver dans mon gendre. Sous ce double rapport, le comte Giovanni ne me laisse rien à désirer.

LORÉDAN, à part.

Ah ! malheureux Lorédan !... quand il apprendra...

LE DUC.

Défends-toi donc désormais de toutes réflexions ; du moins ne t'enhardis pas jusqu'à les mettre au jour.

(Il s'éloigne par la gauche, suivi de ses domestiques.)

SCÈNE V.

JÉRONIMO, LORÉDAN.

JÉRONIMO.

Soit : je ne dirai plus rien ; mais cela ne

m'empêchera pas de penser que le prétendu comte Giovanni est un être bizarre, un personnage énigmatique, et que je me garderais bien de lui donner ma fille, si j'avais l'honneur d'être le duc de Belmonte. Le président des États de Sicile pouvait trouver un gendre qui fût au goût de tout le monde; sans compter que ce mariage me déplaît, qu'il contrarie mes vues, et que.... enfin.... Au reste.... le oui fatal n'est pas encore prononcé... d'ici là... peut-être... il faudra voir... nous verrons.

(Il rentre et ferme la porte du parc.)

SCÈNE VI.

LORÉDAN, LÉONARD.

LORÉDAN.

Je ne prévois que trop les maux incalculables qui résulteraient d'un plus long silence. Un amour insensé, irrésistible m'a conduit au bord du précipice. Ah! du moins, que j'y tombe seul. L'honneur me défend d'y entraîner Émilia. Ce sera bien assez du chagrin que lui causera l'horrible révélation que j'ai à lui faire. Son père est absent; je vais la trouver, et dérouler à ses yeux le tableau de ma vie entière.

(Il va frapper à la petite porte.)

LÉONARD, rentre et vient se placer devant cette porte.

Arrête, Spalatro.

LORÉDAN.

Spalatro ! qui donc es-tu, toi qui oses me donner ce nom détesté ?

LÉONARD.

Je te connais.

LORÉDAN.

Ce redoutable pirate est mort.

LÉONARD.

Non.

LORÉDAN.

Il a péri dernièrement dans un combat.

LÉONARD.

Non, te dis-je. Il est vrai que, feignant d'être grièvement blessé, il s'est jeté à la mer, et que Ludovic, son confident, a fait aussitôt répandre à bord le bruit de son trépas; mais c'était un piége.

LORÉDAN.

Un piége !

LÉONARD.

J'en suis sûr. J'étais derrière lui; j'ai suivi à la nage le canot qui l'a conduit à terre; il vit, et c'est toi.

LORÉDAN, très-ému, et cherchant à cacher son trouble.

Misérable imposteur !

LÉONARD.

Plus bas, je te prie. Un imposteur, n'est-ce pas, dis-moi, celui qui se pare d'un faux titre pour abuser une famille respectable ?

LORÉDAN, à part.

Oh ! Ciel ! (*Haut.*) Que veux-tu dire ?

LÉONARD.

Que tu t'es présenté chez le duc de Belmonte sous le nom supposé de Giovanni, et en lui cachant avec soin que tu es le fils du comte Lorédan, banni de la Sicile, il y a seize ans, et de plus le chef redouté d'une bande de pirates. C'est ce que je vais lui apprendre.

LORÉDAN, l'arrêtant.

Traître !

LÉONARD.

Garde pour toi ces épithètes outrageantes. Un traître! n'est-ce pas celui qui, manquant à sa promesse, abandonne ses compagnons, dans l'espérance de sauver sa vie aux dépens de la leur ?

LORÉDAN.

Encore une fois, qui es-tu ? réponds.

LEONARD, ôtant sa barbe.

Ton lieutenant.

LORÉDAN, à part.

Léonard ! je suis perdu. !

LÉONARD.

Tu veux nous quitter !

LORÉDAN.

Qui te l'a dit ?

LÉONARD.

Je le sais, ingrat ! Est-ce ainsi que tu tiens tes promesses ? As-tu donc oublié ce jour où, dans un combat à l'abordage contre les nôtres, tu demeuras seul sur le pont ? Tous les tiens avaient péri. Adossé au grand mât, tu te battais comme un lion. En vain on te criait de te rendre, tu n'écoutais que ton aveugle fureur, et chaque coup de ton cimeterre abattait un de nos compagnons. Tout à coup nous mîmes bas les armes, et tu nous vis tomber tous à tes pieds.

LORÉDAN.

Ah ! que me rappelles-tu ?

LÉONARD.

As-tu donc oublié ce que je te dis alors au nom de tous les nôtres ?

LORÉDAN.

C'est assez.

LÉONARD.

Tu m'entendras ; jeune héros, te dis-je, ton incroyable bravoure nous pénètre d'admiration et de respect. N'expose pas davantage des jours que tu peux rendre utiles. Spalatro, notre chef, vient de périr. Prends sa place, tu es digne de nous commander.

LORÉDAN.

Plutôt la mort, vous répondis-je.

LÉONARD.

Accepte! s'écrièrent tous mes compagnons.

LORÉDAN.

La mort était mille fois préférable!

LÉONARD.

Nous refusâmes de te la donner; toi seul pouvais remplacer l'invincible Spalatro. Nous offrîmes de te venger; tu n'avais qu'un mot à dire pour que les côtes de la Sicile ne présentassent plus que des ruines.

LORÉDAN.

Enfant dénaturé, j'aurais porté la mort dans le sein de ma patrie!... Ah jamais! jamais!

LÉONARD.

Tu consentis cependant à nous commander.

LORÉDAN.

Oui, mais sous la condition que vous jureriez de m'obéir aveuglément.

LÉONARD.

Nous le jurâmes.

LORÉDAN.

Je l'avoue, l'idée de me constituer le protecteur invisible d'un peuple qui nous avait proscrits, de verser mon sang pour sa défense, me parut grande et belle. J'acceptai

cet affreux commandement. L'effroi que le nom seul de Spalatro avait répandu sur les côtes de la Méditerranée, était un moyen de succès; je le conservai, quoique sa tête fût mise à prix par tous les souverains de l'Italie.

LÉONARD.

Prends garde; ce prix, je pourrais bien le gagner avant peu.

LORÉDAN.

Cependant quel usage ai-je fait de votre obéissance? J'ai affranchi la Sicile des immenses tributs que vous lui imposiez, et tout le monde ignore qu'elle en est redevable à un orphelin qu'elle a proscrit. Quand elle me doit la tranquillité, je ne suis pour elle qu'un objet de terreur, un infâme pirate dont elle attend le supplice, dont elle voudrait voir tomber la tête. Ah! j'ai dû mettre un terme à cette situation pénible.

LÉONARD.

Et pour cela tu juges à propos de nous sacrifier!... Je n'ai pas été dupe de tes ruses; attaché comme une ombre à tes pas, je t'ai suivi partout; je sais quel noble emploi tu as fait de ta portion dans nos prises; j'ai bien senti que tu recherchais l'alliance du duc de Belmonte, pour t'assurer un puissant protecteur, et j'attendais avec impatience le dénouement de cette intrigue; prends garde; il pourra t'être fatal.

LORÉDAN.

Mais de quel droit enfin prétendez-vous enchaîner éternellement ma destinée à la vôtre? Tout à l'heure tu parlais de promesses; vous en ai-je fait aucune? Vous avez juré de m'obéir aveuglément, vous avez tenu parole; mais vous dois-je compte enfin du reste de ma vie, et ne suis-je pas le maître d'abandonner une carrière déshonorante, de quitter ce nom de Spalatro, qui ne m'appartient pas, et sous lequel je suis exposé à périr d'une manière infâme?

LÉONARD.

Non, tu n'en es plus le maître.

LORÉDAN.

Un hasard malheureux, sans doute, m'a fait connaître la belle Émilia. Cette première passion, que je n'ai point cherché à combattre, est devenue le seul principe de mon existence, l'unique mobile de mes actions. J'ai placé dans son amour et dans sa possession toute ma félicité; je n'ai rien calculé, rien prévu; je me suis abandonné au charme enivrant que me fait éprouver sa présence, et je n'entrevois plus maintenant de véritable bonheur que dans le lien qui va m'attacher à elle pour toujours.

LÉONARD.

Eh bien! renonce au bonheur; car tu ne seras jamais son époux.

LORÉDAN.

Qui donc s'y opposera ?

LÉONARD.

Moi. Tu as couru pendant cinq ans les mêmes chances que nous, et nous ne permettrons pas qu'elles deviennent différentes. Notre sûreté en dépend. Le bâtiment est à l'ancre, à cinq lieues d'ici, dans la direction des îles des Cyclopes. Si dans trois heures tu ne l'as pas rejoint, le Vice-Roi saura tout. Il est arrivé hier à Catane : ton procès ne sera pas long.

LORÉDAN.

Et quel juge oserait me condamner? Fils d'un proscrit et proscrit moi-même, j'ai combattu pour la Sicile, quand j'aurais pu tourner mes armes contre elle : en prenant le nom de Giovanni, qui est effectivement celui d'un oncle de ma mère, quelle faute ai-je commise? J'ai répandu d'innombrables bienfaits. La tête de Spalatro est mise à prix, mais le nom de ce brigand n'est pas le mien.

LÉONARD.

Comment le prouveras-tu, quand j'affirmerai le contraire?

LORÉDAN.

Eh quoi! misérable! tu oserais?...

LÉONARD.

Tout, pour te conserver ou te perdre. Mes compagnons ne savent rien encore, ainsi tu

peux revenir; ton autorité sera toujours la même; ils te chérissent, t'admirent; tes ordres seront toujours des oracles pour eux, et ta volonté leur unique loi; mais, songes-y bien, si tu ne reviens parmi nous, au lieu de la pompe qui s'apprête, demain ton supplice servira de spectacle au peuple assemblé sur la place de l'Obélisque.

LORÉDAN.

Tu m'as vu cent fois affronter la mort, et tu peux croire que tes menaces me feront changer de résolution! J'ai juré de ne retourner jamais parmi vous, et je tiendrai mon serment.

LÉONARD.

Et moi, je te jure haine et guerre éternelle; je te poursuivrai jusqu'à ce que j'aie vu tomber ta tête. Adieu.

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE VII.

LORÉDAN, puis LUDOVIC.

LORÉDAN.

Je connais son caractère, et surtout son profond mépris pour les dangers; ce Léonard est un ennemi redoutable, inflexible: dût-il périr, il me perdra, s'il l'a résolu. (*A Ludovic qui accourt.*) Ah Ludovic!...

LUDOVIC.

Vous êtes bien ému, Seigneur ?...

LORÉDAN.

Je viens d'avoir une explication terrible avec Léonard.

LUDOVIC.

Léonard ?...

LORÉDAN.

Lui-même. Il nous a suivis, il sait tout, et veut me dénoncer au Vice-Roi, si je ne consens à retourner à bord.

LUDOVIC.

Oh! Ciel!

LORÉDAN.

La délicatesse exige qu'Émilia soit instruite au plus tôt; va la trouver de ma part, et dis-lui que je la supplie de m'accorder un secret entretien avant son départ pour Catane.

LUDOVIC.

C'est impossible, Seigneur. J'accourais vous annoncer que la jeune Duchesse vient de ce côté. Floretta m'a dit qu'avant de retourner à la ville, où tout s'apprête pour votre mariage, elle voulait visiter les infortunés de cette terre: elle désire que tous participent à ses dons, et fassent des vœux pour elle.

LORÉDAN, haut et près du public.

Eh bien! je vais monter à l'hospice des

guides de l'Etna ; tu sais qu'ils me sont tous dévoués. Là, je tracerai dans un fidèle écrit les aveux que j'aurais dû faire depuis longtemps, et tu saisiras le moment favorable pour le donner à ma bien-aimée.

LUDOVIC.

Oui, Seigneur.

LORÉDAN.

Enfin là je veillerai sur elle sans être vu ni même soupçonné par ce méchant Léonard. Si, contre toute attente, il me découvrait dans cette nouvelle retraite, les issues souterraines que l'on y a pratiquées à travers la lave, pour se sauver en cas d'une éruption, me donneraient le moyen d'échapper à sa vengeance.

LUDOVIC, qui a regardé à travers la grille.

Je vois Floretta, ma gentille amie, qui s'avance.

LORÉDAN.

Je te quitte, tu ne tarderas point à venir chercher ma lettre. (*Avec une sombre énergie.*) Dans une heure mon sort sera fixé ; si Émilia me repousse, je trouverai dans les flots la fin d'une vie insupportable et d'un mal sans remède ; si je lui parais innocent et toujours digne d'estime, alors j'aurai du courage pour me défendre et conserver des jours chers à celle que j'adore.

(Il monte vivement le rocher qui conduit à l'hospice. Ludovic le suit des yeux, l'encourage, le conduit à moitié chemin, et redescend pour aller à la rencontre de Floretta. Lorédan entre dans l'hospice et disparaît.)

SCÈNE VIII.

LUDOVIC.

Hélas! je plains sincèrement mon généreux bienfaiteur; jamais peut-être aucun homme n'a réuni plus de titres au bonheur, et jamais la fatalité ne s'est plus cruellement attachée à l'une de ses victimes. On ouvre, c'est Floretta.

SCÈNE IX.

LUDOVIC, FLORETTA, puis JERONIMO.

FLORETTA va vivement à Ludovic.

Vite! vite! cache-toi, Jéronimo me suit.

LUDOVIC, de même.

J'ai à te parler.

FLORETTA, de même.

Et moi aussi, mais plus tard.

LUDOVIC, de même.

Non, tout de suite.

(Il va se placer entre la madone et la coulisse à gauche.)

FLORETTA, de même.

Je comprends.

(Elle vient se prosterner devant la madone.)

JERONIMO, sortant du parc à pas de loup.

Sachons où va la gentille Floretta... pauvre petite! elle s'agenouille! elle va faire sa prière. Est-ce édifiant! écoutons.

(Il se tient derrière elle.)

LORETTTA, à part

Ah! tu m'écoutes, maudit jaloux; je vais te faire enrager. (*Haut.*) Santa madona, repousseras-tu les vœux d'un jeune cœur que l'amour a surpris?

JÉRONIMO, à part.

Que l'amour a surpris!...

FLORETTA.

Vois à tes pieds Floretta, et tout près d'elle celui qu'elle aime de toute son âme.

JÉRONIMO, à part.

A tes pieds! tout près d'elle!.. celui qu'elle aime...

FLORETTA.

Sans avoir encore osé le lui dire

JÉRONIMO.

C'est vrai qu'elle ne me l'a jamais dit.

FLORETTA, à part.

Il prend cela pour lui!

JÉRONIMO.

A genoux, Jéronimo, à genoux.

(Il se met à genoux derrière Floretta. Ludovic est aussi à genoux.)

FLORETTA, qui a souri avec malice sans tourner la tête.

Nos sentimens sont purs...

JÉRONIMO, à part.

Oh! purs, honnêtes et délicats...

FLORETTA.

On consent à notre union...

JÉRONIMO, à part.

Ah! mon Dieu!..

FLORETTA.

Santa Madona, fais qu'elle ait lieu le plus tôt possible!

JÉRONIMO et LUDOVIC, à part.

Oh! oui!

FLORETTA.

Et crois bien que nos cœurs ne changeront jamais.

JÉRONIMO, enchanté et à part.

Jamais!

LUDOVIC s'oubliant, s'écrie.

Jamais!

JÉRONIMO, à part.

Hein! ou il y a de l'écho ici, ou nous sommes deux.

FLORETTA.

Vois nos tendres regards se diriger vers l'objet aimé...

JÉRONIMO, à part.

Elle ne me regarde pas, c'est singulier.

FLORETTA.

Et comble nos plus chers désirs.

JÉRONIMO s'est levé; il a passé derrière la madone sans être vu de Ludovic ni de Floretta, qui lève les yeux au ciel.

Que vois-je?.. Ludovic!..

LUDOVIC quitte sa place et vient auprès de Floretta.

Oui, seigneur Jéronimo, c'est Ludovic qui, sûr de la main de Floretta, est maintenant le plus heureux des hommes. (*Il embrasse Floretta, et lui dit tout bas.*) J'ai à te parler de la part de mon maître.

FLORETTA.

Impossible à présent.

JÉRONIMO à Ludovic.

Petit séducteur! petit vaurien! allez rejoindre votre maître.

LUDOVIC.

C'est ce que j'allais faire.

(Il monte à l'hospice.)

JÉRONIMO, à Floretta.

Et vous, petite espiègle, n'avez-vous pas de honte!.. Écoutez-moi.

FLORETTA.

Tantôt! tantôt!.. Je cours au village remplir la commission dont la signora m'a chargée.

(Elle sort vivement à gauche.)

SCÈNE X.

JÉRONIMO.

Et moi qui croyais bonnement qu'elle m'adressait ces douces paroles!.. La perfide!.. C'est ma faute, aussi. Persuadé que le succès en amour dépend uniquement du premier mot, je n'ai pas encore osé le risquer... Depuis deux ans j'attends la minute opportune; si je la rencontre, je lui décoche une œillade... brûlante, il est vrai. Si je l'approche, je lui serre la main à la faire crier; l'amour rend si fort! Quand je suis à table auprès d'elle, je force son joli petit pied à s'arrêter sous la pesanteur du mien; tout cela est charmant, sans doute, mais ne suffit pas... Le moment presse... il faut que je saisisse la première occasion de me déclarer officiellement. (*Il tourne la tête vers la droite et regarde dans le parc.*) La signora s'avance... toujours rêveuse, mélancolique! depuis qu'elle s'est vue sur le point de tomber entre les mains du farouche Spalatro, sa tête... (*Il regarde à gauche.*) Mais que vois-je?.. La maligne Floretta, au milieu des habitans de cette val-

lée, dans le dessein, sans doute..... De tems immémorial les majordomes ont eu le privilége exclusif de haranguer leur Seigneur en pareille occurrence, et bien certainement je ne permettrai pas que l'on empiète sur mes droits.

(Il sort par la gauche en courant ridiculement.)

SCÈNE XI.

ÉMILIA, DOMESTIQUES.

(Les domestiques se tiennent au fond. Émilia s'avance en rêvant.)

ÉMILIA. (Tout ce rôle doit avoir une teinte mélancolique.)

Cher et bien aimé Giovanni, c'est aujourd'hui que je vais à l'autel prononcer devant Dieu le serment de te consacrer ma vie tout entière. Je touche donc enfin au moment de te revoir!.... Eh! que dis-je? tu ne m'as pas quittée un seul instant. Ces lieux sont remplis de ton souvenir, et voilà pourquoi je les préfère au séjour de la ville. Ce parc atteste ton étonnante bravoure; c'est là que tu m'as délivrée, comme par miracle, des pirates commandés par le redoutable Spalatro. Tous les infortunés te bénissent; il n'en est pas un dans cette vallée qui ne te comble d'éloges; enfin ce belvéder, où, pour la première fois, tu m'avouas ton amour, est devenu pour moi une retraite délicieuse... C'est là que j'ai

passé presque tous les instans de ton absence. Ah! jamais, sans doute, un homme n'a pu se flatter d'inspirer un sentiment aussi profond, aussi exclusif. Jamais, sans doute, aucun ne le mérita mieux.

SCÈNE XII.

JÉRONIMO, ÉMILIA, FLORETTA, LUDOVIC, HABITANS de la vallée de l'Etna.

FLORETTA.

Allez! vous êtes un vieux contrariant.

JÉRÔMINO, en entrant.

Petite caméristé, n'oubliez pas, je vous prie, le respect dû à ma qualité de major-dome et à mon âge.

FLORETTA.

Votre âge! triste privilége! je plains les hommes qui n'en ont pas d'autres.

ÉMILIA, avec bonté.

D'où naît cette querelle?

FLORETTA, à part.

On va me donner raison! (*Haut.*) Imaginez-vous, Signora ..

JÉRÔMINO.

Après moi, s'il vous plaît.

FLORETTA.

Comme il est galant!

ÉMILIA, à Floretta.

Laissez-le parler.

FLORETTA, à part.

J'enrage !

JÉRONIMO.

Signora, avant de retourner à Catane, vous avez désiré voir les habitans de cette vallée ?

ÉMILIA.

Il est vrai.

JÉRONIMO.

Pour se conformer à ce désir qui les honore, ils se sont précipités sur mes pas, et connaissant mon éloquence persuasive, entraînante, ils m'ont chargé de vous exprimer à la fois leurs remercîmens et leurs vœux : c'est à quoi je vais procéder.

FLORETTA.

Il ment, Signora !

JÉRONIMO.

Qu'est-ce à dire ?

FLORETTA.

Il se peut que les hommes l'aient choisi, mais je vous réponds que les femmes ne veulent pas de lui ; demandez-leur plutôt. C'est moi qu'elles ont désignée pour porter la parole.

JÉRONIMO.

Ce sera long.

FLORETTA.

Et bon.

JÉRONIMO.

J'en doute.

FLORETTA.

Du moins on n'entendra pas de sottises.

JÉRONIMO.

Je commence. (*Avec emphase.*) Ah! s'il est vrai que les habitans de la vallée de l'Etna, que dis-je ? de toute la Sicile, frémissent et frissonnent au seul nom de l'odieux, de l'épouvantable Spalatro.

TOUS.

Spalatro !

(Mouvement d'effroi.)

ÉMILIA, frappée de terreur.

Spalatro! c'est assez... Vous savez que son nom seul...

JÉRONIMO.

Signora, ce n'est qu'une comparaison... permettez...

ÉMILIA.

Non, c'est assez, Jéronimo.

FLORETTA, à part et riant avec malice.

Il a bien choisi son texte ! (*Haut.*) Ma bonne maîtresse, tout le monde ici est enchanté de votre mariage avec le comte Giovanni, le seigneur le plus aimable et le plus généreux de toute la Sicile. L'union de deux

ames aussi belles promet aux infortunés une utile protection, et à vous une longue suite de jours heureux ; puissent-ils l'être autant que nous le désirons !

ÉMILIA, l'embrassant au front.

Je te remercie pour ces bons villageois.

FLORETTA.

Il espèrent, Signora, que vous n'abandonnez pas tout-à-fait cette jolie campagne et que vous viendrez quelquefois visiter votre Belvéder.

ÉMILIA.

Oui, mes amis, j'y reviendrai. Doublement heureuse de vos témoignages d'affection et de l'amour de mon noble époux, c'est avec lui que j'irai désormais visiter vos chaumières pour partager votre bonheur ou vous porter des consolations.

TOUS.

Vive notre bonne Duchesse !

(Dans leur joie qui ne peut plus se contenir, les villageois sautent, s'embrassent et forment des danses très-animées.)

BALLET.

(On va chercher des siéges dans le parc. Émilia s'assied et prend part à l'allégresse de ces bonnes gens. A la fin du ballet on voit Ludovic sortir de l'hospice et descendre les rochers : il tient une lettre à la main.)

SCÈNE XIII.

LÉONARD, déguisé en musicien ambulant, JÉRONIMO, ÉMILIA, FLORETTA, LUDOVIC, HABITANS de la vallée, CARLI, SÉBASTIANO, et autres Pirates déguisés en chanteurs ou musiciens ambulans, comme on en rencontre dans les environs de Rome, de Naples, et dans la Sicile.

LÉONARD, à part.

Lorédan s'est éloigné; nous sommes en force; j'ai résolu d'enlever Émilia et de la transporter à bord; c'est le seul moyen d'obliger notre chef à revenir parmi nous.

(Les chanteurs et les musiciens exécutent au son de leurs instrumens un chant populaire, comme une espèce de barcarole à trois ou quatre voix. On les écoute et on les applaudit; quelques-uns font la quête.)

LÉONARD, à part.

Que fait ici Ludovic? Observons ses démarches.

LUDOVIC.

Tiens, Floretta, voilà un lettre de mon maître : il désire que tu la donnes sans retard à sa chère Émilia.

FLORETTA.

Rien de plus facile.

LÉONARD, à part.

Quel est ce papier qu'il a remis avec mystère ? Il faut que je m'en empare.

JÉRONIMO, à part.

Il me semble que mon rival vient de glisser une lettre à Floretta.

ÉMILIA.

Ludovic, monte à l'hospice; tu prieras le vieux guide de l'Etna de venir jusqu'ici ; j'ai quelques dons à lui faire.

LUDOVIC.

J'y vais, Signora.

(Il monte à l'hospice.)

FLORETTA.

Signora, voici... (*Elle lui présente la lettre de la main droite.*)

JÉRONIMO, venant à la gauche de Floretta, la prend fortement par le bras.

Sans doute, c'est un billet doux que cet étourdi vient de vous donner?...

FLORETTA se tournant à gauche pour lui répondre.

Précisément ! que vous êtes fin, seigneur Jéronimo ! vrai ! vous avez trop d'esprit.

(Au moment où Floretta a été forcée de se tourner à gauche, Léonard est venu se placer vivement entre elle et sa maîtresse, un peu en arrière, et s'est adroitement saisi de la lettre, de manière qu'elle doit croire que c'est Émilia qui l'a prise, puis il s'est retiré bien vite pour venir à la droite de la jeune Duchesse. Dans le même moment

celle-ci a été forcée de regarder à droite, parce que Léonard a fait avancer un de ses compagnons qui présente son chapeau pour demander une aumône. Ce jeu de théâtre, très-vif, ne peut être aperçu que des pirates qui ont intérêt à ne le pas faire remarquer. Floretta, qui était auprès de sa maîtresse, et qui en se retournant après avoir parlé à Jéronimo ne trouve personne entre elles deux, et voit Émilia occupée à jeter de l'argent dans le chapeau qu'on lui présente, ne soupçonne rien de cet enlèvement.)

ÉMILIA, aux villageois.

Mais amis, je suis vivement touchée des témoignages d'attachement que vous venez de me donner; retournez à vos travaux, et dites à ceux d'entre vous que je n'ai pu voir combien Émilia les aime.

(Les villageois saluent et s'éloignent par la gauche, en remerciant Émilia.)

LÉONARD, bas aux pirates, pendant qu'Émilia remonte pour voir plus long-tems les villageois.

Je vais suivre ces bonnes gens jusqu'à ce que je sois assuré qu'ils ne pourront venir au secours d'Émilia; ayez les yeux sur moi; au signe que je vous ferai de loin, vous l'enleverez et la transporterez au vaisseau.

(Il suit les paysans à gauche.)

CARLI, bas.

Sois tranquille.

SÉBASTIANO.

C'est comme si la chose était faite.

SCÈNE XIV.

CARLI, SÉBASTIANO, LORÉDAN, ÉMILIA, LUDOVIC, FLORETTA, JÉRONIMO, PIRATES déguisés.

LORÉDAN (à part), déguisé en vieillard, avec une longue barbe et couvert d'un manteau, descend conduit par Ludovic.

LUDOVIC a reconnu, parmi ces chanteurs, la voix de Léonard. Sans doute il médite quelque projet sinistre. (*Avec une voix cassée*). Signora, je me rends à vos ordres.

ÉMILIA.

Bon vieillard, il existe, m'a-t-on dit, dans la moyenne région de l'Etna, des familles pauvres. Les fréquens voyages que vous y faites ont dû vous mettre à même de les connaître... Je désire que leurs bénédictions s'unissent à celles des habitans de la Vallée, et je vous prie de répartir entre elles cette faible somme. Je ne bornerai pas là mes dons. Rentrons, Floretta.

(Elle remet une bourse à Lorédan, et se dispose à rentrer dans le parc.)

CARLI, bas à ses camarades.

C'est à présent, je viens de voir le signe de Léonard.

LORÉDAN, à part.

Qu'entends-je?

SÉBASTIANO.

Allons, courage, cette proie ne sera pas difficile à saisir.

LORÉDAN, à demi-voix, mais avec énergie, en se tournant vers les pirates.

Arrêtez ! je vous l'ordonne au nom de Spalatro.

CARLI et SÉBASTIANO, avec l'air du doute.

Spalatro !

LORÉDAN.

Reconnaissez sa bague, et loin de faire la moindre offense à la Duchesse, prosternez-vous à ses pieds.

(Les pirates intimidés obéissent et s'agenouillent. Émilia qui avait déjà passé la grille du parc, se retourne, et croyant qu'ils lui demandent de nouveau de l'argent, donne une bourse à Jéronimo, qui la jette aux pirates. Sébastiano la reçoit ; Émilia les salue avec bonté et rentre ; Lorédan remonte lentement les rochers ; Jéronimo ferme la grille ; Ludovic rejoint son maître en se moquant des pirates. Tous deux rentrent dans l'hospice.)

SCÈNE XV.

CARLI, SÉBASTIANO, LÉONARD.

LÉONARD accourt, et arrive au moment où Jéronimo pousse et ferme la grille à double tour.

MALADROITS ! que faites-vous ? vous la laissez échapper !...

CARLI.

C'est par ordre de Spalatro.

LÉONARD.

Qui vous l'a transmis cet ordre ?

SÉBASTIANO.

Un guide de l'Etna.

CARLI.

Il nous a fait voir l'anneau de notre chef.

LÉONARD, à part.

Malédiction ! c'est Lorédan lui-même !... Perfide !... tu crois m'avoir joué !... Malheur à toi !.... (*Aux pirates.*) Mes amis, faites le tour du parc, et courez vous mettre en embuscade auprès de la grande porte du château; selon toute apparence la suite d'Émilia ne sera pas nombreuse ; il nous sera facile de l'enlever et de la conduire à bord. Je ne tarderai pas à vous y rejoindre.

CARLI.

Suffit.

SÉBASTIANO.

Courons.

(Tous les pirates, dirigés par Carli et Sébastiano, sortent vivement par la droite.)

SCÈNE XVI.

LÉONARD, puis DES HABITANS DE LA VALLÉE.

LÉONARD.

Quant à toi, traître, pusique tu nous abandonnes, nous ne te devons plus aucun ménagement. Je viens de voir des sbires à quelque distance, et je vais te remettre en leurs mains. J'ai exprès éloigné mes compagnons. L'invincible ascendant que tu exerces sur eux aurait pu contrarier mes desseins; ils auraient voulu te sauver peut-être, et moi je veux te perdre. Tu sauras ce qu'il en coûte pour affronter Léonard. Aux armes! (*Aux Habitans qui accourent.*) Mes amis, j'ai surpris Spalatro.

LES HABITANS.

Spalatro!

LÉONARD.

Aux armes!

LES HABITANS.

Aux armes!

SCÈNE XVII.

LE CHEF DES SBIRES, LÉONARD, HABITANS DE LA VALLÉE, SBIRES.

LE CHEF DES SBIRES.

Pourquoi ces cris ?

LÉONARD.

Monsieur l'Officier, le fléau de la Sicile, le redoutable Spalatro est ici ; je l'ai reconnu sous les habits d'un guide de l'Etna ; il vient d'entrer dans l'hospice. Hâtez-vous de le surprendre ; il ne saurait vous échapper.

(Les sbires montent avec empressement. Les paysans armés sont accourus et gravissent le rocher. Les femmes, les enfans sont en bas : tous ont les yeux tournés vers le fond, à gauche. Le chef des sbires frappe à la porte de l'hospice : on ne l'ouvre pas ; les soldats l'enfoncent et entrent.)

SCÈNE XVIII.

LORÉDAN, LUDOVIC, Chef des Sbires, LÉONARD, HABITANS DE LA VALLÉE, SBIRES.

(La partie du massif de la madone qui est en face du public s'ouvre, et l'on en voit sortir furtivement d'abord Ludovic qui regarde si la sortie n'est pas dangereuse, puis Lorédan.)

LORÉDAN.

Volons à Catane rejoindre ma chère Émilia.

(Ils disparaissent dans la forêt à gauche. Les sbires sortent de l'hospice, et annoncent qu'ils n'y ont pas trouvé Spalatro. Léonard est furieux d'avoir échoué dans son projet de vengeance. Surprise des villageois. La toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'intérieur du palais du duc de Belmonte. Dans un angle au fond, à gauche, est l'entrée d'une chapelle où l'on arrive par un bel escalier. Des portes latérales celle de gauche communique au dehors, et celle de droite à des appartemens.)

SCÈNE I.

JÉRONIMO, FLORETTA.

JÉRONIMO, aux genoux de Floretta.

Ouf! enfin, après trente-deux mois de soupirs, je l'ai dit.

FLORETTA.

Quoi donc?

JÉRONIMO.

Ce mot si difficile.

FLORETTA.

Eh bien! vrai, je ne l'ai pas entendu.

JÉRONIMO.

Attendez, je vais le répéter. (*Il pousse un gros soupir.*) Charmante Floretta, je vous aime.

FLORETTA.

Comment! c'est là ce grand mot, ce mot si

difficile !... Mais vingt personnes me le disent tous les jours, et sans peine.

JÉRONIMO.

Et vous écoutez ces vingt étourdis?

FLORETTA.

Non.

JÉRONIMO.

A la bonne heure.

FLORETTA.

Je n'écoute que le vingt-unième.

JÉRONIMO.

Ce vingt-unième, c'est...

FLORETTA.

Celui qui le dit le mieux. Vous le connaissez bien.

JÉRONIMO.

Peut-il vous le dire avec plus de sentiment, plus de sensibilité, plus de...

FLORETTA.

Il me dit tout simplement : Je t'aime, Floretta. Je lui réponds : Et moi aussi, Ludovic. Nous nous embrassons, et voilà tout.

JÉRONIMO, *se levant.*

Santa Madona !... c'est bien assez.

FLORETTA.

Il va m'épouser : ce sont des arrhes ; cela ne se refuse jamais.

JÉRONIMO, pleurant d'une manière comique.

Il va vous épouser, Mademoiselle!... et moi, que deviendrai-je?

FLORETTA.

Un des convives de la noce.

JÉRONIMO.

Je deviendrai un homme mort, Mademoiselle. Je vous aimais avant ce Ludovic; et puis, d'ailleurs, qu'est-ce que c'est que ce Ludovic? un jeune écervelé, un jeune...

FLORETTA.

Précisément, un jeune... et vous êtes vieux.

JÉRONIMO, suffoqué.

C'est un aventurier, comme son maître le seigneur Giovanni; car il ne faut pas croire que la Signora soit plus raisonnable que vous.

FLORETTA.

Je ne puis suivre un meilleur exemple.

JÉRONIMO.

Ce mariage est blâmé hautement par les personnes sensées.

FLORETTA.

Suffit qu'il nous convienne.

JÉRONIMO.

Des gens qui tombent des nues.

FLORETTA.

Juste à nos pieds! Qu'est-ce que cela fait, s'ils y tombent avec grâce?

JÉRONIMO.

Tout cela n'ira pas comme vous le pensez.

FLORETTA.

Tant pis.

JÉRONIMO.

Je n'y tiens plus!

FLORETTA.

Et moi j'y tiens beaucoup.

JÉRONIMO, étouffant.

Oh! oh! adieu, Mademoiselle.

FLORETTA, avec beaucoup d'aménité.

Adieu. Ah! vous êtes charmant. Voilà le premier mot aimable que vous me dites.

SCÈNE II.

LUDOVIC, FLORETTA, JÉRONIMO, VALETS, qui apportent de riches présens dans des corbeilles élégantes.

LUDOVIC.

Tiens, Floretta, regarde et admire.

FLORETTA.

Ce sont des présens de noces pour ma maîtresse?

LUDOVIC.

Prends garde! n'approche pas; cela t'éblouirait.

(Floretta et Ludovic regardent.)

JÉRONIMO, à part.

Quelle magnificence! Mais comment ce Giovanni peut-il être si riche? On ne lui connaît point de propriétés. Quoi! je ne découvrirai pas...

FLORETTA, essayant un voile.

Le beau voile! comme cela m'irait!

LUDOVIC.

Une toilette simple te rend plus jolie. Mais ne dérange rien, Floretta; mon maître va venir...

JÉRONIMO, à part, dans le fond.

Il va venir!...

LUDOVIC.

Et peut-être il serait fâché...

FLORETTA.

Tu as raison.

JÉRONIMO, à part, pendant que Ludovic et Floretta ont le dos tourné et referment les corbeilles.

Si j'osais l'épier! Oui, de cet appartement je puis... En empêchant le mariage du maître, j'empêche nécessairement celui du valet, et je reprends mes espérances. Dans tous les cas, quand on n'est pas heureux, c'est un grand plaisir de troubler le bonheur des autres. Eh! mon Dieu! combien d'honnêtes gens n'ont pas d'autre jouissance. (*Il entre sans être vu dans l'appartement de droite.*) Le voici.

SCÈNE III.

LUDOVIC, LORÉDAN, FLORETTA.

LORÉDAN, vêtu en riche seigneur sicilien.

Eh bien! Ludovic, ces présens ne sont pas encore remis à la belle Émilia?... Tu retardes l'instant de mon bonheur (*bas*), et pourtant tu sais si je dois le hâter.

LUDOVIC.

J'y vais, Seigneur.

LORÉDAN, à Ludovic.

Tu as donné ma lettre?

LUDOVIC.

Oui, Seigneur.

FLORETTA.

Ne le grondez pas, ce pauvre Ludovic; c'est moi qui l'ai retenu.

(Ludovic sort avec les domestiques qui portent les présens.)

SCÈNE IV.

FLORETTA, LORÉDAN.

LORÉDAN.

Tu l'as retenu? et pourquoi?

FLORETTA.

Parce que... Seigneur... il y a deux choses qu'une jeune fille ne laisse jamais passer sans leur jeter un petit regard.

LORÉDAN.

Ce sont...

FLORETTA.

De beaux ajustemens, et celui qu'elle préfère.

LORÉDAN.

Ta franchise me plaît.

FLORETTA.

Et puis, Seigneur, comme je dois épouser Ludovic en même tems que vous serez uni à ma maîtresse, je regardais si, par hasard, parmi ces présens de noce, il n'y en aurait pas...

LORÉDAN.

Pour toi?

FLORETTA, faisant la révérence.

Oui, Seigneur.

LORÉDAN.

Non, mon enfant. Mais, reconnaissant du zèle que tu as mis à me servir auprès d'Émilia, j'ai voulu que tu en fusses récompensée de ma main. Tu as déjà le prétendu.

FLORETTA.

Oui, Seigneur.

LORÉDAN, lui donnant une grosse bourse.

Voilà pour les ajustemens.

FLORETTA.

Grand merci, Seigneur, je cours rejoindre Ludovic, et offrir avec lui vos jolis présens. Je n'oublierai rien de ce qui pourra les embellir ; je parlerai beaucoup de vous, c'est le moyen de les rendre plus précieux encore.

(Elle sort en courant par le fond à droite. Un grand portique, qui est vis-à-vis de l'escalier de la chappelle, conduit à l'appartement d'Émilia.)

SCÈNE V.

LORÉDAN, JÉRONIMO caché.

LORÉDAN.

Émilia connaît donc maintenant toutes mes infortunes. Elle me plaint, et n'a point changé de résolution. Trop heureux Lorédan !...

JÉRONIMO, à part, entr'ouvant la porte.

Lorédan !... Serait-ce le fils du proscrit ?

LORÉDAN.

Je touche enfin au moment qui va mettre le comble à mes désirs, à ma félicité. Si mes aveux lui avaient déplu, déjà une réponse accablante m'aurait été adressée ; j'y aurais lu ces mots terribles : « En vain tu te crois

» innocent, tu m'as abusée; je ne vois plus
» dans ce Giovanni, que j'aimais, qu'un misé-
» rable chef de pirates.

JÉRONIMO, à part.

Un chef de pirates !...

LORÉDAN.

» Fais, éloigne-toi pour jamais de Catane. »

JÉRONIMO, à part.

Ah ! mon bon Dieu ! qu'est-ce que j'ai entendu ?

LORÉDAN.

Ces mots affreux, Émilia ne les a pas dits ; sa main ne les a point tracés ; elle m'excuse, me pardonne... Elle sera mon épouse... Ah ! de quel poids mon cœur se sent soulagé !.... Je cours à ses pieds la remercier de mon bonheur et de son indulgence.

JÉRONIMO, à part.

Il faut que j'aille bien vite prévenir M. le Duc.

(Il voit Carli, et rentre.)

SCÈNE VI.

CARLI, LORÉDAN, JÉRONIMO.

(Au moment où Lorédan va disparaître à droite, Carli, vêtu d'un habit de livrée, l'arrête par son manteau, et lui présente mystérieusement une lettre.)

CARLI.

Le comte Giovanni ?...

LORÉDAN.

C'est moi.

CARLI.

Lisez.

LORÉDAN, avec inquiétude.

Êtes-vous de la maison ?

CARLI.

Oui, Seigneur.

JÉRONIMO, à part.

Il ment ; c'est la première fois que je le vois.

LORÉDAN, à part.

Je suis perdu... Cette lettre est d'Émilia ; elle contient mon arrêt. Grand Dieu ! et je me félicitais !... Ouvrons... Je tremble...

JÉRONIMO, à part.

Écoutons encore, voici du nouveau ; peut-être apprendrons-nous...

(Il redescend, balance, et paraît être dans une affreuse perplexité ; pendant ce tems Carli s'éloigne et disparaît, après avoir fait un geste menaçant.)

SCÈNE VII.

LORÉDAN, JÉRONIMO.

LORÉDAN, après avoir long-tems hésité, ouvre enfin cette lettre.

Non, elle n'est point d'Émilia; elle est du farouche Léonard. Il me poursuivra donc partout! (*Il lit.*) « Perfide Spalatro...

JÉRONIMO, à part, balbutiant.

Spa.... Spa... latro!.... En voici bien d'un autre!

(Il tombe sur un fauteuil et tremble de tous ses membres.)

LORÉDAN lit.

« J'ai retrouvé tes traces, en vain tu » crois m'échapper; je te défends d'épouser » Émilia, et ne te donne plus qu'une heure. » Choisis entre nous et l'échafaud. LÉONARD. »

JÉRONIMO, à part.

Ce que j'ai de mieux à faire, c'est de me sauver.

(Il remonte la scène avec précaution.)

LORÉDAN, avec fureur.

Le monstre!... qui donc a osé m'apporter cet insolent écrit? (*Il regarde à gauche et tire son épée.*) Où est-il? que ma main punisse son audace.

(Il se retourne à droite en remontant, et se trouve en face de Jéronimo qui tombe à genoux, sans oser lever la tête.)

JÉRONIMO à demi mort de peur.

Grâce, grâce, seigneur Spalatro !

LORÉDAN.

Spalatro !... (*A part.*) Saurait-il ? (*Haut.*) Y penses-tu, Jéromino ?... Calme-toi... Que signifie ?...

JÉRONIMO.

Oh ! cette lettre me l'a bien dit.

LORÉDAN.

Cette lettre !... c'est par erreur qu'on me l'a remise... ce valet s'est trompé, et j'espère qu'il sera chassé de la maison.

JÉRONIMO.

Ce valet ! il n'est pas de la maison.

LORÉDAN, à part.

Je respire ! il n'est pas... (*Haut.*) Tu le vois, bon Jéronimo, tous deux nous sommes dupes d'une méprise.

JÉRONIMO.

Non, seigneur Spalatro, je vous ai entendu tout à l'heure vous nommer Lorédan, et misérable chef de pirates.

LORÉDAN, à part.

Il sait tout. (*Haut.*) Et que prétends-tu faire d'un tel secret ?

JÉRONIMO.

Rien, rien, Seigneur. Seulement je vous prie de renoncer à ma bonne maîtresse, et de etourner avec vos gens.

LORÉDAN.

Je m'en garderai bien.

JÉRONIMO.

Comment! vous voudriez qu'elle devînt la femme d'un vol...

LORÉDAN, avec colère.

Hein!

JÉRONIMO.

D'un bri...

LORÉDAN, de même.

Malheureux!... relève-toi, et songe qu'un mot peut te coûter la vie. Que je sois Loredan, Giovanni ou Spalatro, c'est Émilia seule qui doit prononcer sur mon sort. Tu vois ce poignard?

JÉRONIMO.

Je le vois.

LORÉDAN.

Si tu ne gardes le plus profond silence; si un geste, un regard, un mot échappé tend à me trahir, tu tombes à l'instant percé de coups.

JÉRONIMO.

Cela suffit. Je ne ferai ni geste ni signe; je ne hasarderai ni regard ni mot.

LORÉDAN.

Promets-tu?

JÉRONIMO.

Je promets.

LORÉDAN.

Jure.

JÉRONIMO.

Je jure.

LORÉDAN.

Prends cet or.

JÉRONIMO.

Je prends.

LORÉDAN.

Va-t'en.

JÉRONIMO.

Je m'en vas.

LORÉDAN, par réflexion.

Non, reste.

JÉRONIMO.

Je reste.

LORÉDAN.

Là.

JÉRONIMO.

Là.

LORÉDAN, à part.

Je serai plus sûr de sa discrétion.

JÉRONIMO, à part.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

SCÈNE VIII.

LUDOVIC, LORÉDAN, FLORETTA, JÉRONIMO.

LUDOVIC, accourant avec Floretta.

Ah ! Seigneur, la Duchesse est enchantée ; vos présens ont paru choisis avec autant de goût que de magnificence ; elle vous attend pour vous remercier.

FLORETTA.

Votre portrait lui a fait le plus grand plaisir ; seulement elle lui a trouvé une teinte de mélancolie...

LORÉDAN, à part.

Dont la source est au fond de mon âme.

LUDOVIC.

Que fait dans ce coin le seigneur Jéronimo ?

FLORETTA.

Il boude, cet enfant.

(Elle le lutine pendant le dialogue suivant.)

LORÉDAN, bas à Ludovic.

Jéronimo sait tout ; ne le quitte pas.

LUDOVIC, de même.

Non, Seigneur.

LORÉDAN, de même.

Léonard veut empêcher mon hymen, je

dois le hâter; il faut qu'il soit conclu dans une heure.

LUDOVIC, de même.

Cela ne sera pas difficile; tout le monde est impatient de le voir terminé.

SCÈNE IX.

LUDOVIC, LORÉDAN, LE DUC DE BELMONTE, FLORETTA, JÉRONIMO.

LE DUC.

Venez, cher Comte, venez; Émilia vous attend; il lui tarde de vous voir et de vous témoigner combien cette absence de huit jours, qu'elle a sollicitée, lui a paru longue. En venant vous chercher, mon ami, c'est assez vous dire que je partage son empressement et ses vœux, comme j'ai partagé les regrets et l'ennui que lui a causés votre séparation.

LORÉDAN.

Ah! Seigneur, je n'ai jamais douté de vos sentimens; ils me flattent autant qu'ils m'honorent. Daignerez-vous m'en accorder aujourd'hui une nouvelle preuve qui me serait bien chère?...

LE DUC.

Parlez, Giovanni.

LORÉDAN.

Tout est prêt, je le sais, pour notre union, votre famille est réunie dans ce palais; pourquoi retarder encore mon bonheur ?.... Ah! de grâce, conduisez-nous à l'autel; je brûle d'y prononcer le serment solennel qui va m'engager pour toujours à ma chère Émilia.

LE DUC.

J'y consens volontiers, si ma fille n'y apporte aucun obstacle; venez.

(Lorédan, avant de sortir, recommande par un geste à Ludovic de ne pas quitter Jéronimo.)

SCÈNE X.

FLORETTA, JÉRONIMO, LUDOVIC.

FLORETTA, *à Jéronimo.*

Mais, parlera-t-il ?

JÉRONIMO, *à part.*

Le voilà parti! (*Haut.*) Mademoiselle Floretta, sachez...

LUDOVIC, *venant à la gauche de Jéronimo, et d'un ton ferme.*

Silence!

FLORETTA.

Pourquoi donc silence ?... Il nous dirait de si jolies choses!... A présent, nous ne le craignons plus; notre hymen est arrêté; parlez, Jéronimo.

JÉRONIMO.

Mademoiselle...

LUDOVIC, bas.

Assez.

FLORETTA.

Eh bien ?...

JÉRONIMO.

Tout à l'heure...

LUDOVIC.

C'est trop.

FLORETTA.

Comment, c'est trop.

LUDOVIC, bas à Jéronimo, en lui montrant un poignard caché.

Jéronimo !...

JÉRONIMO.

J'ai tout dit.

FLORETTA.

Voilà une jolie conversation !

JÉRONIMO, à part.

Il faut que ce petit Ludovic soit un apprenti pirate. Mon Dieu ! quel métier !

LUDOVIC.

Le cortége s'avance !... Il est clair que la Signora a consenti, et toi...

FLORETTA.

Puisque ma maîtresse accepte, je ne puis refuser.

(Ludovic l'embrasse.)

SCÈNE XI.

LUDOVIC, JÉRONIMO, FLORETTA, LE DUC DE BELMONTE, LORÉDAN, ÉMILIA, SEIGNEURS, SUITE.

LE DUC.

Jéronimo !

LUDOVIC, bas à Jéronimo.

Prends garde à ce que tu vas dire.

JÉRONIMO, à part.

Je ne dirai rien, ce sera plus sûr.

LE DUC.

Jéronimo !...

FLORETTA, à Jéronimo.

Répondez donc. Est-ce que vous n'entendez pas ?... Il a la tête un peu dérangée.

JÉRONIMO, à part.

On l'aurait à moins.

LE DUC.

Saurai-je enfin si tout est préparé dans la chapelle ?

FLORETTA.

Oui, M. le Duc.

LE DUC.

Mes enfans, pendant le cours de l'union que vous allez former, rien ne détruira, je

l'espère, le bonheur dont vous jouissez en ce moment. Giovanni, mon fils, toujours généreux, brave et loyal, vous vous montrerez constamment digne du rang que vous occupez dans le monde et de la famille irréprochable qui vous admet dans son sein. Vous prouverez que l'homme qui a marché jusqu'à votre âge dans le sentier de la vertu ne dévie jamais.

LORÉDAN.

Oui, Seigneur, je vous réponds... de l'avenir.

LE DUC.

Et toi, mon Émilia, tu justifieras par des qualités aimables le choix d'un noble chevalier.

LORÉDAN, ÉMILIA, s'inclinant.

Oui, mon père.

(Le duc de Belmonte leur donne sa bénédiction.)

JÉRONIMO, à part.

Eh bien! il se laisse bénir, ce maudit corsaire!

LORÉDAN, bas à Ludovic, montrant Jéronimo.

Que cet homme ne te quitte pas.

JÉRONIMO, à part.

Ah! mon Dieu! il lui dit peut-être de me tuer! un jour de noce!

LUDOVIC, bas à Jéronimo.

Allons, donnez la main à ma femme...

JÉRONIMO, bas.

C'est trop fort... vouloir que je la conduise à l'autel !

LUDOVIC, bas.

Point de réplique.

(Il le pousse; Jéronimo donne la main à Floretta.)

LE DUC.

Allons, mes enfans.

(Il donne la main à Émilia. On se dirige vers la chapelle. Le Duc et sa fille ont déjà monté quelques degrés.)

SCÈNE XII.

LÉONARD, LE DUC, ÉMILIA, LORÉDAN, LUDOVIC, FLORETTA, JÉRONIMO, SEIGNEURS, SUITE.

LÉONARD, enveloppé d'un manteau et déguisé par une barbe, enfin dans le costume des guides de l'Etna, paraît en haut de l'escalier, et s'écrie d'une voix formidable.

ARRÊTEZ !

LORÉDAN, à part.

Léonard ! oh ! Ciel !

LE DUC.

C'est un guide de l'Etna. Que veut-il ?

LÉONARD, tenant une lettre ouverte à la main.

Duc de Belmonte, c'est à vous que je veux parler, à vous seul.

(Ce ton et l'ascendant de cet homme mystérieux imposent à tous les personnages. A mesure qu'il descend, tout le monde revient au-devant de la scène.)

LORÉDAN, à part.

Quel est ce papier? Je crois reconnaître. (*Bas à Émilia.*) Émilia, on vous a remis une lettre de moi, ce matin?

ÉMILIA, de même.

Non, Giovanni.

LORÉDAN, à part.

C'est elle! s'il la lit publiquement, je suis deshonoré.

(Tout le monde est en scène.)

LE DUC, à Léonard.

Parlez.

LÉONARD.

Je le répète, c'est à vous seul.

LE DUC.

Je suis au sein de ma famille, je n'ai point de secrets pour elle.

LORÉDAN, à part, après avoir réfléchi.

Le moyen est hardi, mais il peut seul me sauver.

LÉONARD, au duc.

Que craignez-vous?

LE DUC.

Rien.

LORÉDAN, qui a regardé Léonard avec attention.

Rien ! (*Au duc.*) Seigneur, n'acceptez pas l'entretien que vous demande cet homme, vous avez tout à craindre de lui... Je le reconnais. (*Bas à Ludovic.*) Arrache-lui cette lettre.

LÉONARD, avec un sourire amer.

Ah ! tu me reconnais !...

LORÉDAN.

Oui, sous les habits d'un guide de l'Etna, vous voyez Spalatro.

TOUS.

Spalatro !

(A ce mot Émilia éprouve un tel effroi, que son père et Florette sont obligés de la soutenir.)

LÉONARD.

Moi !... c'est...

LUDOVIC accourt auprès de Léonard, lui enlève la lettre qu'il tenait de la main droite, et à l'aide de quelques domestiques, lui met un mouchoir sur la bouche. A part.

Je la tiens !...

LORÉDAN, tombant sur lui l'épée à la main, et le renversant à genoux.

Oui, traître ! tu es Spalatro. Dis un mot de plus, et tu meurs.

LE DUC.

Le téméraire ! venir jusque dans ce palais !... Qu'il soit conduit devant le Vice-Roi ; j' rai moi-même après la cérémonie.

(Léonard est entraîné malgré sa résistance.)

LORÉDAN, bas à Ludovic.

Cours au port : rassemble les pirates, et qu'ils délivrent Léonard avant qu'il soit interrogé ; sans cela, je suis perdu.

LUDOVIC, bas.

Oui, Seigneur.

(Il suit Léonard.)

SCÈNE XIII.

LORÉDAN, ÉMILIA, LE DUC, JÉRONIMO, SEIGNEURS, SUITE.

LORÉDAN, à part.

ÉMILIA n'a point reçu ma lettre ! je ne puis conclure cet hymen avant de l'avoir désabusée.

JÉRONIMO, à part, en poussant un gros soupir.

Oh ! si j'osais parler !

LE DUC.

Ma fille, quel danger peux-tu redouter encore ?

LORÉDAN.

Émilia, calmez votre frayeur

LE DUC.

Viens, tout est prêt. Il me tarde de conclure ton mariage, pour aller ensuite...

LORÉDAN.

Seigneur, ne pensez-vous pas qu'il serait convenable de suspendre pour quelques instans la cérémonie? Cette scène a dû causer à Émilia une violente agitation.

ÉMILIA.

Il est vrai. Attendons un moment : la vue de cet homme m'a troublée à un point...

LE DUC.

Mes amis, rendez-vous à la chapelle; dans un instant, nous irons vous y retrouver.

LORÉDAN, bas à Jéronimo de même.

Tu es maître de mon secret; moi, je le suis de ta vie!

JÉRONIMO.

Ah!...

LORÉDAN, de même.

Parle, maintenant, si tu veux.

JÉRONIMO, de même.

Non... non... mais je vous remercie de m'avoir prévenu.

(Il suit le cortége et fait quelques pas du côté de la chapelle. Lorédan le regarde; il se retourne, et prend la route opposée. Tout le cortége se remet en marche et monte à la chapelle.)

SCÈNE XIV.

LE DUC, ÉMILIA, LORÉDAN.

ÉMILIA.

Le voilà donc, ce Spalatro! l'effroi de la Sicile!... une terreur secrète, et que je ne puis surmonter, semble depuis trois ans le montrer sans cesse attaché à mes pas. Je le vois partout... Enfin, c'est dans ce palais, sous mes yeux, qu'il est arrêté... Mes pressentimens ne m'avaient pas trompée. On n'osera plus regarder maintenant, comme une faiblesse, cette frayeur que son nom seul m'inspirait!...

LE DUC.

Giovanni, d'où le connaissez-vous ce Spalatro?

LORÉDAN, hésitant.

J'ai combattu souvent avec lui.

LE DUC.

Mais on dit que, surtout dans le combat, et comme s'il craignait de laisser voir ses traits, il se couvre la figure d'un crêpe.

LORÉDAN.

En effet, cela est arrivé quelquefois, et cette circonstance vient à l'appui d'une conjecture qui me paraît vraisemblable; on as-

sure que celui qui porte ce nom n'est pas que l'on croit.

LE DUC.

Lui ! c'est le plus vil des hommes.

LORÉDAN.

Il est né, dit-on, d'un sang illustre; premières années s'écoulèrent au sein de vertu. Son âme douce et tendre fut aigrie p le malheur; et ce fils, qui devait être l'orgu de sa famille, est devenu, sans le voulo par d'horribles circonstances, la terreur l'Italie.

LE DUC.

Sans le vouloir !...

LORÉDAN.

Peut-être s'il s'était trouvé dans une de positions heureuses où la valeur et le gé mènent à tout, il se serait acquis une rép tation honorable.

LE DUC, avec ironie.

Oui : et à défaut des périls qui donnent gloire, il a embrassé ceux qui ne procure que la honte et le mépris.

LORÉDAN.

S'il est tel qu'on me l'a dépeint, c'est être bien à plaindre.

LE DUC.

Non, Giovanni; on vous a trompé. C homme paraît constamment agité par

passions sombres et violentes. Il est impossible que dès sa jeunesse il n'ait pas annoncé ce caractère féroce qui va le conduire sur le banc des assassins.

LORÉDAN, levant les yeux au ciel.

Des assassins !

LE DUC.

Oui, Giovanni, l'échafaud l'attend.

LORÉDAN, avec un accent pénétré et une sombre énergie.

Ah ! que le méchant, ou celui qui passe pour tel, est malheureux sur la terre, puisqu'il est détesté par de telles âmes, sans qu'il lui reste seulement un prétexte pour se justifier ou pour adoucir la rigueur de leur jugement !... On ne considère pas les circonstances qui ont pu l'entraîner ; on ne daigne point calculer si le torrent des passions n'a pas été plus rapide pour lui que pour tout autre, si l'injustice, la vengeance, la cruauté des hommes ne l'ont pas égaré dans un âge sans force, sans énergie. Non ; on lui refuse jusqu'à des parens ; il n'a pas compté d'amis ; son cœur n'a jamais battu d'un sentiment profond de tristesse à l'aspect d'un infortuné. Son œil sans larmes s'est fermé froidement et avec indifférence à côté de la douleur qui veille et de la misère qui pleure. Grand Dieu ! n'est-ce donc pas assez qu'il soit criminel ou qu'il le paraisse. Ah ! du moins que l'indul-

gence et la douce pitié adoucissent l'amertume de son sort !

LE DUC.

Giovanni, la sagesse doit nous guider avant tout. Honorer les hommes vertueux, mépriser les pervers, tel doit être l'ordre immuable de la société. Cette indulgence que vous invoquez ne ferait qu'augmenter l'audace des scélérats.

ÉMILIA.

Ah! mon père, cet amour pour les malheureux, cette chaleur qu'il met à les défendre, prouvent dans Giovanni une âme peu commune.

LE DUC.

Oui, mais il faut se défier d'un enthousiasme qui ne serait pas également senti par ceux qui l'écouteraient. Je dis plus : on pourrait lui reprocher de ne pas mettre en pratique cette morale généreuse.

LORÉDAN.

Comment?

LE DUC.

Oui, dans cette circonstance, par exemple, qui a découvert Spalatro?... vous. Qui l'a fait arrêter?... vous. Qui va le conduire à la mort?... vous.

LORÉDAN, avec vivacité.

Il est vrai.... Je n'ai pas été le maître d'un mouvement... (*embarrassé*) de jalousie.

LE DUC, ÉMILIA.

De jalousie!

LORÉDAN.

Oui; ce Spalatro, cet homme, flétri par l'opinion, chargé de votre haine...

LE DUC, ÉMILIA.

Eh bien?

LORÉDAN à Émilia.

Il ose vous aimer.

ÉMILIA.

Grand Dieu!

LORÉDAN.

Sans espoir.

LE DUC.

Serait-ce cet amour qui l'aurait empêché depuis quelques années de porter comme auparavant la désolation dans nos contrées? Sa troupe ne s'y montre plus; on ajoute même qu'au grand étonnement des Siciliens, on l'a vu défendre quelques-unes de leurs habitations contre des pirates étrangers.

LORÉDAN.

Oui, il veut faire cesser cet effroi qui accompagne son nom. Vous le voyez, Émilia, les sentimens les plus opposés en apparence peuvent se trouver réunis dans le cœur de l'homme, et l'on ne doit pas frapper d'une entière réprobation le malheureux qui éprouve le pouvoir du bien au milieu des prestiges du mal.

ÉMILIA.

De grâce, Giovanni, éloignez ces réflexions, elles jettent dans mon ame un trouble...

LORÉDAN.

Au milieu des mouvemens d'horreur que vous inspire Spalatro, vous sentez donc la force des raisons qui combattent pour lui?

ÉMILIA.

Oui, Giovanni, je suis si disposée à vous croire! Je cède à l'ascendant irrésistible que vous exercez sur moi. Oui, s'il est tel que vous le dépeignez, je dois le plaindre!...

LORÉDAN s'oubliant.

Le plaindre!... Un jour peut-être il méritera...

ÉMILIA.

Quoi donc?... Je ne vous comprends plus.

LORÉDAN.

Pardonnez à une ame vivement émue. Je me suis mis un moment à la place de cet infortuné, et...

SCÈNE XV.

FLORETTA, LE DUC, ÉMILIA, LORÉDAN, JÉRONIMO.

FLORETTA, descendant vivement de la chapelle.

Seigneur, on se demande dans la chapelle si le mariage aura lieu. L'inquiétude est générale; chacun craint de voir retarder une fête qui doit causer un plaisir universel.

LE DUC.

Allons, mes enfans, laissons là Spalatro. Ces réflexions tristes nous ont occupés trop long-tems; que le tableau d'un bonheur pur succède à des images affligeantes pour l'humanité.

LORÉDAN, à part.

Quel combat dans mon cœur! l'amour, la délicatesse...

LE DUC.

Ce pirate audacieux s'est probablement flatté d'empêcher votre mariage, et moi j'insiste pour qu'il soit conclu sans retard; agir autrement serait une faiblesse; il croirait peut-être nous avoir intimidés.

LORÉDAN, à part.

Elle plaint Spalatro; sans doute elle me pardonnera.

(Le Duc les prenant par la main les conduit à la chapelle.)

SCÈNE XVI.

JÉRONIMO, FLORETTA.

FLORETTA.

Ludovic ne revient pas! pauvre Floretta! c'est bien agréable de voir les autres se marier, et de rester seule en face de cette triste figure, tandis que... Ah! mon Dieu!

JÉRONIMO.

C'est bon! c'est bon! vous serez bien heureuse d'y revenir à cette triste figure. Car c'est fini, vous n'épouserez jamais votre Ludovic. Je sais des choses que je vais dire tout haut dans la chapelle, et qui feront frémir tous les assistans.

FLORETTA.

Oh! le vieux méchant! si c'était une bonne action vous ne seriez pas si pressé.

(Elle le pousse et monte à la chapelle.)

JÉRONIMO.

Oui, je vais le dire! à haute et intelligible voix, encore!

(Il s'achemine vers la chapelle.)

SCÈNE XVII.

LUDOVIC, JÉRONIMO.

LUDOVIC, qui a entendu les derniers mots, vient le prendre par le bras.

Qu'est-ce que tu vas dire? je te défends d'aller plus loin, et d'ouvrir la bouche sans ma permission.

JÉRONIMO, à part, dans un coin à droite.

C'est le diable que ce petit homme!

LUDOVIC, au milieu du théâtre.

J'arrive trop tard, tout le monde est entré et je n'ose troubler la cérémonie; mais qu'importe! demain j'aurai mon tour, et mon bonheur s'augmentera par la certitude d'avoir rendu un service important à mon maître. Léonard ne paraîtra pas devant le Vice-Roi: cinquante de nos gens sont embusqués dans les rues de Catane, pour l'enlever aux sbires. Cette attaque était indispensable; Léonard, par vengeance, aurait tout déclaré. (*On entend une musique religieuse. Ludovic regarde de loin ce qui se passe dans la chapelle.*) Monsieur le Duc joint les mains de Lorédan et d'Émilia; Lorédan pâlit... Émilia reçoit l'anneau nuptial, une douce joie anime tous ses traits... Mon maître regarde de ce

côté. (*Il fait un signe.*) Il paraît me comprendre, car il sourit. Maintenant le ministre bénit leur union... les voilà mariés. Tous les vœux de Lorédan sont enfin comblés. Puisse ce jour si ardemment désiré mettre un terme à ses infortunes!... On se remet en marche... Je vais consoler ma chère Floretta.

SCÈNE XVIII.

(Le cortége redescend au son d'une musique très-animée. La joie brille sur tous les visages.)

FLORETTA, LUDOVIC, LORÉDAN, ÉMILIA, LE DUC, JÉRONIMO, SEIGNEURS, SUITE.

LUDOVIC, se glissant près de Lorédan, à demi-voix.

Léonard est sauvé!

LORÉDAN, de même.

Je respire!

LE DUC.

En dépit des méchans, et malgré les obstacles qu'ils s'étaient flattés de mettre à votre bonheur, le voilà conclu cet hymen tant désiré Il assure à ma fille un noble et généreux protecteur, et me donne la consolante espérance de voir perpétuer un nom recommandable par quelques vertus.

LORÉDAN.

Ah! Seigneur, ma joie ne se peut contenir. Emilia, dites que vous la partagez.

ÉMILIA, toujours avec une langueur qu'elle ne peut surmonter.

Oui, Giovanni, je la partage.

LORÉDAN.

Je puis donc maintenant défier le malheur de m'atteindre.

SCÈNE XIX.

LE CHEF DES SBIRES, LORÉDAN, LE DUC, ÉMILIA, FLORETTA, JÉRONIMO, LUDOVIC, SEIGNEURS, SUITE.

ÉMILIA.

Des sbires!

LE CHEF DES SBIRES.

Le seigneur Giovanni?

LORÉDAN.

Que me voulez-vous?

LE CHEF.

Vous arrêter.

TOUS.

L'arrêter!

LE CHEF.

Par ordre du vice-roi.

ÉMILIA.

Oh! Ciel!

LE DUC.

Quel peut être le motif de cet ordre?

LE CHEF.

Ce Spalatro que vous aviez l'intention de livrer au vice-roi, et qui vient d'être sauvé par sa troupe...

TOUS.

Sauvé!

LE CHEF.

A dit avant de fuir: Le prétendu Giovanni qui m'a dénoncé...

TOUS.

Eh! bien?...

LE CHEF, bas au Duc.

Est lui-même un pirate.

LE DUC, d'une voix étouffée.

Un pirate! quelle horrible accusation!

ÉMILIA.

Que dit-il, mon père?

LE DUC.

Vous le saurez, Émilia.

LORÉDAN.

(*A part.*) Infâme Léonard! (*Haut.*) Je vous suis, Messieurs. Remettez-vous, Emilia, je reviendrai bientôt près de vous.

LE DUC.

Le misérable a voulu se venger; mais je vais avec vous, Giovanni, nous aurons bien-

tôt détruit l'effet de cette calomnie. Emilia, va nous attendre à la vallée de l'Etna, nous ne tarderons pas à t'y rejoindre.

JÉRONIMO, à part.

Enfin, je pourrai donc parler !

LORÉDAN, bas à Jéronimo.

Je te le défends : partout tu seras entouré de surveillans invisibles ; tu tomberas mort à la première indiscrétion.

JÉRONIMO, tremblant.

C'est dit.

LORÉDAN, qui s'est approché d'Émilia, et lui baise la main.

Au revoir, mon Émilia ! ma bien-aimée !

ÉMILIA, dans une espèce de délire.

Adieu ! (*A part.*) Je ne sais quelle secrète épouvante s'emparè de moi, Giovanni ! (*Il se retourne.*) Quelle douleur dans ses regards !... d'affreux pressentimens... Ah ! mon Dieu ! fais qu'ils ne se réalisent pas !

(Giovanni sort avec le Duc et Ludovic. Les sbires le précèdent. Émilia a l'œil hagard et paraît en proie à d'horribles pensées. Floretta la soutient et la console. Jéronimo est dans la stupeur. Tous les personnages invités à la noce sont consternés et dans l'attente de l'événement. La toile tombe.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le Théâtre représente un joli belvéder sur la cime d'un rocher de lave, dans une île des Cyclopes, à demi-lieue de la côte, vis-à vis Catane. Ce belvéder, tout-à-fait isolé, occupe quatre plans à partir de l'avant-scène; il est élevé de trois à quatre pieds au-dessus du niveau du théâtre, et présente à droite et à gauche un intervalle de deux à trois pieds entre son plancher et les coulisses d'air qui garnissent tous les plans. On y monte en dehors, de trois côtés, en gravissant les rochers. Le chemin praticable est un escalier intérieur que l'on ne voit pas et qui aboutit à un palier placé sur la face qui regarde le fond. Les nuages dont le ciel est chargé laissent voir de tems en tems et dans le lointain le sommet de l'Etna, qui vomit de la fumée et des flammes. Cette décoration est très-pittoresque.

SCÈNE I.

CARLI, SÉBASTIANO, gravissant les rochers et venant du dessous.

CARLI, paraissant le premier.

Sais-tu, Sébastiano, que la montée est diablement rude?

SÉBASTIANO.

C'est vrai; j'aimerais mieux grimper dix fois au grand mât de notre vaisseau.

CARLI.

Il ne s'agit pas de ce que nous aimons le mieux, il faut obéir. Jetez-vous bien vite dans une barque, nous a dit Léonard; ramez de toutes vos forces vers la grande île des Cyclopes, et arrivez au belvéder avant Émilia; je viens d'entendre l'ordre qu'elle donnait à ses rameurs de l'y conduire; c'est là que nous nous délivrerons de cette beauté fatale.

SÉBASTIANO.

C'est juste, nous sommes habitués depuis long-temps à nous débarrasser ainsi de tous ceux qui nous gênent. Mais je voudrais bien savoir quel chemin elle prendra, la belle Émilia, pour arriver à ce maudit Belvéder; à coup sûr ce ne sera pas le même que nous; il est impraticable... Ouf!

CARLI.

Nous voilà au but. (*Parvenu au plancher du Belvéder, il enjambe la balustrade de fer qui règne tout autour.*) Tiens (*il montre le palier des degrés qui sont derrière*), regarde; voici la bonne route... Tu sais bien... cette porte de fer que nous avons remarquée là-bas sur le bord du rivage...

SÉBASTIANO, franchissant aussi la balustrade.

Oui.

CARLI.

Je t'ai bien dit que c'était par là qu'on pas-

sait pour venir ici. Il y a un escalier intérieur, taillé dans la lave, et voilà où il aboutit.

SÉBASTIANO.

C'est, ma foi, vrai.

CARLI.

Reposons-nous.

SÉBASTIANO.

Tu as raison. Pourquoi nous gêner? nous sommes les maîtres ici.

CARLI.

Jusqu'à nouvel ordre.

(Ils prennent des siéges et se placent dans le milieu du belvéder.)

SÉBASTIANO.

Depuis que ce Lorédan a remplacé le véritable Spalatro, voilà la première expédition que nous aurons faite en Sicile.

CARLI.

Elle ne sera ni honorable ni dangereuse.

SÉBASTIANO.

Ni profitable. Toujours il nous dirige de préférence vers les côtes d'Afrique, contre les puissances barbaresques... A la vérité nous y trouvons notre compte, nous y avons, grâce à lui, fait des prises superbes; mais la plus riche proie vient-elle s'offrir à nous dans ce pays, nous l'entendons, la tête couverte de son voile noir, nous crier d'une voix tou-

nante : Arrêtez, Spalatro vous l'ordonne ; et nous voilà tous muets de crainte et soumis comme des enfans.

CARLI.

Cela doit être. Nous avons juré de lui obéir; ce n'est qu'à cette condition qu'il a accepté le commandement; nous devons la remplir.

SÉBASTIANO.

Je voudrais bien savoir ce qu'il dira quand il apprendra que nous avons fait disparaître cette Émilia dont le diable l'a amouraché. Ne crains-tu pas que sa colère ne retombe sur nous?

CARLI.

Nous dirons que Léonard nous l'a ordonné. En l'absence du capitaine, on doit obéir au lieutenant.

SÉBASTIANO.

Et nous dirons vrai. A peine échappés à la griffe des sbires, il a juré la mort de cette femme qui nous perd, dit-il, et c'est nous qu'il a désignés...

(On entend parler en dehors.)

CARLI.

Paix! j'ai cru entendre parler.

(Ils se lèvent, vont se cacher près du palier, et prêtent l'oreille.)

SÉBASTIANO.

On vient... C'est le vieux majordome.

CARLI.

Et la petite caméristе.

SÉBASTIANO.

Elle est aussi gentille qu'il est laid.

CARLI.

Ce n'est pas peu dire. Décampons.

SÉBASTIANO.

Pas tout-à-fait. Plaçons-nous sur les rochers, de manière à entendre sans être vus. (Ils remettent les siéges en place, franchissent la balustrade, et se postent sur le rocher, au-dessous de la saillie du plancher).

SCÈNE II.

CARLI, FLORETTA, JÉRONIMO, SÉBASTIANO.

JÉRONIMO, paraissant en haut de l'escalier. Il porte un panier.

Nous y voilà!

FLORETTA, portant également un panier.

Je ne viens jamais à ce belvéder sans être horriblement fatiguée; mais aussi plus de cent marches à monter!

(Elle s'assied.)

JÉRONIMO.

Je vous avais proposé de vous arrêter un instant dans la chambre du repos, qui se trouve au milieu de l'escalier...

FLORETTA.

Quelle idée a la Signora!.. elle ne se trouve bien qu'ici... Je crois en vérité qu'elle y passerait sa vie.

JÉRONIMO.

Vous n'avez pas voulu accepter mon bras; je vous aurais soutenue.

FLORETTA, rêvant.

Quel motif a pu engager le Vice-Roi à faire arrêter le seigneur Giovanni?

JÉRONIMO, à part.

Je le sais, moi, et je voudrais bien pouvoir le dire... Si j'osais!

FLORETTA.

Ce que le chef des sbires nous a dit est un conte...

JÉRONIMO, à part.

Si je n'avais pas peur de ces surveillans invisibles dont ce petit diable m'a menacé... mais il me semble les voir partout... ces invisibles!

FLORETTA.

Ah! je meurs d'impatience de savoir comment tout ceci finira.

JÉRONIMO, à part.

Cela pourrait bien finir pour moi mieux que je ne l'espérais.

FLORETTA.

Jéronimo!

JÉRONIMO.

Mademoiselle!

FLORETTA.

Expliquez-moi donc pourquoi, lorsque je vous ai questionné dans le palais, vos réponses se sont bornées à ces mots: Mademoiselle... tout à l'heure...

JÉRONIMO.

Comment! vous voulez que je vous dise...

FLORETTA.

Oh! je vous en prie, mon bon petit Jéronimo.

JÉRONIMO, transporté.

Mon bon petit Jéronimo!... ne me parlez donc pas comme cela; je ne pourrais plus vous résister.

FLORETTA.

C'est ce que je demande. Pourquoi, hein?

JÉRONIMO.

Serez-vous discrète, mademoiselle Floretta?

FLORETTA.

Ce doute...

JÉRONIMO.

Est naturel.

FLORETTA.

Je vous en prie, mon bien bon...

JÉRONIMO.

Oh! bien bon.

SÉBASTIANO à Carli, apprêtant son espingole et feignant de remonter.

Faut-il?

CARLI.

Non; elle ne saurait nous échapper. Redescendons pour prévenir Léonard, et prendre ses derniers ordres.

(Ils descendent et disparaissent.)

SCÈNE III.

ÉMILIA, FLORETTA, JÉRONIMO.

(Emilia monte éperdue, égarée.)

FLORETTA.

D'ou naît cet effroi, Signora?

ÉMILIA.

Avez-vous entendu?...

JÉRONIMO, à part.

Non; mais j'ai vu.

FLORETTA.

Entendu! quoi donc?

ÉMILIA.

Ces mots qu'une voix sourde m'a fait parvenir. Émilia, tu es déshonorée!...

FLORETTA.

Peut-être votre imagination frappée...

FLORETTA.

Et bien ! est commandée...

JÉRONIMO, balbutiant.

Je n'en sais pas davantage, mademoiselle Floretta, vrai ! je n'en sais pas davantage. (*A part.*) Je crains même d'en avoir trop dit.

FLORETTA.

Mais depuis ce matin vous avez l'air d'un fou, monsieur Jéronimo. Vos paroles entrecoupées... on dirait que vous craignez de laisser percer...

JÉRONIMO.

Précisément, je crains de laisser percer. (*A part.*) Ce petit Ludovic me l'avait bien dit : partout tu seras surveillé... véritablement mon courage est mis aujourd'hui à de rudes épreuves.

EMILIA, en dehors.

Jéronimo !

JÉRONIMO, effrayé.

Qui m'appelle ?...

ÉMILIA, de même.

Floretta !...

FLORETTA.

C'est la Signora... Comme sa voix est altérée !...

(Elle va jusqu'au palier, Jéronimo la suit.)

SÉBASTIANO à Carli, apprêtant son espingole et feignant de remonter.

Faut-il?

CARLI.

Non; elle ne saurait nous échapper. Redescendons pour prévenir Léonard, et prendre ses derniers ordres.

(Ils descendent et disparaissent.)

SCÈNE III.

ÉMILIA, FLORETTA, JÉRONIMO.

(Emilia monte éperdue, égarée.)

FLORETTA.

D'ou naît cet effroi, Signora?

ÉMILIA.

Avez-vous entendu?...

JÉRONIMO, à part.

Non; mais j'ai vu.

FLORETTA.

Entendu! quoi donc?

ÉMILIA.

Ces mots qu'une voix sourde m'a fait parvenir. Émilia, tu es déshonorée!...

FLORETTA.

Peut-être votre imagination frappée...

ÉMILIA.

Non, non, Floretta, ce n'est point une illusion; te le dirai-je même? j'ai cru reconnaître la voix terrible de cet homme qui a osé pénétrer dans le palais de mon père, et que Giovanni a désigné comme le féroce Spalatro.

JÉRONIMO, à part.

Cela pourrait bien être.

FLORETTA.

Quelle idée!..

JÉRONIMO, à part.

Pour mon compte, je voudrais être loin d'ici.

ÉMILIA.

Jéronimo!

JÉRONIMO.

Plaît-il, Signora?

ÉMILIA.

Retourne au château de la vallée.

JÉRONIMO, à part.

C'est ce que je demande.

ÉMILIA.

Aussitôt que mon père et Giovanni paraîtront, tu leur diras que mon agitation ne m'ayant pas permis d'attendre l'issue des événemens de Catane, je me suis rendue ici.

JÉRONIMO.

Oui, Signora.

ÉMILIA.

Fais-moi parvenir des nouvelles aussitôt que tu le pourras.

FLORETTA.

Par Ludovic... il est alerte.

ÉMILIA.

Oui, par Ludovic; va.

JÉRONIMO, à part.

Toujours son Ludovic!.. Oh! je crois bien qu'il ne reviendra pas de sitôt.

(Il salue et descend.)

SCÈNE IV.

FLORETTA, ÉMILIA.

FLORETTA.

Calmez-vous, ma chère maîtresse; que l'aspect de ces lieux dissipe vos alarmes. Songez qu'il y a huit jours, dans ce belvéder, à la même place que vous occupez, le seigneur Giovanni, assis à vos pieds, vous adressait des vers amoureux; rappelez-vous cette romance qu'il vous chantait avec une expression si touchante, et que vous aviez tant de plaisir à entendre.

ÉMILIA.

Oui, Floretta, je goûtais un bonheur sans mélange; mais tu me rappelles cette ro-

mance; elle me parut renfermer un sens mystérieux, que je ne cherchai point à expliquer alors, et qui me frappe aujourd'hui; je regrette maintenant de ne l'avoir pas retenue.

FLORETTA.

Je la sais, moi; Ludovic me l'a apprise.

ÉMILIA.

Redis-la-moi; peut-être en saisirai-je mieux le sens, en l'appliquant à ma situation.

(Floretta va ouvrir une des armoires basses placées dans les angles du fond, et en tire une guitare, puis elle va s'asseoir auprès de sa maîtresse sur un tabouret.),

FLORETTA chante.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Aimez celui que la vertu
Accompagna dès sa naissance;
Dont rien n'a terni l'existence,
Dont le cœur n'est point corrompu;
Mais celui qui, par infortune,
S'est égaré de son chemin,
Et qui poussé par le destin,
Sent le remords qui l'importune:
Ah! plaignez-le tout bas,
Ne le repoussez pas.

ÉMILIA.

Pourquoi cet intérêt qu'il semble vouloir jeter sur un être coupable que le remords ?... Pourquoi cette distinction qu'il établit entre le vice et la vertu, pour que l'on plaigne l'un ?... Poursuis, Floretta.

FLORETTA.

DEUXIÈME COUPLET.

Donnez votre amour, votre main
A celui que chacun admire;
Dont jamais on n'a pu médire,
Dont le cœur est sensible, humain;
Mais celui qu'en tremblant on cite,
Quoique son cœur soit noble et bon,
Qui, forcé de prendre un faux nom,
Est proscrit sans qu'il le mérite :
Ah ! plaignez-le tout bas,
Ne le repoussez pas.

ÉMILIA.

Celui qu'en tremblant on cite... (*Rêveuse.*) Mais on fait partout son éloge.... Chacun l'aime...

FLORETTA.

Eh ! Signora, quel sens cherchez-vous dans ces paroles ? Cette tournure vague tient aux idées mélancoliques du seigneur Giovanni.

ÉMILIA.

Non, Floretta..... ces vers cachent un

motif... ils sont le résultat d'une pensée profonde... (*Elle se lève.*) Grand Dieu !... Non, non... c'est impossible.

FLORETTA.

Voici Ludovic.

ÉMILIA.

Ah ! tant mieux.

SCÈNE V.

FLORETTA, LUDOVIC, ÉMILIA.

LUDOVIC.

Réjouissez-vous, Signora, mon maître me suit.

ÉMILIA.

Il est libre ?

LUDOVIC.

Oui, Signora.

ÉMILIA.

A-t-il paru devant le vice-roi ?

LUDOVIC.

Ils sont restés plus d'une heure ensemble ; mais pendant cet entretien il fallait voir l'impatience du peuple rassemblé devant le palais ! Rendez-nous notre bienfaiteur, s'écriait-il, c'est l'ami des pauvres, le soutien des malheureux ; rendez-le-nous. Comme vous pouvez le penser, ces cris n'ont pas peu contribué à détruire les injurieux soupçons

ÉMILIA.

Fais-moi parvenir des nouvelles aussitôt que tu le pourras.

FLORETTA.

Par Ludovic... il est alerte.

ÉMILIA.

Oui, par Ludovic; va.

JÉRONIMO, à part.

Toujours son Ludovic!.. Oh! je crois bien qu'il ne reviendra pas de sitôt.

(Il salue et descend.)

SCÈNE IV.

FLORETTA, ÉMILIA.

FLORETTA.

Calmez-vous, ma chère maîtresse; que l'aspect de ces lieux dissipe vos alarmes. Songez qu'il y a huit jours, dans ce belvéder, à la même place que vous occupez, le seigneur Giovanni, assis à vos pieds, vous adressait des vers amoureux; rappelez-vous cette romance qu'il vous chantait avec une expression si touchante, et que vous aviez tant de plaisir à entendre.

ÉMILIA.

Oui, Floretta, je goûtais un bonheur sans mélange; mais tu me rappelles cette ro-

LUDOVIC.

Pardon, Signora, je ne puis me permettre...

ÉMILIA, à part.

Toujours du mystère !

LUDOVIC.

J'entends du bruit... on vient. (*Il va au fond.*) C'est lui, Signora.... c'est votre époux.

SCÈNE VI.

FLORETTA, LORÉDAN, ÉMILIA, LUDOVIC.

LORÉDAN, entrant et embrassant Émilia.

Chère Émilia !

ÉMILIA.

Giovanni !

LORÉDAN.

Pourquoi, ma bien-aimée, trouvé-je encore de l'altération sur ton visage ?

ÉMILIA.

Je ne puis le cacher, Giovanni, diverses circonstances m'ont fait concevoir les plus vives inquiétudes. Ta présence devrait les calmer, sans doute; mais une explication franche peut seule les dissiper entièrement.

LORÉDAN.

Une explication !

ÉMILIA.

Oui.

LORÉDAN, à part.

Le voilà donc arrivé, ce moment que je redoutais ! (*A Ludovic.*) Emmène Floretta ; conduis-la dans la chambre de repos ; vous m'y attendrez.

(Ludovic descend avec Floretta.)

SCÈNE VII.

LORÉDAN, ÉMILIA.

ÉMILIA.

Quel inconcevable motif a pu décider le vice-roi à faire arrêter un homme généralement estimé ? Il doit être bien grave.

LORÉDAN, à part.

Aveu cruel ! cet entretien va décider du sort de toute ma vie...

ÉMILIA, à part.

Il paraît agité... tremblant... ô mon Dieu ! que va-t-il m'apprendre ?...

LORÉDAN.

Émilia, j'ai souvent invoqué votre indulgence pour le malheur...

ÉMILIA.

Ce sentiment lui est dû ; mais en vous voyant comblé de toutes les faveurs de la fortune, riche surtout de l'estime publique et de la considération générale, je n'ai pas dû imaginer.... Parlez, Giovanni, seriez-vous ?...

LORÉDAN.

Malheureux !.... oui, je l'étais.... mais aujourd'hui.... que dis-je ? je vais peut-être le devenir pour toujours. Émilia, ne m'accusez point. Le Ciel sait qu'avant la conclusion de notre hymen j'ai voulu vous révéler mon secret.

ÉMILIA, effrayée.

Quel secret ? je tremble...

LORÉDAN.

Une lettre en était dépositaire....

ÉMILIA.

Qui l'a reçue ?

LORÉDAN.

La fatalité qui me poursuit l'a fait tomber entre les mains d'un autre.

ÉMILIA.

Et... que m'apprenait cet écrit ?...

LORÉDAN.

Que je ne me nomme point Giovanni.

ÉMILIA.

Oh ! Ciel !

LORÉDAN.

Mais Lorédan.

ÉMILIA.

Lorédan !

LORÉDAN.

Fils d'un homme injustement banni, et proscrit lui-même.

ÉMILIA, respirant.

Vous, Lorédan ! et cette proscription...

LORÉDAN.

A causé tous mes maux, et me fait craindre aujourd'hui...

ÉMILIA.

Craindre !... elle doit vous rassurer. Le malheureux, exilé de sa patrie, doit trouver partout des cœurs généreux, et des protecteurs jusque dans ses ennemis. Jugez, ah ! jugez, cher Lorédan, ce que sera pour vous une épouse qui vous aime !...

LORÉDAN, lui baisant la main.

Émilia !

ÉMILIA.

Le vice-roi, sans doute, a pensé comme moi, et votre liberté, votre repos, doivent être la suite d'un aveu...

LORÉDAN.

Oui, le vice-roi m'a promis une prompte réhabilitation. Mais, Émilia, faut-il vous dire quelles furent les suites de la proscription de mon père, étendue jusqu'à moi ?

ÉMILIA.

Cher Lorédan, tu ne dois rien me cacher.

LORÉDAN.

Et voilà ce qui déchire mon cœur, et ce qui anéantit tout mon être.

ÉMILIA.

L'injustice des hommes.... vous aurait-elle... égaré ?...

LORÉDAN.

Égaré ?... oui.

ÉMILIA.

Oubliant qu'il est beau de se venger à *force* de vertus... auriez-vous ?...

LORÉDAN.

Grâce au Ciel, aucun crime n'a souillé ma vie.... mais les apparences.... le destin cruel qui me poursuivait et avait résolu de me perdre...

ÉMILIA, défaillante.

De vous perdre !

LORÉDAN, à genoux.

Émilia, promettez-vous de ne pas me mépriser ?...

ÉMILIA.

Vous mépriser ! juste Ciel !... Qu'avez-vous donc fait ?

LORÉDAN, à part.

Je n'ose...

ÉMILIA, tombant sur un siége.

Ah ! tout mon sang se glace... je me sens mourir...

LORÉDAN.

Elle s'évanouit !... Floretta ?... Ludovic !... du secours !... ô mon Dieu ! prenez ma vie... mais conservez la sienne... Ludovic ! Floretta !...

(Il descend ; et on l'entend appeler dans l'escalier. Émilia est sans connaissance. Vers le milieu de cette scène, le Ciel s'est chargé de nuages noirs.)

SCÈNE VIII.

ÉMILIA évanouie, CARLI, SÉBASTIANO, PIRATES sur les rochers.

SÉBASTIANO.

Vite ! arrivez vous autres.

CARLI.

Frappons-la tandis qu'elle est seule.

(En un instant le sommet du rocher est couvert de pirates qui gravissent à l'exemple de Carli et de Sébastiano ; ils se groupent sur le devant et sur les deux côtés ; les plus agiles sont arrivés à la balustrade et montent dessus. Cet aspect d'une femme évanouie et entourée de bandits est effrayant. Les poignards étincellent de tous côtés. Émilia va périr. On entend dans le lointain le mugissement de l'Etna, le volcan vomit des flammes.)

SCÈNE IX.

CARLI, LORÉDAN, ÉMILIA, SÉBASTIANO, PIRATES.

LORÉDAN, remontant et tirant son poignard.

Que vois-je ?... misérables ! respectez mon épouse.

TOUS LES PIRATES, frappant le rocher avec leurs poignards et en faisant jaillir du feu.

La mort !

LORÉDAN.

Retirez-vous, je vous l'ordonne.

TOUS LES PIRATES.

Nous ne t'obéirons pas.

LORÉDAN.

Obéissez... à Spalatro.

(Il tire de son sein un crêpe noir dont il s'enveloppe la tête.)

LES PIRATES.

Spalatro !

(Ils baissent la tête, descendent insensiblement, et finissent par disparaître tout-à-fait.)

ÉMILIA, se lève.

Vous Spalatro, grand Dieu !

(Elle tombe par terre en se cachant la figure avec les mains.)

SCÈNE X.

LUDOVIC, LORÉDAN, ÉMILIA, FLORETTA.

LUDOVIC, acourant.

Qu'est-il donc arrivé ?

FLORETTA accourt à Émilia.

Ma pauvre maîtresse !

LORÉDAN.

Un aveu nécessaire et terrible ! elle sait tout ; mais j'ai dû la sauver.

(On s'empresse autour d'Émilia, on la relève.)

ÉMILIA, de bout en face Lorédan.

Spalatro ! Ah ! cherchons dans cet abîme la fin de mes tourmens !

(Elle s'élance sur la balustrade pour se précipiter dans la mer ; Floretta pousse un cri perçant. Lorédan et Ludovic la retiennent et la posent sur un siége où elle reste anéantie. On entend le cliquetis des armes, le bruit de l'artillerie et de la mousqueterie.)

LUDOVIC, regardant en bas.

Nos vaisseaux sont aux prises avec ceux des pirates... Je vois monsieur le Duc sur le pont, il dirige les manœuvres ; il ordonne l'abordage.

LORÉDAN.

Mon père ! ah ! je vole auprès de lui. Mes

amis, prenez soin d'Émilia. Si le sort daigne enfin mettre un terme à mon existence trop malheureuse... dites à ma bien-aimée que je suis mort en prononçant son nom, et pour expier le mal que mes aveux ont pu lui faire. (*Il baise les mains d'Émilia.*) Adieu, adieu, Émilia!...

(Il descend.)

SCÈNE XI.

LUDOVIC, ÉMILIA, FLORETTA.

(De toutes parts la fumée s'élève, le bruit du combat redouble, il est affreux.)

ÉMILIA, ouvrant les yeux et paraissant sortir d'un songe.

Où suis-je? Ah! c'est toi, Floretta... C'est vous, Ludovic! Qu'entends-je? d'où vient ce bruit? (*Elle se lève.*) Pourquoi ce combat? (*Elle regarde au fond.*) Me trompé-je? O Ciel! je vois mon père parmi les combattans!.... Il va périr... On accourt!... C'est Giovanni qui lui fait un rempart de son corps! Ah! il ne pouvait me donner une plus grande preuve d'amour... Les pirates sont vaincus, leurs bâtimens coulent à fond, l'air retentit des cris de victoire!

(On les entend dans l'éloignement.)

SCÈNE XII.

ÉMILIA, FLORETTA, LÉONARD, LUDOVIC.

LÉONARD, gravissant le rocher par devant à gauche.

Beauté fatale! tu ne jouiras pas de son triomphe!

(Quand il est bien placé, il prend son espingole qu'il portait en bandoulière, et ajuste Emilia.)

LUDOVIC, qui l'a vu monter, est sorti du belvéder, a fait le tour sur le rocher en dehors, vient doucement derrière Léonard, et le frappe d'un coup de poignard.

Scélérat! ton horrible dessein ne s'accomplira pas.

(Léonard tombe et roule de rocher en rocher.)

SCÈNE XIII.

FLORETTA, ÉMILIA, JÉRONIMO, LUDOVIC.

JÉRONIMO arrive d'un air triomphant.

Victoire! Signora! victoire!

ÉMILIA.

Je le sais.

FLORETTA.

Nous avons tout vu.

JÉRONIMO.

Et moi aussi, par une des fentes du rocher! oh! Dieu! quel combat! et les belles choses que le seigneur Giovanni a faites! oh! c'est fini, je l'aime, à présent. C'est l'homme le plus brave que j'aie jamais vu.

SCÈNE XIV.

FLORETTA, ÉMILIA, LE DUC, LORÉDAN, LUDOVIC, JÉRONIMO, SOLDATS.

(Des soldats siciliens garnissent les rochers et viennent se grouper à la hauteur du belvéder. Le Ciel s'éclaircit et laisse voir, dans toute sa beauté, la vue majestueuse de l'Etna, dont la furie est apaisée en ce moment. Le Duc arrive tenant Loredan embrassé.)

ÉMILIA, courant dans les bras de son père.

Mon père!

LE DUC.

Émilia, embrasse aussi mon libérateur et ton époux.... Tu hésites!.... Tu peux m'en croire, il est digne de toi. Il a fait tant de belles actions sous le nom de Giovanni, et empêché tant de mal sous celui de Spalatro, que le vice-roi lui a pardonné.

LORÉDAN.

Émilia, le bien que j'ai fait, c'est à toi qu'il faut en rendre grâce, car c'est l'amour qui me l'a inspiré.

ÉMILIA.

Cher Lorédan, c'est l'amour aussi qui se chargera de la récompense.

(Émilia se jette dans les bras de Lorédan. La toile tombe.)

FIN DU BELVÉDER.

LA

FILLE DE L'EXILÉ,

OU

HUIT MOIS EN DEUX HEURES,

MÉLODRAME HISTORIQUE EN TROIS PARTIES.

PAR M. GUILBERT DE PIXÉRÉCOURT;

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de la Gaîté, le 13 mars 1819.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Dans un roman plein du charme qu'elle répandait sur toutes ses productions, madame Cottin a développé l'acte d'héroïsme le plus étonnant qu'ait jamais conçu et exécuté l'amour filial; elle a retracé l'action sublime d'une fille de seize ans, qui a osé entreprendre seule, à pied, un voyage de quatre mille verstes (environ neuf cents lieues), à travers des forêts immenses, des marais impraticables et des déserts de glace, dans l'espoir d'obtenir la liberté de son père. J'ai pensé que ce fait historique ne serait pas sans intérêt au théâtre. Mais une pièce soumise aux règles sévères de notre scène aurait-elle bien rendu l'intérêt du roman d'*Élisabeth?* Cet intérêt, qui s'attache principalement à un voyage que l'Héroïne a mis huit mois à effectuer, peut-il résulter de la représentation d'un drame assujetti à la règle des vingt-quatre heures? j'en doute. J'ai toujours pensé que, pour atteindre au théâtre le degré d'intérêt qu'inspire la lecture de ce roman, il fallait que l'on vît *réellement* voyager la jeune fille. D'après cette opinion,

erronée peut-être, mais dont j'étais fortement imbu, j'ai tracé un tableau dramatique divisé en trois parties, dont chacune présente la situation d'Élisabeth dans un lieu fort éloigné de l'autre. Ainsi, dans la première partie, l'action se passe au fond de la Sibérie; dans la seconde, à moitié chemin, à peu près, de Tobolsk à Pétersbourg, au pied des monts Poyas; et enfin, dans la troisième, à Moscou.

Si j'ai osé cette fois m'affranchir des règles qui prescrivent l'unité de tems et de lieu, j'espère que le Public voudra bien me savoir quelque gré des efforts que j'ai faits, pour conserver du moins l'unité d'action, la plus nécessaire à l'intérêt de tout ouvrage dramatique.

PERSONNAGES.

LE CZAR.
LE GRAND MARÉCHAL de la Cour.
Le Comte STANISLAS POTOSKI, exilé.
PHÉDORA, son épouse, aveugle.
ÉLISABETH, leur fille, âgée de seize ans.
MARIE, nourrice d'Elisabeth.
MICHEL, fils de Marie, courrier du gouvernement.
IVAN, jadis boyard, et maintenant batelier.
ALTERKAN, } Tartares.
OURZAK, }
ANDRÉ, jeune paysan.
KISOLOFF, aubergiste, vieil avare.
NIZA, sa femme.
UN OFFICIER RUSSE.
UNE SENTINELLE.
SEIGNEURS ET DAMES RUSSES.
SOLDATS RUSSES.
TROUPES DE TARTARES.
PAYSANS RUSSES.
PEUPLES DE RUSSIE, KAMTCHADALS, SAMOÏÈDES, KOURILS, OSTIAKES, etc.

La première partie se passe en Sibérie; la seconde, à moitié chemin de Tobolsk à Pétersbourg, sur le bord de la Kama; et la troisième, à Moscou.

LA

FILLE DE L'EXILÉ,

MÉLODRAME HISTORIQUE

PREMIÈRE PARTIE. (*)

La théâtre représente l'habitation de Potoski. C'est une cabane fermée de tous côtés, construite avec des rouleaux de sapins et couverte en paille ; elle est noire, enfumée et presque souterraine. A gauche, une porte élevée de quatre à cinq pieds, à laquelle on arrive par un petit escalier.

SCÈNE I.

ANDRÉ, MARIE.

(Au lever du rideau, André et Marie sont occupés à mettre le couvert.)

ANDRÉ, à Marie, qui paraît agitée et va écouter de tems en tems auprès de la porte de droite.

Qu'avez-vous donc, bonne Marie?

(*) Toutes les indications de *droite* et de *gauche* que l'on trouvera dans le cours de la pièce sont censées prises du parterre.

Les acteurs sont placés au théâtre comme les personnages en tête de chaque scène.

MARIE.

Ma pauvre maîtresse se désole, elle est inquiète de ne pas voir revenir M. le Comte et sa chère Élisabeth. Elle tremble qu'il ne leur soit arrivé quelque accident.

ANDRÉ.

A dire vrai, je commence à le craindre aussi, car cette jeune personne ne connaît aucun danger. Il faut la voir franchir un torrent! elle gravit les rocs les plus escarpés comme je le ferais moi-même.

MARIE.

Ah! ne m'en parle pas. Sa pauvre mère et moi n'avons pas une goutte de sang dans les veines, quand elle nous fait le détail de ses imprudences.

ANDRÉ.

Certes, en la voyant si jeune, en voyant ses formes délicates, on n'imaginerait jamais quelle fût en état de supporter de pareilles fatigues.

MARIE.

Ce qui paraît le plus étonnant, c'est qu'elle joint à ce courage, à cette énergie, une douceur inaltérable, une patience à toute épreuve, une ame aimante, sensible, et la candeur d'un ange. Oh! ce n'est point parce que je l'ai nourrie, cette chère enfant, mais, vrai! je l'aime autant que mon fils,

mon pauvre Michel, que probablement je ne reverrai jamais.

PHÉDORA, en dehors à droite.

Eh bien! Marie, viennent-ils?

MARIE, à André.

Je m'oublie... André, va, monte sur le rocher qui domine cette cabane, et regarde au loin si tu les découvriras.

ANDRÉ

Oui, bonne Marie, j'y vais.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

MARIE, PHÉDORA.

PHÉDORA, sortant d'une chambre à droite. Elle est aveugle et marche avec peine.

Tu ne me réponds pas, Marie... et cela double mon inquiétude.

MARIE.

Pardon, madame la Comtesse, je causais avec André. Nous fesions l'éloge de l'aimable Élisabeth.

PHÉDORA.

Quelle mère pourrait ne pas t'excuser en faveur d'un semblable motif? mais ils ne reviennent point, Marie... où donc sont-ils allés?

MARIE.

Un peu loin, Madame; sur les rochers qui bordent l'Irtysz, pour chasser des zibelines, dont mademoiselle a remarqué la trace ces jours derniers.

PHÉDORA.

Ah! si j'avais pu prévoir les vives alarmes auxquelles mon cœur est en proie chaque fois qu'Élisabeth accompagne son père à la chasse, je n'aurais point favorisé le goût qu'elle montre depuis quelques années pour cet exercice périlleux.

MARIE.

Si vous ne l'avez point combattu, Madame, c'était dans une excellente intention. vous n'ignoriez pas que M. le Comte s'était exposé plusieurs fois, qu'il avait couru de grands dangers; et vous avez dû penser que la présence de sa fille unique et bien-aimée le rendrait plus prudent.

PHÉDORA.

Avant que l'excessive rigueur du climat m'eût privée de l'usage de la vue, je m'occupais en leur absence; je pouvais me distraire. Quand l'heure du retour approchait, j'allais au-devant d'eux; je gravissais jusqu'à la cime de la montagne voisine pour les revoir plus tôt. Dès que j'avais pu les découvrir au loin, mon cœur palpitait d'espérance et de joie, dans l'attente de notre réunion. Ar-

jourd'hui, non-seulement ce plaisir m'est ravi, mais je ne m'abuse pas; je me sens affaiblir... Si quelque événement lui enlevait son père, que deviendrait ma chère Élisabeth ?

MARIE.

Ces malheurs sont trop éloignés pour en prévoir les suites, Madame. Avant qu'ils viennent frapper votre fille, nous serons rendus à notre pays; j'embrasserai mon fils, mon bon Michel; vous aurez recouvré vos honneurs, vos richesses.

PHÉDORA.

Tous les jours tu me flattes de cet espoir.

MARIE.

Il se réalisera, Madame; votre innocence sera reconnue. Oui, si j'en crois mes pressentimens, bientôt nous aurons quitté la terre d'exil.

PHÉDORA.

Il y a seize ans que nous l'habitons... Non, Marie, c'est ici que se doit terminer notre vie.

SCÈNE III.

ANDRÉ, PHÉDORA, MARIE.

ANDRÉ, descendant rapidement l'escalier.

Rassurez-vous, madame la Comtesse... ils me suivent.

PHÉDORA.

Merci, bon André.

SCÈNE IV.

ANDRÉ, POTOSKI, PHÉDORA, ÉLISABETH, MARIE.

ÉLISABETH arrive la première et court embrasser sa mère.

Bonjour, ma bonne mère.

PHÉDORA, la tenant embrassée, et avec le ton d'un doux reproche.

Te voilà donc enfin!

ÉLISABETH, à Potoski.

Vois-tu, bon ami? je savais bien que nous serions grondés. (*Elle donne son fusil à André.*) Nous rentrons aujourd'hui bien plus tard que de coutume.

PHÉDORA.

Jamais le tems ne me parut aussi long.

POTOSKI, donnant son sac à Marie.

Tiens, Marie.

ÉLISABETH.

Mais aussi nous avons fait une excellente chasse.

PHÉDORA.

Et moi, j'ai eu bien de l'inquiétude.

POTOSKI passe auprès de Phédora.

Phédora, pourquoi t'affliger ainsi?

PHÉDORA.

Je craignais pour tous deux.

POTOSKI.

Que peux-tu craindre? nous sommes bien armés; j'ai de la prudence.

PHÉDORA.

Je le sais, mon ami; mais le cœur d'une mère ne raisonne pas.

ÉLISABETH, présentant deux sacs de chasse à sa mère.

Tiens, touche cela; ce sont nos sacs; ils sont pleins de gibier.

POTOSKI

Oui. Encouragés par le succès, nous avons été plus loin que nous ne nous l'étions proposé. C'est aujourd'hui le seizième anniversaire de notre arrivée en ces lieux...

PHÉDORA.

Hélas!

ÉLISABETH, à part.

Le seizième!

POTOSKI.

Et de la naissance d'Élisabeth. Grâce à ta bonté, à tes soins généreux, cette époque est devenue un jour de fête pour les habitans de Saïmka. Ils ne manquent jamais de venir nous visiter; et, à moins que Straganoff, ce nouvel inspecteur que l'on dit si méchant, ne s'y oppose, ils seront fidèles à cet usage. Tu seras bien aise d'avoir quelque chose à leur offrir.

ÉLISABETH.

D'après cela, bonne mère, tu ne peux plus nous gronder.

PHÉDORA.

Assieds-toi donc, mon enfant; tu dois être excédée de fatigue.

ÉLISABETH.

Pas du tout.

MARIE.

C'est inconcevable!

ÉLISABETH.

Bon ami te dira que je marchais pour le moins aussi vite que lui. Il est vrai que je revenais auprès de toi. (*A part.*) Ah! je dois le croire... le Ciel approuve mes projets, puisqu'il augmente chaque jour ma force. Quand donc m'offrira-t-il le moyen de les exécuter?

PHÉDORA.

Allons, Marie, le couvert.

MARIE.

Il est prêt, Madame.

ANDRÉ, à Marie.

Si mes services vous peuvent être agréables, disposez de moi.

MARIE.

Merci, mon garçon, à demain.

ANDRÉ, à Marie.

A demain! Oh! je reviendrai bientôt avec la jeunesse du village, pour saluer cette famille infortunée. (*André salue et sort.*)

SCÈNE V.

MARIE, ÉLISABETH, POTOSKI, PHÉDORA.

(On se met à table. Marie se place à quelque distance.)

PHÉDORA.

Eh bien! Stanislas, n'as-tu rien appris aujourd'hui?

POTOSKI.

Nous avons vu de loin un courrier qui paraissait venir du côté de Tobolsk.

PHÉDORA.

Probablement encore quelqu'exilé que l'on nous envoie, et qui vient grossir le nombre des malheureux.

ÉLISABETH.

Il faut avoir été bien coupable pour mériter cette lente et douloureuse agonie.

PHÉDORA.

Bien coupable! pas toujours, mon enfant. Ton père en est la preuve. Un ennemi personnel, un boyard, parvint à le faire exiler sans condamnation, sans avoir même été entendu. Ce qu'a fait le cruel Ivan, d'autres le feront encore. Malheureusement, il faut parfois des victimes à ces hommes puissans que tourmentent la haine et l'ambition. Ils parviennent à abuser le souverain, qui croit avoir frappé juste quand il n'a fait que servir des intérêts particuliers.

ÉLISABETH.

Mais s'il a le droit de punir, tu m'as dit, bon ami, qu'il a celui de pardonner.

POTOSKI.

Oui, mais ce bienfait est nul pour l'infortuné qu'un arrêt de proscription condamne à gémir sur des rives lointaines... Sa voix ne peut se faire entendre.

PHÉDORA.

Espérons, Stanislas. Le tems, le plus inexorable des souverains, a aussi son droit de grâce, et c'est lui qui inspire souvent aux rois le noble usage qu'ils font du plus bel attribut de la souveraineté.

POTOSKI.

Qu'il est affreux d'être enseveli dans ces déserts, de se voir séparé de ceux qu'on aime!

MARIE, à part.

Ah! oui; quand reverrai-je mon cher enfant?

PHÉDORA, à part.

Hélas! je suis loin de m'abuser sur notre position, mais le bonheur de ceux qui m'entourent exige que je leur cache ma pensée. (*Haut.*) Si tu te plains, Stanislas, que doivent dire ceux de tes compagnons d'infortune qui sont isolés, sans famille?

POTOSKI.

Moins à plaindre que moi, chère Phédora, ils n'ont à gémir que sur leurs propres douleurs. Quand leur pensée se porte sur les objets de leur affection, ils peuvent les croire, sinon heureux, du moins résignés et calmes au sein de l'opulence et de toutes les douceurs de la vie... Mais moi, que n'ai-je point à souffrir quand je songe que je suis l'artisan de vos maux; que cet amour qui t'a portée à me suivre est devenu pour toi une source de calamités! le chagrin qui t'assiége, les infirmités qui t'accablent, tout cela n'est-il pas mon ouvrage? Sans moi, sans ton généreux dévouement, notre Élisabeth serait aujourd'hui l'un des principaux ornemens de la cour; ses douces vertus, ses qualités aimables feraient le bonheur d'un époux. Pauvre enfant! tes

yeux se sont ouverts pour contempler la terre d'exil; qui sait si jamais ils reverront ta patrie!

(On se lève de table.)

PHÉDORA.

Pourquoi désespérer d'un meilleur avenir?

POTOSKI.

Tout moyen de correspondance ne m'est-il pas sévèrement interdit? quelle voix bienfaisante oserait s'elever en ma faveur? La vengeance et la haine nous ont plongés vivans au cercueil, et nous y resterons ignorés du monde entier. Un prodige pourrait seul nous en faire sortir.

ÉLISABETH.

Parmi les nombreux exilés qui gémissent sur ces bords, comment ne s'en trouve-t-il pas un qui, se dévouant au salut de tous, ose franchir les obstacles pour aller mettre sous les yeux de l'empereur le tableau de la misère de ses infortunés compagnons, et solliciter leur grâce avec la sienne?

POTOSKI.

L'honneur s'y oppose.

ÉLISABETH.

L'honneur!

POTOSKI.

C'est le seul bien qui nous reste; nous devons le conserver intact. Chacun de nous jure en arrivant ici de ne faire aucune tenta-

tive pour s'échapper, et de ne point dépasser, soit à la chasse, soit dans ses promenades, les limites qu'on lui prescrit. Il est probable que l'évasion dont tu parles n'aurait pas le succès que ton inexpérience en attend; il est certain, au contraire, qu'elle entraînerait des conséquences terribles pour ceux qui resteraient. Un exilé qui rompt son ban encourt les peines les plus sévères.

ÉLISABETH.

Les femmes ne sont point soumises à cet engagement?

POTOSKI.

Non; leur faiblesse rend cette précaution inutile.

ÉLISABETH.

Pourquoi donc une fille, une épouse courageuse ne tenterait-elle pas ce moyen hardi?

POTOSKI.

Pourquoi? Hélas! ma fille, nous sommes à quatre mille verstes de Pétersbourg, environ neuf cents lieues d'Allemagne.

ÉLISABETH.

Neuf cents lieues!

POTOSKI.

Deux mois suffisent à peine pour faire ce trajet en traîneau.

ÉLISABETH.

Et... à pied?

POTOSKI.

Il est impossible. Des torrens écumeux ! des montagnes de neige, des déserts remplis d'animaux féroces, des fleuves débordés, rendent cette route, sinon impraticable, du moins extrêmement dangereuse. Le voyageur court risque à chaque instant d'être écrasé par les avalanches, de périr dans les flots, ou de s'égarer dans une forêt de quatre cents lieues qu'il faut traverser.

ÉLISABETH.

O mon Dieu ! comment surmonter tous ces obstacles !

POTOSKI.

C'en est fait, hélas ! l'Europe est à jamais perdue pour nous... C'est aux confins de l'Asie, sur les bords glacés de l'Irtysa, que notre chère enfant doit demeurer orpheline. C'est là, mon Élisabeth, que seule, sans appui, sans autre protecteur que le Ciel, tu creuseras la tombe de tes infortunés parens.

(On frappe en dehors à la porte de gauche.)

UNE VOIX en dehors.

Est-ce ici qu'habite l'exilé Potoski ?

MARIE.

Qu'entends-je ? cette voix m'a fait tressaillir !

POTOSKI.

Oui, entrez.

SCÈNE VI.

MICHEL, MARIE, POTOSKI, PHÉDORA, ÉLISABETH.

MICHEL ouvre et demeure sur la dernière marche de l'escalier.

La voilà ! c'est ma mère !

MARIE.

Michel ! mon cher enfant !

(Ils s'élancent dans les bras l'un de l'autre.)

MICHEL.

Je te remercie, mon Dieu ! tu m'as permis de revoir encore une fois ma mère !

MARIE.

M. le Comte ! madame la Comtesse ! c'est mon fils ! Par quel miracle ?

MICHEL.

Si c'en est un, ma mère, il est dû tout entier à l'amour filial... oui, c'est le cœur qui l'a inspiré. J'avais seize ans lorsque vous quittâtes Pétersbourg pour suivre vos excellens maîtres, et vous savez si je vous aimais ! après bien des démarches, je parvins à connaître le lieu de votre exil. Dès lors, je travaillai sans relâche à me procurer le moyen de vous rejoindre ; je n'en trouvai pas d'autre que de m'attacher à l'intendance des postes. On éprouva mon zèle, ma fidélité dans des missions peu importantes, et je méritai la

confiance de mes chefs. Il y a deux ans, je fus dirigé sur Tobolsk; nous n'étions plus qu'à cent soixante lieues l'un de l'autre. Avec quelle impatience j'attendais le fortuné message qui devait nous rapprocher tout-à-fait! Enfin il s'est offert! sans en donner le motif, j'ai été assez heureux pour obtenir la préférence, et, jugez du bonheur que j'éprouve!... j'apporte aux exilés des secours qu'ils sollicitent depuis long-tems, et je presse sur mon cœur la plus tendre, la meilleure des mères!

POTOSKI tendant la main à Michel.

Mon ami, je vois avec plaisir que ton âme est également ouverte à deux sentimens nobles et généreux, la piété filiale, et la compassion que l'on doit à l'infortune.

MICHEL.

Pardonnez-moi, M. le Comte; j'ai donné le premier moment à la nature. Je suis chargé par le gouverneur de Tobolsk de vous remettre cinq cents roubles. Il vous invite à en user avec économie, car c'est, m'a-t-il dit, tout ce qu'il vous sera permis de toucher de vos revenus d'ici à deux ans.

POTOSKI.

Tu l'entends, Phédora!... Et point de lettres?

MICHEL.

Non, M. le Comte. Les ordres sont plus sévères que jamais; tous les paquets sont brûlés à Tobolsk.

PHÉDORA.

Quelle existence, grand Dieu! cruel Ivan! quel mal t'avions nous fait pour nous persécuter ainsi?

MICHEL.

Ivan, dites-vous? n'était-ce pas un riche boyard de la Livonie?

PHÉDORA.

Oui.

MICHEL.

Eh bien! Madame, le Ciel l'a puni. Il gémit à son tour. Comme vous, il est malheureux; il l'est bien plus, sans doute, car il a mérité son sort, et n'a pas le droit de se plaindre. A quiconque a fait le mal, le mal doit advenir, c'est juste. Sans cette compensation, les méchans seraient en trop grande majorité sur la terre. Il n'y aurait plus de place pour les honnêtes gens.

MARIE.

Sans doute, mon bon Michel, tu resteras quelque tems à Saïmka?

MICHEL.

Je le voudrais, ma mère; mais, hélas! il me faudra partir dans deux jours au plus tard.

ÉLISABETH, à part.

Deux jours!

(Elle rêve dans un coin.)

MARIE.

Déjà !

MICHEL.

Ainsi le prescrivent mes ordres... Si j'osais les enfreindre, il se trouverait ici plus d'un officieux qui ne manquerait pas d'en informer le gouverneur, et je serais privé pour toujours d'une consolation, que j'espère maintenant me procurer une fois chaque année, du moins tant que le malheur vous poursuivra.

MARIE.

Ne serait-il pas possible ?...

MICHEL.

De rester tout-à-fait près de vous ? n'en doutez pas, ce serait là tout mon désir ; mais je le tenterais en vain. Si j'en exprimais seulement la pensée, le moins qui pourrait en résulter serait d'être privé de mon emploi, par conséquent de la possibilité d'être utile à M. le Comte.

SCÈNE VII.

ANDRÉ, MARIE, MICHEL, POTOSKI, PHÉDORA, ÉLISABETH.

ANDRÉ, entre-bâillant vivement la porte.

Ce maudit Straganoff rôde aux environs de votre cabane. Sans doute il vient vous épier. Tenez-vous sur vos gardes.

(Il sort.)

POTOSKI.

Entrons chez toi, Phédora. Je recevrais mal cet homme, s'il se présentait ici, et nous en souffririons plus tard. Suis-nous, Michel.

MICHEL, à Marie.

S'il vient, gardez-vous de lui laisser connaître que je suis votre fils.

(Potoski conduit Phédora vers la chambre de droite.)

ÉLISABETH, qui a traversé le théâtre, se trouve près de Michel, et lui dit bas.

Michel, il faut absolument que je vous parle.

MICHEL, de même.

Oui, Mademoiselle.

(Il se dispose à suivre le Comte.)

MARIE, à Élisabeth, qui paraît absorbée.

Eh bien! venez donc, Élisabeth.

ÉLISABETH, sans paraître l'entendre et répondant à sa pensée.

Je ne demande pas mieux... partons.

MARIE.

Comment! partons... où voulez-vous aller?

ÉLISABETH, remplie de son idée.

Où je veux aller, Marie? Dieu seul...

POTOSKI, sur le seuil de la porte.

Ne reste pas là, ma fille... voudrais-tu?...

ÉLISABETH, courant embrasser son père.

Ne te quitter jamais.

POTOSKI.

Que signifie ?...

ÉLISABETH, se remettant et prenant un air riant.

Rien, rien.

SCÈNE VIII.

ANDRÉ, MARIE, ÉLISABETH, POTOSKI, PHÉDORA, MICHEL.

ANDRÉ, revenant avec vivacité.

Pardon! c'était une fausse alerte. Il paraît que le seigneur Straganoff n'a pas l'intention d'entrer. Il se bornera probablement à observer de loin ce qui se passe. Sans doute il a vu mes camarades partir du village et se diriger vers votre habitation.

MARIE.

Il n'en a pas fallu davantage pour alarmer ce caractère inquiet et soupçonneux.

POTOSKI.

Je le conçois. L'attachement que nous témoignent les habitans de Saïmka doit être un crime à ses yeux, parce qu'il le suppose le résultat de quelque séduction.

PHÉDORA.

Il ne peut imaginer que tant d'affection soit le prix de quelques actes de bienfaisance.

MICHEL.

C'est tout simple. Un méchant homme suppose le mal partout. Il ne trouve que cela dans son cœur.

(On entend au fond le son d'une guitare et d'un violon.)

ANDRÉ.

J'entends mes camarades; Madame la Comtesse, permettez-vous que je leur ouvre la grande porte?

(Il indique la grande porte du fond.)

PHÉDORA.

Oui, mon ami.

(Marie lui donne la clef d'une large porte à plusieurs ventaux qui ferme le fond de la cabane; quand elle est ouverte, on voit un jardin, et au-delà un des sites âpres de la Sibérie.)

SCÈNE IX.

MARIE, MICHEL, ANDRÉ, POTOSKI, PHÉDORA, ÉLISABETH, VILLAGEOIS.

(Une troupe de villageois des deux sexes attendait en dehors de la porte. Ils saluent et parlent bas à André.)

ANDRÉ.

Depuis que vous habitez Saïmka, nous n'avons jamais manqué de célébrer l'anniversaire de la naissance de votre fille; nous avons toujours espéré que chaque année verrait la

[illegible] de votre [illegible] et nous n'avons cessé d'adresser des vœux au Ciel pour l'accomplissement de ce désir. Mais par malheur le sort en ordonne autrement. Que du moins il vous conserve le seul objet qui puisse adoucir l'amertume de vos douleurs ! Puisse la bonne Élisabeth, qui, par sa candeur, son affabilité, nous est devenue aussi chère qu'à vous, faire long-temps encore la consolation et l'ornement de votre vie !

POLOSKE.

Mes enfans, si (ce que je n'ose plus espérer) nous quittons un jour ces lieux, nous emporterons le souvenir de votre touchante amitié. Rien de ce que vous avez fait pour nous ne sera oublié. Nous apprendrons à ces êtres insoucians qui peuplent la capitale qu'il existe à mille lieues d'eux, dans les déserts de la Sibérie, des hommes énergiques qui savent compatir au malheur ; qui, sans égards pour de vaines considérations, savent, au risque de se compromettre, se montrer humains, bienfaisans, et pratiquer enfin ces douces vertus que l'on dédaigne trop souvent au sein des villes.

(Élisabeth est allée dans une serre, que l'on aperçoit au fond du jardin. Elle revient avec un rosier qu'elle fait porter à Marie, et sur lequel elle cueille une rose.)

ÉLISABETH.

Ma bonne mère, voici la première fleur

d'un rosier que j'ai secrètement élevé pour toi.

FRÉDORA.

Je te remercie, ma fille... Ah ! je ne puis mieux comparer son doux parfum qu'à l'innocence, à la pureté de ton âme.

ÉLISABETH.

Cet arbuste, inconnu dans ces climats, fleurit en toutes saisons. Ainsi, d'autres roses ne tarderont point à s'épanouir. En les cueillant, tu penseras à ton Élisabeth ?

FRÉDORA.

Toujours, chère enfant, toujours ! (*Elle l'embrasse.*) Mais tu me les offriras toi-même ?

ÉLISABETH, à part.

Moi-même ! ah ! de long-tems je ne pourrai lui en offrir.

POTOSKI.

Eh bien ! mes amis, que faites-vous donc là ? est-ce ma permission que vous attendez pour vous divertir ?

ANDRÉ.

Oui, M. le Comte.

POTOSKI.

Je vous la donne, et de tout mon cœur.

BALLET.

ANDRÉ, accourant.

Je vous demande pardon, M. le Comte,

de venir troubler votre joie ; mais il est prudent, je pense, de terminer cette petite fête. Je viens de voir Straganoff ; il est furieux, et voulait à toute force entrer ici. « Je n'entends pas que l'on s'amuse où je suis, a-t-il dit avec colère : je vais connaître tous ceux qui font partie de cette réunion coupable, et je les punirai sévèrement. »

POTOSKI.

Ne craignez rien, mes amis ; je me charge de parler à cet homme ombrageux. Il peut méconnaître les droits de l'humanité ; mais je lui ferai sentir qu'il excède son pouvoir, et je l'engagerai à se renfermer désormais dans les bornes qui lui sont prescrites. Si de grands intérêts forcent parfois les souverains à adopter des mesures qui semblent trop rigoureuses, nous devons croire qu'ils gémissent tout bas de la nécessité qui les y contraint, et qu'ils n'ont jamais eu la cruelle pensée, en autorisant les vexations de pareils hommes, d'ajouter aux souffrances d'un malheureux exilé... Phédora, tu n'es pas sortie depuis plusieurs jours. Viens, nous allons accompagner ces bonnes gens jusqu'au village.

PHÉDORA.

Volontiers.

ÉLISABETH, à part.

Qu'il sert bien mon projet !

PHÉDORA.

Donne-moi le bras, Élisabeth.

ÉLISABETH.

Excuse-moi, bonne mère, je voudrais rester à la maison.

PHÉDORA.

Tu es fatiguée, n'est-ce pas ?

ÉLISABETH.

Ma mère...

PHÉDORA.

Eh bien ! reste. Marie te remplacera.

(On sort. Les villageois s'éloignent ayant à leur tête le Comte, son épouse, André et Marie. On referme la porte.)

SCÈNE X.

MICHEL, ÉLISABETH.

ÉLISABETH.

MICHEL, vous aimez tendrement votre mère, et vous savez ce que peut inspirer l'amour filial ; j'en ai la preuve. Vous ne rejetterez donc pas la prière que je vous adresse.

MICHEL.

Non, sans doute.

ÉLISABETH.

Vous me le promettez ?

MICHEL.

Je vous le promets.

ÉLISABETH.

Il faut que vous m'emmeniez avec vous à Tobolsk.

MICHEL.

A Tobolsk ! y pensez-vous, Mademoiselle ?

ÉLISABETH.

J'ai résolu d'aller à Pétersbourg, me jeter aux pieds du Czar, et lui demander la grâce de mon père.

MICHEL.

A Pétersbourg ! vous ne savez donc pas qu'il y a quatre mille verstes d'ici ?

ÉLISABETH.

Je le sais.

MICHEL.

Des torrens, des fleuves à franchir, d'immenses forêts, des déserts à traverser; en un mot des dangers de toute nature, et mille fois au-dessus de vos forces.

ÉLISABETH.

De mes forces ! Jamais on n'a pu calculer celles d'un enfant qui veut rendre l'honneur et l'existence aux auteurs de ses jours.

MICHEL.

Ah ! renoncez à ce dessein généreux.

ÉLISABETH.

Michel, vous qui pendant quatorze ans

avez cherché le moyen de revoir votre mère, sans espérance d'améliorer son sort, mais seulement pour l'embrasser et passer deux jours auprès d'elle, qu'auriez-vous répondu à ceux qui auraient osé vous blâmer? N'imaginez pas que cette pensée soit nouvelle; et je ne puis vous dire depuis quel tems elle est entrée dans mon esprit; il me semble que je l'ai reçue avec la vie, elle est la première dont je me souvienne, elle ne m'a jamais quittée. Je m'endors, je m'éveille, je respire avec elle; c'est elle qui m'a inspiré assez de courage pour me livrer à des exercices violens, pour affronter les fatigues, et qui m'a donné la force de les supporter; c'est pour elle que je suis prête à braver la misère, la mort même; enfin c'est elle seule qui me ferait désobéir à mes parens que j'idolâtre, que je révère, s'ils me défendaient de partir.

MICHEL.

Ah! Mademoiselle, pouvez-vous comparer le peu que j'ai fait avec l'action sublime que vous méditez? L'état que j'ai embrassé, mon sexe, la classe à laquelle j'appartiens, tout me favorisait. Il m'a suffi de persister dans la résolution de venir à Saïnka, et d'attendre que l'occasion s'en présentât: du reste, aucun danger ne pouvait m'atteindre; tandis que vous, jeune, belle et sans défense, vous avez à les redouter tous. En admettant que vous puissiez m'accompagner jusqu'à Tobolsk,

vous n'aurez pas fait le quart du trajet ; et qui vous protégera, pendant un voyage de huit mois, contre la rigueur de cet affreux climat?

ÉLISABETH, avec le ton d'une inspirée.

Dieu.

MICHEL.

Et contre les fatigues, la misère et la méchanceté des hommes?

ÉLISABETH.

Toujours Dieu. C'est, je le sais, une entreprise hardie; mais une volonté ferme, un grand courage, une confiance sans bornes en la bonté du Ciel, doivent surmonter tous les obstacles.

MICHEL.

Mais vous ignorez la langue de ces peuples à demi barbares.

ÉLISABETH.

La compassion, j'aime à le croire, n'est étrangère à aucun peuple du monde; tous, m'a-t-on dit, se font un devoir d'accorder l'hospitalité au malheur. Je suis la fille d'un exilé, leur dirai-je. Si les hommes me repoussent, j'aurai pour moi toutes les mères; à défaut de mon langage, elles comprendront mes larmes. Mon ami, je vous le demande en grâce, ne vous opposez point à ma résolution, elle est inébranlable, et je l'exécuterai.

MICHEL.

Mademoiselle...

ÉLISABETH.

Si vous me refusez le service que je vous demande...

MICHEL.

Eh bien?

ÉLISABETH.

Je partirai seule.

MICHEL.

Seule!

ÉLISABETH.

Oui, seule.

MICHEL.

En ce cas, vous pouvez compter sur moi.

ÉLISABETH.

Ah! je vous remercie. C'est à vous que je devrai la délivrance de mes parens.... Vous partez dans deux jours?

MICHEL.

Oui, Mademoiselle.

ÉLISABETH.

Eh bien! revenez après demain, je serai prête à vous suivre. Laissez-moi seule maintenant.

MICHEL.

Je retourne auprès de Straganoff.

(Attendri, pénétré d'admiration, Michel salue respectueusement Élisabeth, puis il s'éloigne.)

SCÈNE XI.

ÉLISABETH.

Il faut que je profite d'un instant de liberté, que je ne retrouverai plus peut-être, pour écrire à ma mère, car je n'aurais jamais la force de lui faire mes derniers adieux de vive voix... Hélas! elle est loin de prévoir le coup que va lui porter sa fille unique et chérie! elle me blâmera, sans doute... Élisabeth, point de faiblesse. L'autorité des parens, toujours respectable, ne s'étend point jusqu'à empêcher leurs enfans de mettre au jour les vertus qui les animent. N'écoute que la voix du devoir, ne suis que l'impulsion de ton courage.

(Elle s'assied et écrit. Toutefois elle lève de tems en tems les yeux au ciel, laisse retomber sa tête sur ses mains, et essuie fréquemment ses larmes).

SCÈNE XII.

POTOSKI, ÉLISABETH.

POTOSKI, entrant par la porte du fond, sans être vu ni entendu de sa fille.

Je crains que ce méchant Straganoff n'ait profité de notre absence pour s'introduire ici, et je viens rassurer Élisabeth... Ah! elle écrit.

ÉLISABETH, écrivant.

« Te revoir heureuse ou mourir, c'est l'u-
» nique vœu de ton Élisabeth »

POTOSKI, à part.

Elle essuie des larmes... que signifie?...

ÉLISABETH.

Relisons. (*Elle lit.*) « Ma bonne mère, me
» pardonneras-tu d'avoir disposé de moi sans
» ta volonté? Depuis ma naissance, chacun de
» mes jours a été marqué par tes bienfaits; je
» n'ai pu y répondre encore que par ma re-
» connaissance et ma tendresse; mais qu'est-
» ce que ma reconnaissance, si elle est inutile?
» qu'est-ce que ma tendresse, si je ne puis te
» la prouver que par de vaines démonstrations?
» Pardonne à l'audace de ta fille; elle a voulu
» faire pour toi, une fois en sa vie, ce que
» tu n'as cessé de faire pour elle depuis qu'elle
» existe. Quand on te lira cette lettre, je serai
» déjà loin de Saïmka. »

POTOSKI, s'avançant.

Qu'entends-je?

ÉLISABETH.

Mon père!..

POTOSKI.

Quel est ton dessein?

ÉLISABETH.

De te rendre à ton pays.

POTOSKI.

Y penses-tu ?

ÉLISABETH.

Vous êtes malheureux, et Dieu m'appelle à vous secourir.

POTOSKI.

Tu voudrais nous quitter ?

ÉLISABETH.

Pour revenir bientôt.

POTOSKI.

N'espère pas que j'y consente.

ÉLISABETH.

Je t'en conjure, ô mon père, ne repousse pas mes vœux! si tu savais depuis combien de tems je nourris cette pensée consolante!.. Aussitôt que l'âge m'a permis de comprendre vos infortunes, j'ai résolu de vous en délivrer. Combien de fois, muet témoin de vos douleurs, j'aurais succombé à ma tristesse, si une voix secrète n'avait soutenu mon courage, en me disant : c'est toi, c'est toi qui leur rendras tous les biens qu'ils regrettent. Par pitié, ne détruis pas cette douce espérance ! ce serait me donner la mort.

POTOSKI.

Chère enfant, j'admire ton courage; mais cette entreprise est impossible.

ÉLISABETH.

Impossible, dis-tu ? non, elle ne l'est pas;

mon cœur t'en répond, il trouvera des forces pour demander justice, et des expressions pour l'obtenir. Je ne crains rien, ni les fatigues, ni les obstacles, ni les mépris, ni la Cour, ni les rois; je ne crains que ton refus.

POTOSKI.

Élisabeth, cette pensée sublime est digne du sang qui coule dans tes veines; mais je ne puis consentir à ce que tu me demandes.

ÉLISABETH.

Et pourquoi, dans ces courses lointaines où j'essayais mes forces, m'as-tu si souvent entretenu de belles actions? pourquoi as-tu ouvert mon âme à l'héroïsme, si tu devais un jour en réprimer l'élan? existe-t-il, dis-moi, un autre moyen de t'arracher à l'exil, et de raffermir les jours chancelans de ma mère? Depuis seize ans que vous languissez en ce désert, quel ami a pris ta défense? et quand il s'en trouverait un qui l'osât, oserait-il parler comme moi? serait-il inspiré par le même amour? aurait-il mon cœur et mes brûlantes expressions? non, sans doute. Oh! laisse-moi croire que le Ciel n'a donné qu'à ta fille le pouvoir de te rendre au bonheur, et ne t'oppose point à l'auguste mission qu'il a daigné lui confier.

POTOSKI.

Pardonne, Élisabeth, je ne puis me résoudre à te laisser déployer tant de vertus... non, jamais je n'exposerai ma fille...

ÉLISABETH.

Que trouves-tu donc de si effrayant dans cette entreprise? les hivers de ce climat m'ont accoutumée à la rigueur des saisons; et nos courses dans les landes, à la fatigue d'une longue marche.

POTOSKI.

Ta jeunesse...

ÉLISABETH.

Loin de me nuire, elle sera mon appui; on vient au secours de tout ce qui est faible.

POTOSKI.

La misère...

ÉLISABETH.

Ne m'avilira point. Des hommes célèbres, précipités du faîte des grandeurs, n'ont-ils pas invoqué pour eux-mêmes la charité de leurs semblables? Plus heureuse, je ne l'implorerai que pour servir mon père.

POTOSKI.

Et Phédora? que lui dirai-je quand elle me demandera sa fille, quand elle se fera conduire dans la forêt, sur les rives du lac? trompant sa douleur, je la suivrai partout en pleurant, en appelant avec elle notre enfant, qui ne pourra plus nous répondre.

ÉLISABETH.

Tu resteras pour la consoler, tu ne la quitteras plus, tu lui parleras d'un meilleur ave-

nir. Ainsi s'écouleront vos journées jusqu'au moment où Élisabeth, fière de son succès, viendra déposer à vos pieds l'ordre qui vous rendra libres, et recevra, dans vos embrassemens, la plus douce récompense de son courage.

POTOSKI, attendri.

Fille étonnante!

ÉLISABETH.

Tu me donnes ton consentement?

POTOSKI.

Je ne puis que t'admirer, te baigner de mes larmes!

ÉLISABETH.

Donne-moi ton consentement.

(Elle le presse tendrement).

POTOSKI.

Jamais.

ÉLISABETH.

Songe que je ne retrouverai plus peut-être l'occasion d'entreprendre cet utile voyage.

POTOSKI.

Qu'importe?

ÉLISABETH.

Ce courrier part dans deux jours, et je l'accompagnerai jusqu'à Tobolsk. Je t'en supplie!

POTOSKI.

Non, non, Élisabeth, ne l'espère pas!... C'est me demander plus que ma vie.

PHÉDORA, en dehors, au fond.

Stanislas ?

POTOSKI.

Voici ta mère, je vais à sa rencontre pour te laisser le tems de te remettre. Nous ne saurions prendre trop de soin pour lui dérober l'émotion qu'a fait naître en nous cette scène attendrissante. Cache-lui bien surtout que tu as osé concevoir un instant la pensée de te séparer de nous.

(Il l'embrasse, et sort par le fond).

SCÈNE XIII.

MICHEL, ÉLISABETH.

ÉLISABETH.

Ce sacrifice est affreux, je le sens; mais le bonheur de mes parens l'exige: il faut qu'il s'accomplisse. Demain, je redoublerai mes instances, et je parviendrai, j'espère, à le décider.

MICHEL, entrant avec précipitation par la petite porte à gauche, et s'arrêtant en haut de l'escalier.

Mademoiselle, j'accours vous annoncer une nouvelle fâcheuse.

ÉLISABETH.

Qu'est-ce, Michel? vous m'effrayez!

MICHEL.

Ce maudit Straganoff, craignant sans doute que M. le Comte ne se serve de moi pour adresser quelque plainte au gouverneur de Tobolsk, vient de m'ordonner de partir dans une heure.

ÉLISABETH.

Dans une heure! Oh! Ciel!

MICHEL.

Il m'a défendu, sous les peines les plus sévères, de revenir à votre habitation; mais je brave sa défense. J'ai promis de vous servir... Et, d'ailleurs, pourrais-je m'éloigner sans avoir embrassé ma mère?

ÉLISABETH, fort troublée.

Dans une heure!... comment faire?... On vient... Ne vous montrez pas, Michel... Tenez-vous à quelque distance; je vais chercher les moyens de vous rejoindre.

MICHEL.

Ne tardez pas, surtout, et amenez ma mère avec vous, que je la revoie encore.

(Il disparaît).

SCÈNE XIV.

MARIE, ÉLISABETH, PHÉDORA, POTOSKI.

PHÉDORA, à Élisabeth qui est allée à sa rencontre.

Comment te trouves-tu, mon enfant?

ÉLISABETH, faisant tous ses efforts pour se contraindre.

Assez bien, bonne mère.

PHÉDORA.

Tu me trompes; ta voix est altérée; tu n'en conviendras pas; mais tu éprouves de l'agitation. Tu le vois, Stanislas, ces longues courses fatiguent notre Élisabeth, tu mesures ses forces aux tiennes. Il faut que tu me promettes de ne plus l'emmener aussi souvent, et de borner votre chasse aux environs du lac.

POTOSKI.

Je te le promets.

ÉLISABETH, à part.

Pauvre mère! si elle savait!...

PHÉDORA.

Marie?

MARIE.

Madame la Comtesse?

PHÉDORA.

Ferme les portes, et donne-moi les clefs.

S'il prenait fantaisie à ce méchant inspecteur de venir nous épier, que du moins il ne puisse pénétrer la nuit dans l'intérieur de notre habitation.

MARIE.

Madame la Comtesse a raison. C'est bien le moins que l'on ait la liberté de se plaindre chez soi, de gémir sur ses maux, et d'en maudire l'auteur à son aise.

POTOSKI.

Ne maudissons personne, Marie.

MARIE, tout en parlant, a fermé les portes.

Voilà les clefs, Madame.

POTOSKI.

Donne, Marie.

(Il prend les clefs et entre dans la chambre de droite.)

SCÈNE XV.

MARIE, ELISABETH, PHÉDORA.

ÉLISABETH, à part.

Comment ferai-je pour sortir?

PHÉDORA.

Le repos nous est nécessaire; allons nous y livrer.

ÉLISABETH, à part.

Profitons de l'éloignement de mon père.

(*Haut.*) Permets auparavant, bonne mère, que je te rappelle l'obligation touchante que tu t'es imposée. Demain, au point du jour, j'entre dans ma dix-septième année, et tu n'as jamais laissé passer cette époque heureuse pour ta fille sans la bénir et lui accorder un don.

PHÉDORA, la serrant dans ses bras.

Ah! chère enfant! depuis que ta naissance a comblé tous mes souhaits, il ne s'est pas écoulé un seul jour sans que mon cœur t'ait bénie. Que désires-tu?

ÉLISABETH.

Cette croix qui vient de ta mère, et que tu n'as jamais quittée, me serait bien précieuse.

PHÉDORA.

Je te la donne, mon enfant. Ne te sépare jamais de ce signe, à tel point révéré dans toute l'étendue de cet empire, que l'on a vu des scélérats, au moment de commettre un crime, s'arrêter à son aspect. Puisse-t-il, si jamais tu étais abandonnée à toi-même, te protéger contre les malheurs que je redoute! (*Élisabeth s'est mise à genoux devant sa mère, qui lui passe la chaîne au cou.*) Mon Dieu! laisse tomber un de tes regards sur la famille d'un malheureux exilé! Daigne toucher en sa faveur le souverain abusé! Mais surtout, ô mon Dieu, si nous sommes con-

damnés à mourir dans ces déserts, n'abandonne pas notre fille chérie! Daigne ratifier, du haut des cieux, les tendres vœux et la bénédiction d'une mère! (*Elle étend les mains sur sa fille, qui tient les siennes croisées sur sa poitrine avec un pieux recueillement. Quand Phédora a fini sa prière, Élisabeth se lève, baise la croix; et se jette dans les bras de sa mère.*) Élisabeth, tu t'absentes tous les jours, tu ne sortiras pas demain.

ÉLISABETH.

Demain! (*A part.*) Hélas!

PHÉDORA.

Je veux que tu me donnes cette journée tout entière. Entends-tu, ma fille? tu ne sortiras pas demain.

ÉLISABETH.

Non... non, ma mère.

(Phédora et Élisabeth entrent dans la chambre de droite.)

SCÈNE XVI.

MICHEL, MARIE.

(Au moment où Marie, qui suit ses maîtres, va entrer à droite, on frappe doucement à la porte de gauche.)

MARIE monte l'escalier, va près de la porte, et dit à demi-voix :

Qui frappe?

MICHEL, en dehors.

Moi.

MARIE.

C'est Michel !... les portes sont fermées... je ne puis te recevoir.

MICHEL.

Il faut que je vous parle.

MARIE.

Fais en sorte d'atteindre la croisée.

(Du haut du palier, Marie ouvre la croisée.)

MICHEL, à la croisée.

Je viens prendre congé de vous, ma mère ?

MARIE.

Déjà ?

MICHEL.

Et chercher la courageuse Élisabeth.

MARIE.

Que veux-tu dire ?

MICHEL.

Vite, prévenez-la, ma mère; si elle tarde, il me faudra partir sans elle.

MARIE.

Je ne te comprends pas.

SCÈNE XVII.

MICHEL, MARIE, ÉLISABETH.

ÉLISABETH, sortant sur la pointe du pied.

CHUT!

MICHEL.

La voici! Hâtez-vous, Mademoiselle.

MARIE.

Où donc allez-vous?

ÉLISABETH, à part.

Cachons-lui une partie de la vérité. (*Haut.*) A Tobolsk, avec ton fils.

MARIE, s'écriant.

A Tob...!

ÉLISABETH, l'arrêtant.

Silence! ma mère pourrait t'entendre.

MARIE.

Eh quoi! sans l'aveu de vos parens?

ÉLISABETH.

Je l'ai dit à mon père.

MARIE.

Et il y a consenti?

ÉLISABETH.

C'est le seul moyen de les arracher à l'exil; et je ne pouvais trouver une occasion

plus favorable. Michel ne me quittera pas; il m'accompagnera également au retour; ainsi, tu seras de moitié dans cette bonne action, Marie. Sans toi, sans ton fils, je n'aurais jamais osé l'entreprendre. Tu seras bien heureuse, bien fière un jour, d'avoir contribué à la délivrance de tes maîtres.

MARIE.

Comment! vous croyez...

ÉLISABETH.

Certainement.

MARIE.

Mais enfin...

MICHEL.

Vite, Mademoiselle... Nous n'avons pas une minute à perdre.

MARIE.

Ah! mon Dieu! je suis si troublée!...

ÉLISABETH.

(Elle va prendre un sac de peau sous l'escalier.)

Voilà mon habit de voyage, donne-le à Michel. (*Pendant que Marie donne le sac à son fils, Élisabeth vient se prosterner sur le seuil de la porte de droite.*) Tu le vois, ô Ciel! j'obéis à l'impérieuse nécessité!... Pardonne, ô ma mère, un pieux mensonge inspiré par l'amour filial! Mon Dieu! protége mon voyage! veille sur mes parens! conserve-les-moi.

(Elle essuie ses larmes et se relève.)

MARIE.

Eh! Mademoiselle, les portes sont fermées! vous ne pouvez sortir.

MICHEL.

Cette croisée n'est pas haute...

ÉLISABETH.

Je la franchirai facilement.

MARIE.

Quoi! vous voulez...

ÉLISABETH.

Il le faut. Adieu, Marie; prends bien soin de ma mère.

MARIE.

Vous connaissez mon cœur.

MICHEL.

Adieu, ma bonne mère.

MARIE.

Adieu, mon fils; je te recommande notre chère Élisabeth.

ÉLISABETH.

Nous nous reverrons bientôt.

MARIE.

Je l'espère. J'ai besoin de l'espérer.

(Soutenue par Marie, Élisabeth monte sur une table; et de là sur la croisée. Toute cette scène est entrecoupée de sanglots. — La toile tombe avant qu'Élisabeth ait disparu. Marie lui tend les bras.)

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

(Le théâtre représente un site sauvage sur les bords de la Kama, qui traverse géométralement la scène; à droite, au deuxième plan, une cabane construite en rouleaux de sapins. En avant de la cabane, une planche épaisse, en forme de pierre tumulaire, à l'extrémité de laquelle est plantée une croix, indique la sépulture de la fille d'Ivan. Au fond, sur la rive droite du fleuve, on voit les monts Poyas, dont la chaîne sépare l'Europe de l'Asie. Les seuls arbres que l'on distingue sont des bouleaux et des sapins : le tout est couvert de neige. Le sol, depuis le fleuve jusqu'à l'avant-scène, est raboteux, inégal. Partout on remarque des aspérités, des monticules.)

SCÈNE I.

IVAN, venant de la gauche, et apportant de la mousse qu'il dépose sur la tombe.

TIENS, ma Lizinska, fille chérie, voilà tout ce que mes recherches ont pu me procurer. Depuis que l'impitoyable mort, en te ravissant à mon amour, m'a laissé seul au monde, depuis que ton ingénieuse tendresse ne vient plus adoucir l'amertume de mes pensées, le soin de parer ta sépulture est devenu ma plus chère, et, pour ainsi dire, mon unique occupation... Malheureux Ivan!

que fais-tu maintenant sur la terre? Hélas! en vieillissant, l'homme voit s'évanouir sans retour, et l'une après l'autre, toutes ses illusions; il voit tomber successivement tous les êtres qu'il a connus, aimés, ceux qui ont guidé son enfance, élevé sa jeunesse, embelli son âge mûr, et partagé ses plus chères affections... Il ne lui reste rien... Inutile aux autres, trop souvent à charge à lui-même, il ne voit, ne désire que le néant qu'il envisage comme le terme heureux de ses douleurs, de ses regrets. Mais si l'homme vertueux, irréprochable, ne peut échapper lui-même à cette commune loi, combien est pénible la condition de celui que tourmente le remords, et que poursuit incessamment, sans pouvoir l'éloigner, le souvenir d'une action criminelle! Ah! quand viendra-t-elle, cette mort que je souhaite, me réunir à ma Lizinska? L'unique vœu que je forme, c'est de rencontrer un être bienfaisant qui daigne préparer ma dernière demeure, et m'y placer pour toujours auprès de ma fille bien aimée!.... Mérité-je cette faveur? non. Le juste Ciel, qui m'a frappé dans tous les objets de ma tendresse, et qui a détruit toutes mes espérances, me réserve un abandon total pour me faire expier, même à mes derniers jours, une faute que je déplore depuis seize ans, sans avoir pu la réparer.

(Il s'agenouille devant le tombeau, puis rentre dans sa cabane.)

SCÈNE II.

ÉLISABETH, IVAN.

ÉLISABETH.

(Elle descend lentement la montagne du fond. Ses vêtemens sont usés. Elle marche péniblement à l'aide d'un bâton. Accablée de lassitude, elle vient s'asseoir sur une pierre, au bord de la Kama.)

Encore un fleuve! ô mon Dieu! où trouverai-je des forces pour achever ce pénible voyage?... Je crois apercevoir une cabane... Peut-être a-t-on établi un passage en cet endroit... Oui, je vois une barque attachée à l'autre bord... Attendons que quelqu'un se présente.

IVAN, sur le seuil de la porte.

N'entends-je pas des plaintes? (*Il regarde de tous côtés.*) Une jeune fille est sur la rive opposée!... Elle paraît accablée de fatigue. (*D'une voix forte.*) Mon enfant, désirez-vous traverser le fleuve?

ÉLISABETH.

Oui, bon vieillard.

IVAN, de même.

Je vais vous chercher.

(Il monte dans une barque amarrée à un tronc d'arbre. Entraîné par le courant, on le perd de vue un moment; mais il reparaît bientôt, atteint la

rive droite, aide Élisabeth à entrer dans sa nacelle, disparaît de nouveau, et aborde enfin non loin de la cabane. Il soutient la jeune fille et la conduit au-devant de la scène.)

ÉLISABETH.

Hélas ! je ne puis vous offrir que des remercîmens.

IVAN.

Que faut-il de plus ? Asseyez-vous, mon enfant. Vous paraissez bien faible.

ÉLISABETH, assise sur un tronc d'arbre.

Il est vrai. Depuis hier je n'ai pris aucune nourriture.

IVAN.

Depuis hier ! Je cours... (*Il entre dans sa cabane, et en revient avec une jatte de lait et du pain.*) Voici du lait et un morceau de pain, c'est tout ce que je possède.

ÉLISABETH.

Ah ! je vous rends grâce !

(Elle boit.)

IVAN.

Où donc avez-vous passé la nuit ?

ÉLISABETH.

Sur le sommet de la montagne, au pied d'un arbre.

IVAN.

Exposée à la rigueur du froid !

ÉLISABETH.

Cela m'est arrivé souvent.

IVAN.

Souvent, dites-vous ?

ÉLISABETH.

Oui. Je n'avais pas la force d'aller plus loin.

IVAN.

Quoi ! si jeune et si délicate, vous voyagez seule dans cette saison ?

ÉLISABETH.

Il le faut bien.

IVAN.

Y a-t-il long-tems que vous êtes en route ?

ÉLISABETH.

Oh ! oui.

IVAN.

D'où venez-vous donc ?

ÉLISABETH.

De bien loin.

IVAN.

Encore !

ÉLISABETH.

De Saïmka, par-delà Tobolsk.

IVAN, à part.

Tobolsk !

ÉLISABETH.

Connaîtriez-vous quelqu'un dans cet affreux pays ?

IVAN.

Non, non... Je n'y connais plus personne. Comment vous nommez-vous ?

ÉLISABETH.

Élisabeth.

IVAN.

Eh bien ! Élisabeth, si votre voyage n'a pas un but déterminé, consentez à rester en ces lieux. J'eus une fille bien-aimée; elle se nommait Lisinska; elle avait votre candeur ; elle devait être le soutien, la consolation de mes vieux ans... c'était tout mon espoir.

ÉLISABETH.

Où est-elle ?

IVAN, montrant la tombe.

Là. Un peu de sable, et cette planche grossière, que j'arrose chaque jour de mes larmes, couvrent ce que la nature avait produit de meilleur.

ÉLISABETH.

Que je vous plains !

IVAN.

Oui, je suis bien à plaindre. Mais vous me semblez malheureuse aussi, et voilà pourquoi je vous propose de demeurer près de moi. Nous nous offrirons de mutuelles consolations ; vous me rendrez ma fille, et moi je m'efforcerai de vous tenir lieu des parens que peut-être...

ÉLISABETH.

Non, je ne les ai point perdus ; je l'espère du moins, car c'est pour eux que j'ai entrepris ce pénible voyage.

IVAN.

Puis-je savoir où vous allez ?

ÉLISABETH.

A Pétersbourg.

IVAN.

Pauvre enfant ! vous n'êtes encore qu'à moitié chemin.

ÉLISABETH.

Seulement !

IVAN.

Et quel motif puissant vous conduit aussi loin ?

ÉLISABETH.

Le désir de rendre le bonheur à une mère infirme, et la liberté à mon père.

IVAN.

Eh quoi ! vos parens seraient-ils au nombre des malheureux auxquels la Sibérie sert de tombeau ?

ÉLISABETH.

Hélas ! oui. Je suis née sur la terre d'exil.

IVAN.

Pouvez-vous me confier le nom de votre père !

ÉLISABETH.

Stanislas Potoski.

IVAN.

Stanislas Potoski! oh! Ciel!

ÉLISABETH.

D'où naît votre étonnement?

IVAN, à part, avec un accent déchirant.

Voilà donc une de mes victimes!

ÉLISABETH.

Expliquez-moi...

IVAN.

Élisabeth, me pardonnerez-vous?

ÉLISABETH.

Vous pardonner! comment pouvez-vous m'avoir offensée?

IVAN.

Vous voyez devant vous l'artisan des longues infortunes de votre famille.

ÉLISABETH.

Vous, oh! Ciel! (*Elle s'éloigne un peu.*) Ah! s'il est vrai, vous devez être bien à plaindre en effet, car elle a cruellement souffert.

IVAN.

Mon nom doit vous être connu. Je suis cet homme que la malédiction de votre père a dû poursuivre sans relâche.

ÉLISABETH.

Qui donc êtes-vous ?

IVAN.

Ivan.

ÉLISABETH.

Ivan !

IVAN.

Lui-même. J'étais, il y a dix-huit ans, l'un des principaux boyards de la Livonie. Mes immenses richesses me semblaient un titre suffisant pour n'éprouver jamais d'obstacles dans l'accomplissement de mes désirs. Dévoré d'ambition, j'aspirais à une place éminente pour laquelle l'opinion publique et ses rares talens désignaient votre père. Je jurai sa perte. J'avais des amis à la Cour, et je parvins à le rendre suspect. Le Grand-Maréchal supposa les preuves d'un complot dont votre père était censé l'auteur, et il fut banni à perpétuité. Mais, Élisabeth, quel terrible châtiment fut la suite de cette action criminelle! L'intrigue, qui m'avait élevé, me renversa. Poursuivi par un Dieu vengeur, je tombai, de désastre en désastre, jusque dans un état voisin de la pauvreté. Je perdis successivement mes emplois, mon épouse, un fils sur lequel je fondais les plus belles espérances. Il ne me restait plus que Lizinska. Réduit à solliciter pour vivre une modique place, je l'avais enfin obtenue, et j'allais à Ékatérin-

bourg en prendre possession, quand un accident affreux me ravit ma fille en cet endroit. Résolu à ne plus m'en séparer, j'achetai cette cabane d'un pauvre batelier, et je m'établis à sa place pour veiller de plus près sur ses cendre précieuses, pour les arroser chaque jour de mes pleurs. Ah ! Élisabeth, je vous ai causé bien des maux ; mais j'en suis cruellement puni, et je n'ai pas le droit de me plaindre : quiconque a fait le mal ne peut plus prétendre au bonheur.

(Il tombe baigné de larmes aux genoux d'Élisabeth.)

ÉLISABETH.

Vos remords me touchent. S'il suffit du pardon de mon père pour rendre la paix à votre âme, je ne crains pas de vous l'accorder en son nom. Le comte Potoski ne connaît point la haine. Plus heureux que vous, il ignore, ou plutôt il a oublié le nom de ses ennemis.

IVAN.

J'accepte avec transport cette douce assurance, et je mourrai moins malheureux. Ce n'est pas le seul motif qui m'a fait bénir votre arrivée ; car ne croyez pas, noble Élisabeth, que cette rencontre soit due au hasard. Non, c'est Dieu qui vous a dirigée ; il a voulu que votre généreux dévoûment reçût sa récompense, et vous a guidée vers moi pour m'offrir le moyen de réparer mes torts. En effet, qui mieux que moi peut attester l'innocence de

votre père ? quelle voix plus forte que la mienne peut intercéder pour lui près du Czar ? Oui, je le tracerai cet écrit qui doit opérer sa délivrance ; j'y dévoilerai ma conduite infâme, et j'en solliciterai moi-même l'éclatante punition.

ÉLISABETH.

Comment n'avez-vous pas exécuté plus tôt ce généreux dessein ?

IVAN.

Souvent je me suis informé de votre père, et l'on m'a toujours annoncé sa mort.

ÉLISABETH.

Si j'en crois les sages préceptes dont on a nourri ma jeunesse, il n'est point de faute que n'efface un repentir sincère : vous devez donc tout espérer. Je le recevrai avec reconnaissance cet écrit que vous m'offrez. Veuillez me le donner, car je ne puis m'arrêter davantage. Chaque instant que je perds est un vol fait à la nature.

IVAN.

Un jour de repos vous est indispensable ; consentez à le passer ici. Venez, jeune héroïne; que mon humble toit s'embellisse de la présence d'un ange.

ÉLISABETH.

J'accepte, pour aujourd'hui seulement.

Demain, au point du jour, je me remettrai en route.

(Il la conduit jusqu'à la cabane. Élisabeth y entre et en ferme la porte.)

SCÈNE III.

IVAN, il tombe à genoux.

O mon Dieu! je te rends grâce! Cependant j'ose implorer encore une de tes faveurs, une seule... fais que je vive assez long-tems pour apprendre le retour de cette famille, pour acquérir la certitude d'un pardon sollicité par seize années de malheurs et de repentir! du moins la malédiction de ces infortunés ne me poursuivra pas au-delà du tombeau... ma cendre pourra reposer paisiblement auprès de celle de ma fille. (*Il se lève.*) Quel bruit!.. (*Il regarde au fond.*) Ce sont des Tartares qui descendent la montagne. Sans doute ils vont réclamer mes services.... heureusement ils n'ont pu voir Élisabeth!

SCÈNE IV.

ALTERKAN, OURZAK, IVAN, TARTARES.

(Les Tartares descendent la montagne; ils sont armés jusqu'aux dents, et ont l'air rébarbatif.)

ALTERKAN.

HOLA ! hé ! batelier ! nous t'attendons.

IVAN, près de la croisée, et bas à Élisabeth, que l'on ne voit point.

Élisabeth, une troupe de Tartares vient de ce côté ; ne vous montrez pas.

OURZAK, plus fort.

Eh bien ! est-ce que tu ne nous as pas entendus ?

IVAN.

J'y vais, camarades, j'y vais.

ALTERKAN.

A la bonne heure.

OURZAK.

Hâte-toi.

(Ivan monte dans sa barque, descend le fleuve, disparaît un moment, remonte vers la rive droite, prend la moitié des passagers qu'il amène à terre sur l'autre rive. Pendant qu'il fait une seconde fois le trajet pour aller chercher le reste, Alterkan, Ourzak et quelques autres viennent en scène.)

ALTERKAN.

Vienne l'ouragan quand il voudra ! nous sommes à l'abri.

OURZAK.

C'est fort heureux ! et je regarde déjà cette circonstance comme un présage de succès.

ALTERKAN.

Je ne vous en ai rien dit ; mais quand j'ai entendu le vent du nord mugir dans la montagne, quand j'ai vu de loin les nuages noirs s'amonceler du côté du fleuve, j'ai cru que nous n'arriverions pas à tems sur la rive gauche. Heureusement nous y voilà.

OURZAK.

Oui, nous pouvons nous reposer une heure.

ALTERKAN.

Et boire d'avance à la réussite de notre expédition.

(Ils s'asseyent çà et là.)

IVAN, qui a ramené les autres Tartares, revient en scène.

Eh bien ! camarades, vous paraissiez si pressés...

ALTERKAN.

Qu'est-ce que cela te fait ? est-ce que nous te gênons ici ?

IVAN.

Je ne dis pas cela, je m'étonne seulement...

ALTERKAN.

De quoi?

IVAN.

De ce que vous vous arrêtez lorsque...

ALTERKAN.

C'est tout simple, quand on est fatigué. Nous savons qu'un riche convoi est parti de Kasan, et nous nous sommes mis en route pour l'attaquer dans la forêt, entre Jouski et Dérichowa. Les signes précurseurs de la tempête nous ont fait craindre de ne pouvoir traverser la Kama avant qu'elle éclate, ce qui nous aurait contraints de faire un grand détour, et nous aurait peut-être fait manquer notre proie. Nous avons doublé le pas, et nous voulons reprendre haleine.

IVAN.

C'est juste.

ALTERKAN.

Maintenant, que le fleuve se déborde, que les avalanches roulent du haut des montagnes, peu nous importe, rien ne saurait nous empêcher d'arriver à notre destination. Bonhomme, tu vas boire avec nous.

IVAN.

Je vous remercie.

ALTERKAN.

Tu boiras, te dis-je. Allons, Ourzak, verse de l'hydromel.

OURZAK.

Volontiers.

(Il verse à la ronde. On boit. Ivan est inquiet, et regarde souvent vers la cabane.)

ALTERKAN.

Selon toute apparence, nous repasserons ici demain ou après .. pas tous, peut-être. Si le convoi est escorté, il pourra bien en rester quelques-uns sur la place. Mais ceux qui en reviendront seront riches à jamais, c'est l'essentiel. Buvons, et réjouissons-nous.

TOUS LES TARTARES.

Oui, buvons, et réjouissons-nous.

(Ils boivent à plusieurs reprises, puis jouent aux osselets. Bientôt, échauffés par la liqueur et par le jeu, ils se querellent et se battent à outrance.)

ALTERKAN, qui s'était éloigné un moment, accourt et s'élance au milieu d'eux.

Allons, c'est assez. Réservez votre courage pour une meilleure occasion.

IVAN, à part.

Qu'il me tarde de les voir partis !

(Alterkan force ses gens à se réconcilier. Ils boivent de nouveau, se livrent à une joie franche, et exécutent une danse armée très-vive, pendant laquelle Ourzak rôde autour de la cabane.)

ALTERKAN.

Bonhomme, es-tu seul ici ?

IVAN.

Oui.

ALTERKAN.

Quoi! ni femme, ni enfant?

IVAN.

Non.

ALTERKAN.

Je t'en félicite.

OURZAK, que l'on a vu regarder à travers la croisée et écouter près la porte.

Il ment.

ALTERKAN.

Qu'est-ce à dire?

IVAN.

Je vous assure...

OURZAK.

Tu mens, te dis-je. Il y a là-dedans une jeune fille.

IVAN, à part.

Malheureuse Élisabeth!

ALTERKAN.

Une jeune fille?

OURZAK.

Je viens de la voir.

ALTERKAN, à Ivan.

Va la chercher.

IVAN.

Ne l'espère pas.

OURZAK.

Ouvre les portes... nous irons bien nous-mêmes.

IVAN.

Jamais! (*Il prend la carabine de l'un des Tartares, et vient se mettre en attitude défensive devant la porte de la cabane*). Il vous faudra marcher sur mon corps, avant d'arriver jusqu'à cette infortunée.

ALTERKAN.

Insensé!

(Ivan tire sur les Tartares et en blesse un.)

OURZAK, à Alterkan.

Qu'ordonnes-tu?

ALTERKAN.

Tuez ce misérable!

(On se jette sur Ivan; on le terrasse; les sabres sont levés sur lui.)

SCÈNE V.

ALTERKAN, IVAN, OURZAK, ÉLISABETH, TARTARES.

ÉLISABETH.

(Elle ouvre vivement la cabane, pousse un cri, s'élance vers le groupe des Tartares, détache son collier, et suspend sa croix sur la tête d'Ivan.

Malheureux! prosternez-vous devant ce signe révéré, et n'oubliez pas que dans ce vaste empire, tout être placé sous sa protection est inviolable.

ALTERKAN.

C'est vrai.

OURZAK.

Elle a raison.

(Les Tartares reculent et laissent retomber leurs armes.)

IVAN baise la robe d'Élisabeth.

Ange du ciel! c'est toi, ma victime, qui protéges mes jours!

ALTERKAN.

Relève-toi, vieillard. A la prière de ta fille, nous t'accordons la vie.

IVAN.

Je ne suis pas son père.

ALTERKAN.

Comment?

IVAN.

Tant d'honneur ne m'est pas réservé.

OURZAK.

Ah! tant mieux.

(Il fait un mouvement leste pour s'approcher d'Élisabeth.)

IVAN, se plaçant au-devant de lui.

Mais elle n'en est que plus digne de vos respects.

ALTERKAN.

De nos respects?

IVAN.

De votre admiration!

ALTERKAN.

Qui donc est-elle?

IVAN.

La fille d'un malheureux exilé qui, sans aucune ressource, sans autre appui que son courage héroïque, a entrepris seule, à travers les montagnes et les marais qui couvrent ces solitudes immenses, un voyage de neuf cents lieues, pour aller auprès du Czar solliciter la grâce de son père. Certes, ce dévouement sublime, sans exemple, doit être admiré, même des hommes les plus barbares.

OURZAK, avec le sentiment d'une admiration froide.

Neuf cent lieues!

ALTERKAN.

Seule!

OURZAK.

Pour son père!

ALTERKAN.

Sans ressource!

ÉLISABETH.

Pas la moindre....

IVAN.

Mais ce qui vous semblera plus étonnant peut-être, ce qui me paraît le dernier degré de l'héroïsme, c'est le mouvement généreux qui l'a fait voler à ma défense. Apprenez que c'est à moi qu'elle doit son malheur et celui de sa famille.

TOUS LES TARTARES.

A toi?

IVAN.

Oui, c'est moi qui, abusant du pouvoir dont j'étais revêtu, ai dépouillé son père, autrefois riche et puissant, de ses honneurs et de ses richesses; c'est moi qui les ai tous opprimés, plongés dans la misère et l'exil où ils languissent depuis seize ans; c'est moi qui suis la cause des affreux périls qu'elle court; et quand c'est par moi que ses jours sont en danger, elle ne craint pas de s'exposer à votre fureur pour conserver les miens! Je devrais être l'objet éternel de sa haine, de ses malédictions. Eh bien! cette créature angélique, affaiblie par une longue route, retrouve assez de force pour sauver la vie de son persécuteur. Ah! tant de générosité me confond! Les expressions me manquent... Élisabeth, je ne puis que vous admirer et courber mon front devant vous! (*Il se prosterne devant Élisabeth aux Tartares.*) Vous tous, imitez-moi..... Ensuite, s'il vous faut une victime, je m'offre à vos coups. Frappez-moi sans pitié. En m'immolant, vous ferez un acte de justice. En épargnant cette jeune héroïne, vous rendrez à la vertu l'hommage qu'elle mérite.

(Par un mouvement spontané, les Tartares se rapprochent d'Elisabeth, forment un demi-cercle à une certaine distance, et se prosternent à ses pieds.)

ALTERKAN, lui présentant une bourse.

Femme étonnante, accepte cet or, non comme un présent, mais comme le moyen d'accélérer ton voyage, et d'arriver plus tôt à ta destination.

ÉLISABETH.

Je n'ai besoin de rien.

ALTERKAN.

Accepte : l'usage que tu en feras ennoblira, s'il est possible, la source où nous l'avons puisé.

ÉLISABETH.

Je vous remercie, les cœurs généreux sont moins rares qu'on le pense; j'en ai rencontré beaucoup.

ALTERKAN.

Puisque tu refuses notre or, accepte nos services; mets notre courage à l'épreuve.

ÉLISABETH.

Celui qui m'a protégé jusqu'à présent ne permettra pas que, faute d'assistance, je ne puisse remplir la tâche honorable que je me suis imposée, et dont la pensée lui est due.

ALTERKAN.

Je n'insisterai pas davantage. Va, poursuis ton généreux dessein, et puisses-tu réussir! Si jamais tu rencontres, au sein des villes, quelque méchant qui demeure insensible et froid au récit de ta belle action, souviens-toi

qu'elle a pénétré d'admiration de prétendus barbares qui ne vivent que de pillage, que rien ne saurait dompter, mais qui mettent de l'orgueil à s'humilier, à se prosterner même devant une femme aussi courageuse, le modèle de son sexe. Adieu, jeune fille, nos vœux te suivront.

(Ils s'éloignent par la gauche.)

SCÈNE VI.

IVAN, ÉLISABETH.

IVAN.

Élisabeth, combien vous devez être fière!

ÉLISABETH.

Fière! oh! non; mais je serai bien heureuse si je réussis.

IVAN.

Je l'espère, et j'y veux contribuer. Nous n'avons pas de tems à perdre. Les Tartares avaient raison; le vent commence à rider la surface du fleuve; des nuages épais roulent du haut de la montagne et se dirigent de ce côté. Je vais bien vite tracer cet écrit, dépositaire fidèle de la vérité, et qui, remis à l'empereur, ne lui laissera pas même l'ombre d'un doute; puis je vous conduirai moi-même à Sarapul dans ma nacelle; nous n'en sommes qu'à trois lieues, une heure suffit pour nous y rendre. Là, je connais un homme, jadis comblé de mes faveurs, et qui, par recon-

naissance, se fera un devoir de vous procurer un moyen commode et prompt pour arriver à Kasan.

ÉLISABETH.

Que de grâces!

IVAN.

Attendez-moi, je reviens bientôt.

(Il entre dans la cabane.)

SCÈNE VII.

ÉLISABETH.

Je ne puis m'y tromper, je reconnais dans tout ce qui m'arrive le bras invisible et protecteur du Tout-Puissant; c'est lui qui me dirige, qui me soutient. Ah! puisse-t-il me guider jusqu'aux pieds du Czar! J'attendrirai son âme. Le récit à la fois simple et touchant des longues infortunes de ma famille, appuyé du témoignage de celui qui fut notre ennemi, ne peut manquer de l'émouvoir, et sa main bienfaisante daignera signer le rappel d'un malheureux banni. Grâce à sa clémence, je reverrai mes parens, j'oublierai mes fatigues au milieu de leurs tendres caresses, je trouverai sur leur sein, dans leurs larmes brûlantes, la plus douce récompense d'une action dont on exalte beaucoup trop le mérite, et que tout autre, sans doute, au-

rait fait à ma place... Mais j'entends gronder au loin la foudre, le ciel s'obscurcit, tout annonce un ouragan terrible; Ivan n'aura pas le tems d'exécuter aujourd'hui son projet. (*Le ciel s'est couvert de nuages noirs que sillonnent les éclairs et la foudre; la grêle tombe avec fracas, le vent mugit, le fleuve grossit à vue d'œil, les vagues s'amoncellent; Élisabeth effrayée court à l'entrée de la cabane.*) Ivan, Ivan, je viens auprès de vous chercher un abri.

SCÈNE VIII.

ÉLISABETH, IVAN.

IVAN, sortant de la cabane.

Quelle horrible tempête! juste Ciel, ton courroux n'est-il point encore apaisé? ah! du moins, qu'il n'atteigne que le coupable!

ÉLISABETH.

Comme les élémens sont déchaînés! quelle tourmente!

IVAN.

Elle est affreuse! depuis que j'habite sur ces bords, je n'en ai pas vu qui s'annonçât avec une telle violence! venez, mon enfant, venez, éloignons-nous de cette frêle cabane... je craindrais... (*Ils se placent sur un tertre*

à gauche, ombragé par de grands arbres; A peine y sont-ils arrivés qu'un horrible craquement se fait entendre; on voit de tous côtés des arbres déracinés par le vent; un pin très-fort et très-élevé, sous lequel Ivan et Élisabeth sont groupés, se brise, tombe dans le fleuve et submerge la nacelle; ils quittent précipitamment cette place, et fuient à droite, au-devant de la scène.) O. mon Dieu! sauve une tête si chère!... que vois-je? cet arbre dans sa chute a submergé ma nacelle! il ne nous reste aucun moyen d'aller à Sarapul.

ÉLISABETH.

Il faut nous résigner.

(Le tonnerre tombe sur la chaumière d'Ivan, qui entraîne bien vite Élisabeth du côté opposé; bientôt la flamme s'élève, consume et détruit de fond en comble cette petite habitation.)

IVAN.

Ciel impitoyable, si tu ne permets pas même que je trace la justification de Stanislas, si dans ta colère tu as marqué ce jour comme le dernier de ma vie, comment prouvera-t-elle l'innocence de son père?... Grâce, grâce du moins pour cette infortunée! (*Il regarde à gauche; l'ouragan augmente.*) Le fleuve commence à se déborder. De ce côté la fuite est impossible! Où trouver un asile? là sur la hauteur. Mais on ne peut y arriver que par un sentier escarpé. Avant de vous y

conduire, Élisabeth, je veux m'assurer s'il est encore praticable. Attendez-moi, je reviendrai bientôt vous chercher.

ÉLISABETH.

Vous alles vous exposer, peut-être.

IVAN.

Ah! plût au Ciel qu'en perdant la vie je fusse assuré de conserver la vôtre!

(Il sort par la droite.)

SCÈNE IX.

ÉLISABETH.

Son repentir, son dévoûment et ses malheurs doivent apaiser la justice céleste, comme ils doivent éteindre tout ressentiment dans l'âme de ceux qu'il a persécutés... Avec quelle ardeur il gravit la montagne!... Il se retourne, et me fait signe qu'il espère... Où va-t-il donc?.... Comme il s'approche du bord!.... Que ce chemin est difficile!.... Il me fait trembler. (*On entend un bruit sourd et prolongé du côté où est sorti Ivan. Élisabeth pousse un cri douloureux.*) Ah! une avalanche, en se détachant du sommet, l'a précipité dans le fleuve. (*Elle court au bord de l'eau.*) Les flots l'entraînent!... Il est perdu!

SCÈNE X.

IVAN, ÉLISABETH, VILLAGEOIS et VILLAGEOISES.

(La montagne se couvre de Villageois de tout âge et de tout sexe, qui, chassés de leurs habitations, se réfugient sur les hauteurs. Ils paraissent au désespoir. Cette convulsion de la nature a porté l'effroi dans leur âme; ils voient le malheureux Ivan luttant contre les vagues, et faisant d'inutiles efforts pour gagner le rivage.)

ÉLISABETH, d'une voix forte.

Mes amis, secourez ce malheureux.

(En effet, on lui lance des cordes; il disparaît à gauche emporté par le courant. Les villageois s'éloignent en suivant la même direction.)

SCÈNE XI.

ÉLISABETH, placée sur une pierre au milieu du rivage, suit tous les mouvemens des villageois; elle les anime de la voix et du geste.

Courage, mes amis! courage!... Il a saisi la branche qu'on lui a jetée... il s'y attache... on l'attire vers le rivage... il est sauvé! (*Quand elle se retourne l'eau a franchi ses limites.*) Oh! Ciel! où fuir? où aller maintenant? Je suis perdue! L'eau gagne de tous côtés! (*E-*

effet, on voit le fleuve sortir de son lit, et ce n'est qu'en s'élançant d'un monticule à l'autre, qu'Élisabeth parvient avec beaucoup de peine auprès de la cabane.) Hélas! n'est-il aucun moyen d'échapper? Me faudra-t-il mourir avant d'avoir délivré mon père? (*Elle se met à genoux sur la planche qui couvre la sépulture de Lizinska, et embrasse la croix.*) Fille d'Ivan, toi qui reposes sous cette planche fragile, ton âme doit habiter le séjour céleste. Ah! daigne intercéder en ma faveur auprès du Tout-Puissant. (*Tout est envahi par les eaux; le fleuve débordé entraîne avec violence des arbres, des débris de chaumière; le tonnerre, les éclairs, les vents, la grêle, tout concourt à former un tableau effrayant. Élisabeth à genoux, les yeux élevés vers le ciel, et tenant la croix embrassée, semble résignée à la mort.*) Oh! prodige! cette planche me semble soulevée par les flots. (*En effet, le tombeau s'élève à la surface de l'eau.*) Je te remercie, fille d'Ivan! tu as prié pour moi!

SCÈNE XII.

IVAN, ÉLISABETH, VILLAGEOIS.

(Ivan revient de l'autre côté du fleuve suivi d'une foule de paysans. Mais une vaste mer les sépare d'Elisabeth dont la situation les pénètre de douleur. Ivan paraît au désespoir. L'eau monte de plus en plus et la planche surnage toujours. Les villageois sont forcés de se réfugier sur le sommet de la montagne. Les éclairs et la foudre sillonnent la nue en tous sens. Au milieu de cette épouvantable convulsion de la nature, Élisabeth, dans sa touchante attitude, suit le cours de l'eau, et disparaît à gauche aux regards d'Ivan et des villageois émerveillés, qui tombent à genoux pour rendre grâce à Dieu de cette espèce de miracle.)

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une place devant le Kremlin, dont la porte principale est à gauche. Au deuxième plan, à droite, une auberge. Au fond, une vue de Moscou.

SCÈNE I.

KISOLOFF, NIZA, PEUPLES DE RUSSIE.

(Au lever du rideau des feux sont allumés sur différens points de la ville ; à la lueur de ces feux et des branches de sapins qu'ils tiennent à la main, on voit des Kamtchadals, des Samoïèdes, des Kourils, des Kouriaques et des Tartares de tout âge et de tout sexe, qui s'abandonnent à l'effervescence de leur joie. Ils exécutent des danses originales usitées dans le pays. De tems à autre, ils font une pause dont Kisoloff profite pour leur verser à boire, et en tirer de l'argent. De tems en tems on entend des coups de canon en signe de réjouissance.)

KISOLOFF.

Vive notre Grand-Duc !

NIZA.

Dis donc vive le Czar !

KISOLOFF.

Il ne l'est pas encore ; ce n'est que demain à dix heures qu'il doit être couronné.

NIZA.

Qu'est-ce que cela fait ? Pour n'être pas couronné, il n'en est pas moins notre Czar.

KISOLOFF.

C'est bon, c'est bon, madame Kisoloff. Occupe-toi de recevoir l'argent de ces braves amis, et ne te mêle pas du reste. Vous êtes trop jeune, madame Kisoloff, beaucoup trop jeune, pour vous mêler de politique; cela n'est point du ressort des femmes. Aimer votre petit mari avant tout et par-dessus tout, lui complaire et lui obéir en tout, conduire votre maison et votre personne avec une égale prudence, être sage et vous taire; en deux mots, voilà tout ce que j'exige de vous.

NIZA.

C'est demander l'impossible.

KISOLOFF.

Vous le ferez, madame Kisoloff, vous le ferez. Vous n'oublierez pas que telles ont été mes conditions, lorsque sans égard à la disproportion de nos âges je vous ai élevée à l'honneur de mon alliance; vous avez juré tout haut de les remplir.

NIZA.

Oui, mais je me suis promis tout bas d'être la maîtresse; c'est l'usage quand on n'épouse pas un jeune homme.

KIZOLOFF.

Nous ne sommes pas ici en France, madame Kisoloff; je vous prie de le croire, nous ne sommes pas en France.

SCÈNE II.

LE GRAND-MARÉCHAL, LE CZAR, KISOLOFF, NIZA, PEUPLES.

LE GRAND-MARÉCHAL, sortant du palais.

L'EMPEREUR!

LE CZAR, sortant du Kremlin en habit simple.

Pourquoi donc, M. le Maréchal, trahir mon incognito?

LE GRAND-MARÉCHAL.

Sire... le respect... l'usage...

LE CZAR.

Bornez-vous à exécuter les ordres que je vous donne, et ne les devancez pas. Voyez: tout le monde est interdit à mon aspect, la joie disparaît, le plaisir fuit. Est-ce là ce que doit produire la présence d'un souverain? Croyez-vous que cette contrainte puisse satisfaire mon cœur et le besoin que j'ai d'être aimé? Non. Je veux que mes peuples, loin de redouter la rencontre de leur Czar, la désirent et la regardent toujours comme le présage d'un nouveau bienfait. Je serai donc accessible pour le dernier de mes sujets comme

pour le plus riche Boyard. Tous auront un droit égal à ma justice, à ma bonté, et je punirai sévèrement, quel que soit son rang, quelle que soit sa dignité, celui dont les actions tendraient à me priver de mon premier bien, du trésor le plus précieux pour un souverain, l'amour de ses sujets.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Sire, la Russie tout entière attend de vous son bonheur.

LE CZAR.

Arrivé depuis avant hier dans cette antique capitale, et forcé, pour les intérêts de l'État, de retourner dès demain à Pétersbourg, j'ai consacré ces deux jours à m'instruire ; je parcours la ville sans être connu, afin d'observer rapidement les mœurs et les habitudes des différens peuples, qui, réunis pour mon couronnement, m'offrent, dans une seule ville, l'image de tout mon empire... A la faveur des fêtes qui accompagnent cette solennité, on s'épanche, on parle librement de ses espérances, de ses craintes ; on exprime franchement ses vœux, et je saisis là beaucoup mieux que partout ailleurs l'esprit des hommes que je suis appelé à gouverner. Déjà je connais plus d'un abus, j'ai découvert plus d'une injustice, et ces leçons ne seront point perdues. Régner utilement est une tâche glorieuse, mais difficile. Le souverain qui veut remplir son devoir n'a pas un instant à dé-

rober à ses sujets. Aussi, n'oubliant jamais que la félicité du peuple est l'unique but de ma mission sur la terre, je le remplirai consciemment avec la tendresse d'un père, avec la ferveur d'un ami.

LE GRAND-MARÉCHAL, à part.

Qu'espérer d'un tel souverain! Ah! tout me fait craindre la perte d'un crédit acquis par tant d'années de soins et de peines.

LE CZAR.

Dites-moi, M. le Maréchal; Michel, ce courrier que j'ai envoyé à la rencontre d'Elisabeth, est-il de retour?

LE GRAND-MARÉCHAL, à part.

Elisabeth! (*Haut.*) Non, Sire.

LE CZAR.

Ce retard m'étonne et m'afflige.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Peut-être le voyage de votre Majesté aura dérangé sa marche.

LE CZAR.

Aussitôt qu'il paraîtra, quelles que soient mes occupations, j'exige qu'on l'introduise près de moi. Rentrez au palais. Que ma cour se rassemble; faites tout disposer pour la cérémonie. (*Le Grand-Maréchal s'incline. Le Czar se tourne vers le peuple qui s'est tenu à une distance respectueuse.*) Mes enfans, le tableau de l'allégresse publique est le plus

agréable que vous puissiez m'offrir. Livrez-vous donc à la joie, et que ma présence, loin d'en réprimer l'élan, y ajoute encore s'il est possible.

TOUS.

Vive le Czar !

(Le Czar les salue affectueusement.)

LE CZAR.

Suivez-moi, M. l'Officier.

(Il s'éloigne par la droite, suivi d'un Officier. Kisoloff, Niza et le peuple l'accompagnent en faisant des exclamations de joie.)

SCÈNE III.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Chaque mot du Czar porte la terreur dans mon âme. Chacun de ses regards me trouble, me déconcerte. Il me semble que, me reprochant l'abus d'une longue autorité, il va m'éloigner de sa Cour : qu'instruit des persécutions que, par amitié pour Ivan, et pour servir ses projets ambitieux, j'ai fait éprouver au comte Potoski et à sa famille, il va me condamner moi-même aux horreurs de l'exil. J'ai dû, pour éviter ce malheur, empêcher Élisabeth et le courrier Michel d'arriver jusqu'à lui. Des émissaires, expédiés secrètement sur toutes les routes depuis hier, sont chargés de les faire disparaître. Déjà,

depuis long-tems, je me suis débarrassé d'Ivan, dont les remords m'inquiétaient, en lui procurant une place sur les frontières de l'Asie. J'ai fait taire sa conscience en lui assurant que ceux que j'ai sacrifiés pour lui sont morts à Saïmka. Ne nous laissons point abattre; éloignons par tous les moyens les funestes témoins d'une action qui me ferait perdre mon rang, ma fortune, et peut-être la vie. Dans cette circonstance l'audace est mon unique ressource. Si je ne puis atteindre à l'impunité, que du moins le courage et l'adresse signalent mon infortune.

SCÈNE IV.

LE GRAND MARÉCHAL, KISOLOFF, NIZA, PEUPLE.

(On entend d'abord dans l'éloignement, puis plus près, les exclamations du peuple qui revient ivre de joie.)

KISOLOFF.

Voilà ce qui s'appelle un excellent prince, et nous serons heureux sous son règne, j'en suis sûr.

LE GRAND MARÉCHAL, à part.

Leurs démonstrations bruyantes, leurs cris de joie m'importunent.

(Il tourne le dos, et rentre au palais avec humeur.)

KISOLOFF.

Il n'aime ni le peuple ni sa gaîté, M. le Grand Maréchal. Qu'est-ce que cela fait, si elle plaît au souverain ?

SCÈNE V.

KISOLOFF, NIZA, PEUPLE.

KISOLOFF.

Mes amis, buvons à la santé du Czar, buvons à chacune de ses qualités, et l'une après l'autre, s'il vous plaît. (*A part.*) J'ai mes raisons pour cela. (*Haut.*) Allons, femme, verse.

NIZA.

Je ne demande pas mieux.

(Elle verse et fait verser par ses domestiques.)

KISOLOFF.

(*Il va prendre un broc, qui est vide.*) Plus rien. (*Puis un autre.*) Pas davantage. Tout est vide. (*A part.*) Cela va bien, cela va bien! (*Haut.*) Allons, madame Kisoloff, de l'activité. Rentrez à la maison, et remplissez de nouveau tous ces vases. Tant que ces braves gens auront des roubles nous ne tarirons pas, dussions-nous ajouter, comme cela se pratique... (*Il frappe ses poches qui sont pleines d'argent.*) Oh! la bonne journée! l'excellente journée! (*Il se frotte les*

mains. Haut.) Dansons, mes amis, dansons. (*A part.*) Plus ils danseront, plus ils auront soif, c'est clair.

(On va recommencer la danse.)

SCÈNE VI.

MICHEL, NIZA, KISOLOFF, PEUPLE.

MICHEL entre vivement et traverse la foule.

(*A la Sentinelle.*) Le Czar est-il au palais?

LA SENTINELLE.

Non.

NIZA.

Eh! te voilà, Michel?

MICHEL.

Oui, ma bonne cousine, c'est moi. (*Ils s'embrassent.*) Votre serviteur, maître Kisoloff.

KISOLOFF.

Bonjour, M. Michel. (*A part.*) Encore une bonne pratique.

NIZA.

Depuis quand ici?

MICHEL.

J'arrive.

NIZA.

Viens te reposer.

KISOLOFF.

Vous avez l'air fatigué.

MICHEL.

On le serait à moins. L'empereur voyage depuis trois semaines sans que je puisse le rejoindre. Cependant il faut que je le voie aujourd'hui, car on assure qu'il part demain pour Pétersbourg.

KISOLOFF.

C'est vrai.

MICHEL.

Au reste, ce que j'ai à lui apprendre est loin d'être satisfaisant.

KISOLOFF, à part.

Allons, il va lui conter quelque doléance, des malheurs. Cela ne m'intéresse pas du tout, moi. Après l'argent, ce que j'aime le mieux, c'est la gaîté. (*Haut.*) M. Michel, je vais vous préparer un petit repas de ma façon. (*Il rentre.*)

SCÈNE VII.

MICHEL, NIZA, PEUPLE.

NIZA.

Dis-moi, cette fâcheuse nouvelle, serait-ce, par hasard, au sujet de la jeune fille dont tu m'as parlé à ton dernier voyage?

MICHEL.

Précisément.

NIZA.

Oh ! mon Dieu ! que lui est-il donc arrivé ?

MICHEL.

Hélas ! on la croit morte.

NIZA.

Morte ! quel dommage !

MICHEL.

Vous la regretteriez bien plus encore, Niza, si, comme moi, vous l'aviez connue; si vous aviez été à même d'apprécier sa belle âme.

NIZA.

Eh bien ! le Ciel n'est pas juste; non, il ne l'est pas. Il aurait dû faire miracle sur miracle pour que cette belle action reçût sa récompense. Comment ! elle serait morte ! et sans avoir pu délivrer ses parens !

MICHEL.

Lorsque je passai ici la dernière fois, j'étais, comme je vous l'ai dit, porteur de dépêches adressées par le gouverneur de Tobolsk au Grand-Duc, aujourd'hui notre Czar. Le premier mouvement de ce prince généreux, en apprenant la résolution sublime d'Élisabeth, fut de me donner deux mille roubles, avec ordre de retourner à l'instant même sur mes pas, de chercher partout cette

fille courageuse, de lui procurer une voiture, tout ce qui pouvait lui être nécessaire, et de l'amener à Pétersbourg. Je vous laisse à penser avec quel empressement j'exécutai cet ordre. Je volai jusqu'à Tumen, à l'embranchement des deux routes qui conduisent en Sibérie, mais sans pouvoir rien découvrir. Personne n'avait vu Élisabeth. J'allais poursuivre, lorsqu'en sortant de cette ville mon kibit fut arrêté par un mendiant. « Bonhomme, lui dis-je, vous qui ne quittez jamais cette place, n'auriez-vous pas remarqué, il y a quelque tems, une jeune fille? » et je lui indiquai les signes auxquels il pouvait la reconnaître. « Oui, me dit-il, j'ai vu passer en effet une personne telle que vous me la dépeignez; je lui ai conseillé de prendre par Ékatérinbourg, parce qu'elle aurait à faire six cents verstes de moins. Elle m'a donné son dernier rouble pour me remercier de ce service, puis elle a disparu. » Eclairé par le rapport du mendiant, je changeai bien vite de direction. Je pris la route de traverse, et il me fut très-facile de suivre les traces d'Élisabeth. Partout elle avait laissé un souvenir, partout elle avait fait couler des larmes; on n'en parlait qu'avec enthousiasme. Arrivé sur les bords de la Kama, je sus qu'elle s'y était arrêtée chez un batelier, nommé Ivan, et je me fis conduire chez cet homme, que je trouvai luttant avec la mort. Il m'apprit en gémissant qu'Élisabeth s'était arrêtée chez lui, et que

cette jeune infortunée, surprise par un ouragan, avait péri dans les flots; du moins tout le monde l'assurait. Après m'avoir donné tous les détails de cet évènement affreux, Ivan parut se ranimer, rassembla le peu de forces qui lui restaient, et, d'une main faible, il traça quelques lignes. Prenez, me dit-il, et promettez-moi de présenter cet écrit à l'empereur. Le sort ne m'a point permis de sauver Élisabeth, mais que du moins j'emporte au tombeau le consolant espoir d'avoir assuré la délivrance de son père. A ces mots il expira. Le voilà cet écrit. Je viens le remettre au Czar. Si sa belle âme s'est émue au seul récit du projet tenté par Élisabeth, que ne dois-je pas en attendre, maintenant qu'il est sur le trône, et que nul obstacle ne peut s'opposer à sa volonté suprême? Vous tous qui répandez des larmes sur la fin déplorable de cette jeune héroïne, venez vous joindre à moi, venez vous jeter aux pieds du Czar, et et ne les quittons pas sans avoir obtenu la grâce de ses infortunés parens.

NIZA.

Oui, mes amis, il a raison. Tout à l'heure le Czar exprimait ici même les sentimens les plus généreux; il nous saura gré sans doute de lui fournir l'occasion de les mettre en pratique.

TOUS.

Courons.

(Ils sortent par la droite en courant.)

SCÈNE VIII.

KISOLOFF, puis ALTERKAN.

KIZOLOFF, sortant de chez lui.

MADAME Kisoloff!.. Niza... cousin Michel!.. Eh bien! où sont-ils donc? quel vertige leur a pris... Elle aura suivi la danse avec son cousin... Je n'aime pas du tout cette parenté-là; du tout, du tout. Ah! quelle sottise j'ai faite en épousant une jeune personne! Cela ne songe qu'au plaisir. La jeunesse appelle la jeunesse, c'est juste. Un vieillard qui s'avise de vouloir plaire en dépit de l'âge mérite tout ce qui lui arrive. On le trompe; il se plaint, on en rit...

ALTERKAN.

Et l'on a raison.

KISOLOFF.

Qui est-ce qui vous demande votre avis ?

ALTERKAN.

Personne ; mais cela ne m'empêche pas de le donner.

KISOLOFF, à part.

Voyez un peu cet original. (*Haut.*) Eh! mon Dieu! où est-elle allée, ma femme ?... Si elle ne revenait pas...

ALTERKAN.

Tu serais trop heureux.

KISOLOFF, impatienté.

C'es bon. (*Il veut rentrer.*) Passez votre chemin.

ALTERKAN.

Du tout ; c'est ici que je m'arrête.

KISOLOFF.

En ce cas, je rentre.

ALTERKAN.

Où vas-tu ?

KISOLOFF.

Chez moi, apparemment. (*A part.*) Quel ton grossier !

ALTERKAN.

Serais-tu le maître de cette auberge ?.

KISOLOFF.

Oui.

ALTERKAN.

Veux-tu m'y donner un logement ?

KILOLOFF.

Non.

ALTERKAN.

Pour quelle raison ?

KISOLOFF.

J'ai déjà beaucoup de monde, et...

ALTERKAN.

J'entends : il te faut beaucoup d'argent, n'est-ce pas ? En voilà. Prends sans compter, comme je te le donne.

KISOLOFF, radouci, et faisant sonner la bourse.

Après vous... certainement... (*A part.*) Voilà un étranger qui a d'excellentes manières.

ALTERKAN.

J'arrive de Kasan. La curiosité m'a conduit en cette ville; j'y viens voir les fêtes du couronnement.

KISOLOFF.

Vous ne sauriez être mieux que chez moi; de là vous verrez le cortége à merveille. Veuillez me suivre, je vais vous conduire dans l'endroit le plus commode de la maison.

ALTERKAN.

O pouvoir de l'or! le voilà doux comme un agneau... Entrons.

(Kisoloffse confond en politesses, et fait entrer Alterkan dans l'auberge.)

SCÈNE IX.

DEUX FEMMES, ÉLISABETH.

DEUX FEMMES DU PEUPLE paraissent au fond, à droite, et parlent à la cantonade.

C'est là, jeune fille, c'est là.

(Elles montrent la forteresse.)

ÉLISABETH, aux deux femmes. Elle arrive par la droite en courant. Elle cherche la porte du Kremlin; en la voyant, la joie brille dans tous ses traits.

Je vous remercie. (*Les femmes s'éloi-*

[illegible]. Après des fatigues [illegible] et des pé-
ris sans nombre [illegible] je n'ai échappé que
par une suite de prodiges. [illegible] enfin
à ma destination. Repoussée plusieurs fois
par les soldats sans pitié, je me réfugiais, à
dessein, près de cette forteresse. Il me sem-
blait que je devais trouver un abri protec-
teur sous les murs habités par le souverain.
Quand un hasard heureux a dirigé vers moi
Michel. Bon jeune homme! quels transports
il a fait éclater à ma vue! « Mademoiselle,
» c'est pour vous, pour vos infortunés parens
» que nous cherchons le Czar; il quitte de-
» main cette ville, et il est du plus grand in-
» térêt que vous vous présentiez aujourd'hui
» devant lui. Si vous ne pouviez lui parler
» avant son départ, il vous faudrait faire en-
» core huit cents verstes pour aller à Pé-
» tersbourg. Courez sur la place qui est vis-à-
» vis le palais : l'ambergiste est mon parent; il
» vous recevra, et vous attendrez chez lui le
» passage de l'empereur. Prenez cet écrit;
» c'est la justification de votre père, tracée
» par Ivan. Ne perdez pas un moment, votre
» cause est gagnée. » Et à raison : d'ici je saisirai
facilement l'occasion de m'offrir aux regards
du souverain. Son couronnement doit avoir
lieu demain. Cette circonstance inattendue,
en abrégeant mon voyage, accélérera la dé-
[illegible] de ma famille : car, je n'en saurais [illegible]
[illegible] grande solennité doit être une [illegible]
[illegible]. Demain l'arrêt fatal sera révoqué;

demain, Élisabeth, l'heureuse Élisabeth n'aura rien à désirer.

SCÈNE X.

LE GRAND-MARÉCHAL, ÉLISABETH,

LE GRAND-MARÉCHAL, à part.

Élisabeth si près du palais !... oh Ciel ! me trompé-je ! non, ce dénûment... sa jeunesse... approchons... (*Haut et affectant un air de bonté.*) Mon enfant, vous paraissez étrangère ?

ÉLISABETH.

Il est vrai, Monsieur.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Quel motif vous amène en cette ville ? la curiosité, sans doute ?

ÉLISABETH.

Oh ! non. J'y viens demander une grâce.

LE GRAND-MARÉCHAL.

A qui ?

ÉLISABETH.

A l'empereur.

LE GRAND-MARÉCHAL.

On n'approche pas ainsi de son auguste personne.

ÉLISABETH.

On m'a dit cependant que les infortunés avaient près de lui un accès facile.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Vous ne pourrez le voir, jeune fille... mais le hasard vous a bien servie. Si vous avez quelque placet à lui adresser, je m'en chargerai volontiers.

ÉLISABETH.

Vous, Monsieur?

LE GRAND-MARÉCHAL.

Oui. Vous ne sauriez le remettre en de meilleures mains.

ÉLISABETH.

Quoi! vous auriez la bonté?...

LE GRAND-MARÉCHAL.

Confiez-moi le sujet de vos réclamations; si elles sont légitimes, je me ferai un vrai plaisir de vous être utile.

ÉLISABETH.

Ah! Monsieur, j'accepte vos offres avec transport. Vous n'aurez jamais obligé personne qui sache mieux apprécier un bienfait, qui en soit plus digne, peut-être.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Je le crois.

ÉLISABETH.

Vous pouvez compter sur l'éternelle reconnaissance de la fille du comte Potoski.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Le comte Potoski, dites-vous!

(Il s'éloigne.)

ÉLISABETH.

Ah! je le vois, ce nom seul détruit l'intérêt que vous daigniez prendre à moi.

LE GRAND MARÉCHAL.

On a dû vous dire que le Czar était à tel point irrité contre votre père, qu'il avait défendu à qui que ce fût de prononcer ce nom devant lui.

ÉLISABETH.

Sans doute il a excepté sa fille?

LE GRAND-MARÉCHAL.

Il n'a excepté personne.

ÉLISABETH.

Vous êtes mal instruit, Monsieur. C'est méconnaître le souverain que de le supposer assez cruel pour vouloir étouffer le plus beau de tous les sentimens dictés par la nature. On a pu l'égarer, sans doute; mais il n'en sera que plus empressé de réparer son erreur. Les rois les plus justes sont ceux qui ont le plus pardonné. La noble confiance qui m'a fait entreprendre, seule, à pied, un voyage long et périlleux, ne sera point trompée. C'est vainement que l'on me repoussera des portes du palais. Dussé-je y mourir, je parviendrai jusqu'aux pieds du trône!... Là,

Monsieur, je confondrai les calomniateurs! (*Le Grand-Maréchal fait un mouvement d'effroi.*) Oui, je ferai retentir au cœur du Czar la voix toute-puissante de la vérité; il ne pourra demeurer insensible aux larmes d'une fille qui se dévoue seule à sa vengeance, et lui demande à genoux la grâce de son père!

LE GRAND-MARÉCHAL, à part.

Quelle énergie! Empêchons-la de parvenir jusqu'au Czar! (*Haut*). Vous m'intéressez, mon enfant... dussé-je déplaire à mon souverain, je brave tout pour vous servir. Sans doute on vous a remis des papiers... un écrit qui justifie votre père?

ÉLISABETH.

Je m'étais mis en route sans autre soutien que la justice de ma cause. Mais le Ciel m'a dirigée vers le persécuteur de ma famille. J'ai rencontré Ivan.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Ivan!

ÉLISABETH.

Le connaîtriez-vous?

LE GRAND-MARÉCHAL.

J'en ai entendu parler quelquefois à la Cour... Eh bien?

ÉLISABETH.

Pénétré de repentir, il a voulu lui-même attester l'innocence de mon père... car ce

n'est point assez pour moi d'obtenir sa grâce de la clemence du Czar, je dois, je veux lui rendre l'honneur.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Et cet écrit, où est-il?

ÉLISABETH.

Le voici. (*Le Grand-Maréchal le parcourt en frémissant.*) Vous paraissez ému?

LE GRAND-MARÉCHAL.

En effet, il ne peut manquer de produire une vive impression.... peut-être serait-il convenable de le mettre d'abord sous les yeux du Czar.

ÉLISABETH.

Vous croyez?

LE GRAND-MARÉCHAL.

Oui... il le disposerait en votre faveur, et vous obtiendriez plus aisément une entrevue, ou la grâce que vous sollicitez.

ÉLISABETH.

Née dans un désert, je suis tout-à-fait étrangère aux usages du monde. Je n'ai nulle défiance... En m'offrant vos services, vous n'aviez, je le suppose, aucun motif particulier. Je vous suis inconnue, et vous n'avez point voulu me tromper... Non, cela serait affreux. Je m'abandonne donc à vos sages conseils. Gardez ce papier, Monsieur, et

puisse-t-il, appuyé de vos instances, m'ouvrir les portes du palais!

(Trois hommes du peuple traversent le fond de droite à gauche, et saluent le Grand-Maréchal. Celui-ci sourit en les voyant, et paraît concevoir un nouveau plan.)

LE GRAND-MARÉCHAL.

Vous recevrez ici la réponse.

ÉLISABETH.

Je vous laisse à penser avec quelle impatience j'attendrai votre retour.

LE GRAND MARÉCHAL, à part.

Je tiens l'écrit; maintenant il faut la soustraire aux regards de l'empereur. Je viens de voir quelques-uns de mes affidés; allons les trouver.

(Il feint d'entrer au Kremlin, et sort du même côté que les trois hommes.)

SCÈNE XI.

ÉLISABETH.

Voilà probablement l'hôtellerie dont m'a parlé Michel; en me présentant de sa part, sans doute j'y serai bien accueillie, et je pourrai me reposer jusqu'au moment où cet homme généreux viendra m'annoncer le résultat de ses démarches.

(Elle va frapper à la porte de l'auberge.)

SCÈNE XII.

LE GRAND-MARÉCHAL, ÉLISABETH, TROIS HOMMES.

(Le Grand-Maréchal a ramené les trois hommes, il se tient avec eux dans le fond et leur désigne sa victime. Les feux sont à peu près éteints, de sorte que l'obscurité qui règne sur la place les favorise, et ajoute encore à l'effroi de cette scène.)

LE GRAND-MARÉCHAL, à voix basse.

Empêchez ses cris; je me charge de la sentinelle.

(Au moment où Élisabeth va frapper à la porte de l'hôtellerie, un de ces hommes se présente brusquement à elle et l'en empêche; elle fuit à gauche et en rencontre un second; le troisième est au fond pour observer; le Grand Maréchal a soin de se placer de manière à n'être pas vu.)

ÉLISABETH, tremblante.

Que me voulez-vous?

(Les trois hommes se rapprochent d'elle et lui ordonnent, avec des gestes menaçans, de garder le silence; elle cherche à les attirer vers la gauche, et saisissant le moment où ils se sont éloignés de l'auberge, elle y court, mais ils l'atteignent sur le seuil de la porte et la maltraitent; elle se débat, leur échappe, et court embrasser une des bornes qui sont à l'entrée du Kremlin. On l'en arrache et on l'entraîne avec violence vers la droite).

ÉLISABETH, d'une voix déchirante.

Laissez-moi, je veux parler au Czar! de grâce! de grâce! laissez-moi.

(On cherche à étouffer ses cris.)

LE GRAND-MARÉCHAL, qui observait en dehors, à droite, rentre.

(*A part.*) J'aperçois le Czar! (*Bas et vivement aux trois hommes.*) Fuyez.

(Les hommes se sauvent par la gauche, après avoir poussé Elisabeth sur un banc de pierre, près duquel elle va tomber.)

SCÈNE XIII.

LE GRAND-MARÉCHAL, LE CZAR.

LE CZAR, entrant par la droite.

Qu'entends-je?

LE GRAND-MARÉCHAL, avec dédain.

Sire, une femme du peuple qui veut parler à Votre Majesté.

LE CZAR.

Qu'importe la condition, Monsieur! plus elle est humble, et plus je dois abréger la distance en me rapprochant d'elle!

LE GRAND-MARÉCHAL, bas à Elisabeth.

Songez que vous êtes devant le Czar, et qu'il est irrité contre votre père; ne vous nommez pas avant de l'avoir attendri.

ÉLISABETH, bas au Grand-Maréchal.

Non.

LE CZAR se retourne, aperçoit Elisabeth et vient à sa rencontre.

Jeune fille, vous avez invoqué la présence

du Czar, je suis l'un de ses principaux officiers ; c'est par son ordre que je parcours la ville, afin de recueillir les plaintes qui me sembleront fondées, et de le mettre à même d'y faire droit.

ÉLISABETH.

Ah! Monsieur, que j'aurai de grâces à vous rendre! *Le Grand-Maréchal, qui se tient en arrière du Czar, a soin d'intimider Élisabeth, et de lui recommander de la prudence chaque fois qu'elle jette les yeux sur lui, ce qu'elle fait exactement avant de répondre*). Pardon.... je suis si troublée...

(Elle paraît prête à s'évanouir.)

LE CZAR la soutient, la conduit jusqu'à la porte de la forteresse, l'aide à s'asseoir sur une borne, et se tient debout devant elle.

Remettez-vous, mon enfant, remettez-vous. Dites-moi quel motif vous fait désirer de parler au Czar ?

ÉLISABETH.

Je viens lui demander justice.

LE CZAR.

Justice! vous l'obtiendrez, n'en doutez pas.

ÉLISABETH.

Peut-être il ne pensera pas comme vous.

LE CZAR.

Je suis à tel point convaincu du désir qu'il

a d'être équitable pour vous, que je n'hésiterais point à assurer que demain vous n'aurez plus de vœux à faire, si pourtant c'est avec raison que vous réclamez.

ÉLISABETH.

On le dit bien sévère.

LE CZAR.

Dites inflexible... pour les méchans et les traîtres.

(Ce mot *inflexible* fait tressaillir Elisabeth, et le Grand-Maréchal ne contribue pas à la rassurer.)

ÉLISABETH.

Mais ne peut-il pas être abusé? Ne peut-on pas commettre des injustices en son nom?

LE CZAR.

Ah! s'il était vrai, vous devriez le plaindre au lieu de le condamner. Moins heureux que le dernier de ses sujets, entouré de courtisans et de flatteurs, presque toujours intéressés à le tromper, le souverain rencontre rarement un ami sincère et courageux qui se fasse un devoir de l'éclairer.

ÉLISABETH.

Et si personne n'a osé le faire?

LE CZAR.

Eh bien! je la remplirai, cette tâche honorable. Dites-moi votre nom, vos malheurs; le prince saura tout. Pour lui peindre votre candeur et ce touchant intérêt que

vous inspirez, je laisserai parler mon cœur ; vous ne sauriez avoir près de lui un défenseur plus éloquent et mieux pénétré de sa cause.

ÉLISABETH, à part.

Sa bonté m'enhardit ; je vais tout lui dire.

LE GRAND-MARÉCAL, à part.

Je suis perdu !

SCÈNE XIV.

LE GRAND-MARÉCHAL, ÉLISABETH, LE CZAR, ALTERKAN, KISOLOFF.

KISOLOFF, ouvrant avec bruit la porte de l'hôtellerie, et parlant très-fort.

Sortez de chez moi, vous dis-je ! je ne loge pas les voleurs de grand chemin.

(Tout le monde se tourne vers la droite.)

ALTERKAN.

Mais...

KISOLOFF.

Il n'y a pas de mais qui tienne... Vous avez été reconnu là-dedans par deux voyageurs.

ALTERKAN.

Je t'ai payé, ce me semble, et j'ai le droit de rester.

KISOLOFF.

Il est vrai, j'ai reçu votre argent, et je le

garde... mais ma conscience me défend de vous garder.

(Il rentre.)

ALTERKAN.

Quelle conscience! (*Il voit Élisabeth.*) Eh! te voilà, mon enfant! parbleu! je te rencontre bien à propos! Tiens, tiens, l'homme à la conscience, voilà une jeune fille que je connais beaucoup.... elle pourra te dire... (*Il frappe à la porte. Kisoloff est rentré; il le suit dans l'auberge, et disparaît un moment.*) Écoute-moi donc, l'homme à la conscience!... écoute-moi donc!

LE GRAND-MARÉCHAL, à part.

Ce Tartare la connaît! profitons de cette circonstance. (*Haut, à Élisabeth.*) Est-il vrai, jeune fille? connaîtriez-vous ce malfaiteur?

(Il appuie sur ce dernier mot.)

ÉLISABETH.

Oui, Monsieur; il m'a rendu les plus grands services.

LE CZAR.

Quoi! vous devriez de la reconnaissance à l'un de ces brigands qui désolent nos provinces?

LE GRAND-MARÉCHAL, bas, et passant près d'Élisabeth.

Cet aveu vous a perdue dans l'esprit du Czar.

ÉLISABETH, à part.

O mon Dieu ! quoi ! vous penseriez

ALTERKAN, sortant.

Ce vieux coquin n'entend pas raison.

ÉLISABETH.

Ah ! je succombe à l'idée du déshonneur !
(Elle s'évanouit ; Alterkan la soutient et la conduit jusque sur le banc.)

LE CZAR.

M. le Maréchal, vite, faites donner des secours à cette jeune fille, vous lui demanderez ensuite ce qu'elle désire de moi. (*A demi-voix.*) Assurez-vous de cet homme.
(Il rentre au palais.)

LE GRAND-MARÉCHAL, à Alterkan.

Je reviens à l'instant.

SCÈNE XV.

ALTERKAN, ÉLISABETH, MICHEL, NIZA.

MICHEL, entrant vivement par la droite.

Eh ! mon Dieu ! la voilà... Oui, c'est elle... Que lui est-il donc arrivé ?

NIZA.

La fatigue, sans doute...

MICHEL.

Transportons-la chez toi.

NIZA.

Certainement.

ALTERKAN.

Voulez-vous que je vous aide ?

MICHEL.

Merci, mon camarade, merci.... Pauvre Élisabeth ! elle n'aura pas eu la force d'aller plus loin.

(Ils emportent Élisabeth dans l'hôtellerie.)

SCÈNE XVI.

ALTERKAN.

C'est peut-être moi qui suis la cause... J'en serais fâché, car je l'aime, cette jeune fille... vrai ! elle m'intéresse beaucoup. Mais, en attendant, je suis reconnu ; on pourrait me faire un mauvais parti... je crois qu'il est prudent de m'éloigner.

SCÈNE XVII.

LE GRAND-MARÉCHAL, ALTERKAN.

LE GRAND-MARÉCHAL, suivi de deux femmes.

Ou donc est-elle ? (*A Alterkan.*) Qu'as-tu fait de cette jeune fille ?

ALTERKAN.

On vient de la transporter dans l'hôtellerie.

LE GRAND-MARÉCHAL renvoie les femmes.

C'est bien. (*A Alterkan, qui cherche à disparaître.*) Où vas-tu ?

ALTERKAN.

Chercher un autre logement.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Je me charge de t'en donner un.

ALTERKAN, à part.

Aïe ! aïe !

LE GRAND-MARÉCHAL.

Est-il vrai, comme l'a dit cet aubergiste, que tu sois...

ALTERKAN.

Un voleur de grand chemin ? Non, pas précisément.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Cependant tu as été reconnu...

ALTERKAN.

A la vérité, je lève parfois sur les voyageurs de légères contributions, mais c'est en tout bien tout honneur.... Au surplus, nous n'avons pas d'autres moyens d'existence, nous autres Tartares ; on le sait.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Ah ! tu es ?...

ALTERKAN.

Oui, je suis le chef d'une peuplade errante. J'exerce en grand.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Qui t'a conduit ici ?

ALTERKAN.

La curiosité.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Tu pourrais la payer de ta vie, si le Czar, que tu viens de voir...

ALTERKAN.

C'était le Czar ?

LE GRAND-MARÉCHAL.

Oui. Il m'avait ordonné d'abord de te faire arrêter, ainsi que ta complice.

ALTERKAN.

Elle n'est point ma complice. Pauvre jeune fille !

LE GRAND-MARÉCHAL, avec l'air du doute.

Mais, à ma sollicitation, il vous fera grâce à tous deux si vous quittez cette ville à l'instant même.

ALTERKAN.

Soit.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Voilà un bon de mille roubles que tu partageras avec ta compagne ; il te sera payé à Kasan, aussitôt que la personne à qui je l'adresse m'aura donné avis de votre arrivée.

ALTERKAN.

A la bonne heure.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Tu acceptes ?

ALTERKAN.

J'accepte.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Tu promets...

ALTERKAN.

Je promets.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Tu partiras...

ALTERKAN.

De suite.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Avec la jeune fille ?

ALTERKAN.

Avec elle.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Si l'on vous retrouvait dans une heure...

ALTERKAN.

On ne nous retrouvera pas.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Prends.

ALTERKAN.

Merci.

LE GRAND-MARÉCHAL, à part.

Je vais les consigner aux portes du palais. S'ils s'y présentaient demain, il serait trop tard; l'empereur aura repris la route de

Pétersbourg. Une fois sortis de cette ville, ils tomberont infailliblement entre les mains de mes émissaires.

SCÈNE XVIII.

ALTERKAN, MICHEL.

ALTERKAN.

Voila qui est bizarre. Je ne sais pourquoi je me défie de cet homme-là.... Il a quelque chose de faux.... Après tout, il me paie généreusement, lorsqu'il pouvait me faire un méchant parti, et je ne dois pas m'informer du reste... J'exécuterai ses ordres.

MICHEL, sortant de l'auberge.

C'est donc toi, misérable, qui es cause de l'accident arrivé à Élisabeth ?

ALTERKAN.

Hein? Qu'est-ce que tu me demandes, toi ?

MICHEL.

Sais-tu quel mal lui a fait ta présence ?

ALTERKAN.

De quel droit viens-tu m'interroger ?

MICHEL.

Du droit le plus sacré, le plus légitime ; de celui qu'inspire le malheur.

ALTERKAN.

Eh ! qui t'a dit que je n'y prends pas le même intérêt que toi ?

MICHEL.

Ta conduite, méchant homme. Pour te soustraire à la sévérité des lois, tu as feint de connaître une personne respectable, et que tu n'as jamais vue.

ALTERKAN.

Tu te trompes.

MICHEL.

D'où la connais-tu ?

ALTERKAN.

Je lui ai sauvé la vie.

MICHEL.

Toi ?

ALTERKAN.

Pourquoi pas ? Est-ce que tu n'en ferais pas autant, si tu voyais quelqu'un en danger de la perdre ?

MICHEL.

Certes, et au péril de la mienne.

ALTERKAN.

Ne sois donc pas surpris de ce qu'un autre a fait ce que tu ferais à sa place. Dans un débordement de la Kama, Élisabeth allait périr ; elle n'avait pour abri qu'une planche fragile. Mes gens et moi nous côtoyions le

rivage.... Ce spectacle nous frappe. Sauvons la fille de l'exilé ! est le cri qui part en même tems. Nous nous jetons à la nage, et malgré la rapidité du courant nous sommes assez heureux pour la conduire à bord. Elle était sans connaissance. Je la fis transporter dans une cabane voisine, et là, je la confiai aux soins d'une vieille femme, à qui je remis quelques pièces d'or. En revenant à la vie, notre présence aurait pu l'effrayer, lui devenir funeste, et nous nous éloignâmes.

MICHEL.

C'est bien, ça !

ALTERKAN.

Il n'est pas étonnant qu'en la retrouvant ici j'aie fait éclater ma surprise. Tu vois donc bien que tu as tort de m'accuser, et que j'aurais, à mon tour, le droit de te demander raison de ta brusquerie. Mais je préfère savoir comment se trouve Élisabeth. Quand je serai parfaitement rassuré sur son compte, je me battrai avec toi, si cela peut te faire plaisir ; mais je ne te le conseille pas.

MICHEL.

C'est fini, je ne t'en veux plus.

ALTERKAN.

Pauvre fille ! Il me paraît qu'elle a échoué dans le noble dessein qui l'avait conduite ici, puisqu'on la renvoie.

MICHEL.

Qui la renvoie ?

ALTERKAN.

Le Czar.

MICHEL.

Impossible.

ALTERKAN.

Il était là tout à l'heure... Elle lui a parlé.

MICHEL.

Et il la renvoie ?... Cela est impossible, te dis-je.

ALTERKAN.

Je dois en savoir quelque chose. C'est moi que l'on charge de la reconduire en Sibérie.

MICHEL.

Encore une fois, c'est impossible.

ALTERKAN.

Entêté ! Je viens de recevoir à cet effet un bon de mille roubles.

MICHEL.

Qui te l'a donné ?

ALTERKAN.

Un vieillard qui accompagnait l'empereur. Tiens, regarde plutôt.

(Il lui montre le bon.)

MICHEL.

La signature du Grand-Maréchal !... Je me

rappelle confusément... Le Czar était-il présent alors qu'on t'a donné...

ALTERKAN.

Non.

MICHEL.

Eh bien ! on t'a trompé... Je soupçonne... Attends-moi... Ne quitte pas cette place avant de m'avoir revu.

ALTERKAN.

Où vas-tu ?

MICHEL.

Tu le sauras. Attends-moi là.

ALTERKAN.

C'est dit.

(Michel se présente à la porte de la forteresse.)

LA SENTINELLE.

On ne passe pas !

MICHEL.

Courrier du gouvernement !

(Il montre une médaille ; on le laisse passer.)

SCÈNE XIX.

ALTERKAN.

Serais-je pris pour dupe ? et ce Grand-Maréchal aurait-il prétendu faire de moi l'instrument de quelque fourberie ?... Un moment !... Je puis bien attaquer un convoi ;

c'est mon métier... mais tromper cette pauvre fille! profiter de l'isolement d'un être faible, sans défense, pour m'opposer à sa belle action, et servir peut-être des desseins criminels!... Non, non, Alterkan, tu es incapable d'une pareille lâcheté... Qu'il y prenne garde le Grand-Maréchal! il pourra bien lui arriver malheur... si je le rencontre, je ne lui ferai pas plus de quartier qu'à un Cosaque. Je vais trouver Élisabeth, et lui offrir mes services.

(Il va frapper à la porte de l'auberge.)

SCÈNE XX.

ALTERKAN, ÉLISABETH.

ALTERKAN.

ÉLISABETH! Élisabeth!.... écoutez-moi.... (*Élisabeth sort.*) Sans le vouloir, je vous ai fait du mal, et vous devez être justement irritée. Mais ce mal n'est peut-être pas sans remède. Dussé-je attirer sur moi la haine d'un homme tout-puissant, dussé-je porter aujourd'hui ma tête sur l'échafaud, je prétends réparer ma faute.

ÉLISABETH.

Hélas! c'est impossible : vous m'avez perdue! Ce n'est pas vous que j'accuse; mais la fatalité... C'en est fait! le Czar retourne demain à Pétersbourg, et je ne retrouverai plus l'occasion de me présenter devant lui.

ALTERKAN.

Vous la retrouverez, c'est moi qui vous l'assure. Je vais faire d'abord toutes les tentatives imaginables pour entrer dans le palais, et vous conduire devant le monarque ; si je ne réussis pas, demain nous nous trouverons sur son passage, je m'élancerai au-devant de la voiture, les chevaux me fouleront aux pieds, on s'arrêtera, et vous en profiterez pour demander grâce ; du moins ma vie aura servi à quelque chose.

ÉLISABETH.

Homme généreux !

ALTERKAN.

Eh ! non, je ne suis pas généreux ; je répare le tort que je vous ai fait. Cela n'est peut-être pas très-commun, mais c'est juste. Suivez-moi.

(Il la prend par la main.)

ÉLISABETH.

Où me conduisez-vous ?

LA SENTINELLE.

On ne passe pas.

ALTERKAN, à la porte de la forteresse.

Je veux parler au Czar.

LA SENTINELLE.

On ne passe pas.

SCÈNE XXI.

ALTERKAN, MICHEL, ÉLISABETH.

MICHEL, sortant de la forteresse, et tenant à la main un papier qu'il donne à Élisabeth.

Passez, passez ! voilà un permis de la main de l'empereur.

ALTERKAN.

Tu es un brave !

MICHEL.

Allez, Mademoiselle; la Cour est assemblée.

ÉLISABETH.

Oserai-je paraître ainsi ?

MICHEL.

Oui, Mademoiselle. C'est ennoblie par le malheur et parée seulement de votre belle action, que vous devez vous offrir aux regards de la Cour. Certes, malgré votre modeste vêtement, je doute que personne là vous puisse être comparé.

ÉLISABETH, à Michel qui s'éloigne.

Quoi ! vous me quittez, Michel ? Où allez-vous ?

MICHEL.

Remplir encore un ordre du Czar. Je ne tarderai pas à vous revoir.

ÉLISABETH.

O mon père ! je puis donc enfin espérer ta délivrance !

(Alterkan et Elisabeth entrent dans le Kremlin; Michel sort par la droite.)

SCÈNE XXII.

(Le théâtre change, et représente la salle du trône dans le palais des Czars. Elle offre un aspect magnifique. Tout autour, sur des gradins demi-circulaires et couverts de riches tapis, sont rangés les grands de l'état, les seigneurs et dames de la Cour en habits de cérémonie; le Czar, en grand costume, est sur son trône. Il fait signe que l'on introduise Elisabeth.)

LE GRAND-MARÉCHAL, LE CZAR, ÉLISABETH, GRANDS DE L'ÉTAT, SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR, GARDES, PAGES, etc.

LE GRAND-MARÉCHAL, à part.

Que vois-je ? Élisabeth !

ÉLISABETH entre par la droite, soutenue par un officier.

Quel brillant appareil ! je n'ose avancer.

L'OFFICIER.

Rassurez-vous.

(Le Czar descend de son trône, et vient à la rencontre d'Elisabeth.)

ÉLISABETH, frappée de saisissement en reconnaissant l'empereur.

Ah ! Sire ! je tombe à vos pieds.

(Elle tombe en effet à genoux devant le Czar, et paraît anéantie.)

LE CZAR, la soutenant avec bonté.

Noble Élisabeth, ma fille bien aimée, revenez à vous, et jouissez de l'éclatante récompense qu'a méritée votre action sublime ; j'ai voulu que toute ma Cour en fût témoin.

ÉLISABETH, sans oser lever les yeux.

O mon souverain maître !

LE CZAR.

Levez les yeux sur moi, vous ne verrez dans les miens que de l'attendrissement et de l'admiration. Élisabeth, je vous attendais.

ÉLISABETH, revenant doucement, sans se lever et surtout sans regarder le Czar. Ce qu'elle entend lui semble un rêve.

Vous m'attendiez !

LE CZAR.

Je savais votre départ de Tobolsk, et bien avant votre arrivée ici, le rappel du comte Potoski était signé.

ÉLISABETH, toujours un peu égarée.

Signé !

LE CZAR.

Oui ; pendant que Michel était allé, par mon ordre, à votre rencontre, un autre

courrier expédié vers Saïmka portait à vos parens la nouvelle de leur délivrance.

ÉLISABETH, avec inquiétude, à part.

Je tremble de m'instruire. (*Haut.*) Les reverrai-je encore ?

LE CZAR.

Oui.

ÉLISABETH, de même.

Tous deux ?

LE CZAR.

Tous deux.

ÉLISABETH retombe à genoux ; mais pour remercier le Ciel.

Ah ! ce seul mot a payé toutes mes souffrances !

LE CZAR.

Devenu le meilleur ami de son souverain, il ne manque plus au comte Potoski, à son épouse, que d'embrasser leur fille chérie.

ÉLISABETH.

Que veut dire Votre Majesté ?

LE CZAR.

Qu'ils ont quitté la Sibérie.

LE GRAND-MARÉCHAL, à part.

Qu'entends-je !

ÉLISABETH.

Où sont-ils ?

LE CZAR.

Stanislas, Phédora, paraissez.

LE GRAND-MARÉCHAL, à part.

Ils sont ici, et je l'ignorais !

SCÈNE XXIII.

LE GRAND-MARÉCHAL, POTOSKI, ÉLISABETH, PHÉDORA, LE CZAR, SEIGNEURS, DAMES, GARDES, etc.

(Potoski et Phédora entrent par la gauche.)

POTOSKI.

Mon Élisabeth !

PHÉDORA.

Mon enfant !

ÉLISABETH.

Ma mère !

(Ils tombent dans les bras l'un de l'autre, puis se prosternent ensemble devant le Czar, qui les relève.)

LE CZAR.

Vous ne me devez rien. Relevez-vous. User de clémence, c'est se rendre heureux soi-même.

ÉLISABETH.

Sire, ce bonheur va s'augmenter encore, quand Votre Majesté saura que cet acte de

clémence est à la fois un acte de justice. Ivan a tracé la justification de mon père.

POTOSKI.

Quoi! tu aurais reçu de notre persécuteur!...

PHÉDORA.

Chère enfant! ce n'était pas assez d'obtenir notre délivrance ; tu as encore voulu sauver l'honneur de ton père !

ÉLISABETH, au Grand-Maréchal.

Monsieur, sans doute vous avez remis à Sa Majesté l'écrit que je vous ai confié ?

LE GRAND-MARÉCHAL.

Sire, j'ai oublié...

LE CZAR.

L'homme qui approche un souverain ne doit oublier que le mal, Monsieur; il doit saisir avidement toutes les occasions d'obtenir pour les autres justice ou protection. (*Au Grand-Maréchal.*) Vous avez trop longtems abusé de votre funeste influence. Éloignez-vous pour jamais de ma Cour. (*Le Grand-Maréchal sort.*) Comte Potoski, je vous dois une réparation éclatante, et je me plais à vous l'adresser devant l'élite de la nation. (*On entend en dehors des salves d'artillerie.*) Ce bruit annonce l'auguste cérémonie qui va placer sur mon front la couronne des Czars. Puisse mon règne, qui commence sous d'aussi heureux auspices, compter beaucoup de jour-

nées semblables à celle-ci ! Stanislas, j'ai pu vous rendre vos richesses et toutes ces dignités qui élèvent les hommes, mais il n'est pas en mon pouvoir d'élever Élisabeth; placée au-dessus de son sexe par son action sublime, elle en est devenue tout à la fois la gloire et le modèle.

La toile tombe.

FIN DE LA FILLE DE L'EXILÉ.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

LE MONASTÈRE ABANDONNÉ, mélodrame en trois actes, par M. Guilbert de Pixérécourt. 1

LA CHAPELLE DES BOIS, mélodrame en trois actes, par le même. . . . 117

LE BELVÉDER, mélodrame en trois actes, par le même. 223

LA FILLE DE L'EXILÉ, mélodrame en trois actes, par le même. . . . 329

FIN DE LA TABLE.

Stanford University Library

3 6105 113 650 191